
U d'/of OTTAWA
39003004225917



JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

TOME PREMIER.

SE TROUVE A PARIS,

AUX LIBRAIRIES STÉRÉOTYPES,

de Firmin Didot, rue de Thionville, n°. 10;

de H. Nicolle, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucauld;

et d'A. Aug. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 42.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE,

POËME TRADUIT DE L'ITALIEN;

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE,

ENRICHIE

DE LA VIE DU TASSE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BOSSANGE et MASSON, Libraires rue de Tournon n° 6.

1818.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1774.

LA Traduction que nous donnons au Public a été arrachée à l'Auteur presque malgré lui : C'est, nous a-t-il dit, un ouvrage de ma première jeunesse ; j'étois passionné pour le Tasse, et mécontent de ses Traducteurs : j'ai fait autrement, je n'ai peut-être pas fait mieux.

Hé bien ! corrigez, retouchez.

— Non, j'ai fait vœu de ne plus écrire, et puis mon imagination a été refroidie par l'âge, et froissée par les événemens. Je serois plus correct, mais je vaudrois encore moins.

Et la Préface ?

— Je n'en ai point fait, je n'en ferai point : qu'y mettrois-je ?

Vous parleriez du Poëme épique.

— Tout le monde en a parlé.

Des Traductions.

— Ce que j'en dirois ne rendroit pas la mienne meilleure.

Du Tasse.

— Sa vie est partout. Son génie doit se retrouver dans mon ouvrage, ou mon ouvrage ne vaut rien.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LE CARACTÈRE

DU TASSE *.

Un écrivain célèbre a dit que la vie d'un homme de lettres ne devoit être que l'histoire de ses écrits. Cette opinion, comme la plupart des maximes générales, a un air sentencieux qui impose d'abord, mais qui ne résiste pas à l'examen.

Nous sommes trop disposés à juger par ce que nous avons sous les yeux, de ce qui s'est passé dans d'autres temps et en d'autres circonstances. Aujourd'hui, les hommes de lettres et les savans, éloignés des affaires par l'opinion, et des intrigues de la société par leurs goûts, se livrent à des travaux sédentaires qui, en occupant l'activité de leur esprit, les préservent des orages de l'ambition et des brusques vicissitudes de la fortune. Leur vie, en général calme et uniforme, est

* Cette Notice est écrite par M. *Suard*, Secrétaire perpétuel de la Classe de la langue et de la littérature françoises.

agitée quelquefois par les petites passions qui troublent le bonheur, rarement par les grands intérêts qui troublent le monde; et si, lorsqu'ils ne sont plus, leur mémoire attire l'attention des hommes, c'est beaucoup plus sur ce qu'ils ont pensé que sur ce qu'ils ont fait.

Mais si, dans des temps bien différens des nôtres, il s'étoit rencontré un homme qui eût reçu de la nature cette imagination ardente qui fait les poëtes, avec l'extrême sensibilité qui fait les hommes passionnés; s'il réunissoit à tous les dons de l'esprit ces singularités de caractère qui accompagnent souvent le talent; si, jeté par sa naissance au milieu des intrigues des cours et des orages des révolutions, les triomphes du poëte étoient sans cesse troublés par les revers du courtisan; si la supériorité de ses talens lui avoit suscité autant d'ennemis que d'admirateurs; si, dévoré de la soif de la gloire, il se montroit impatient d'en jouir, et s'irritoit des obstacles qui l'arrêtoient dans sa carrière; on conçoit qu'un tel homme a pu, dans une vie même très-courte, réunir assez d'alternatives de gloire et d'abaissement, de jouissances et d'amertume, de prospérité et d'infortune, pour répandre sur l'histoire de sa vie un intérêt dont n'est pas susceptible la vie des hommes ordinaires.

Cet homme, c'est le TASSE; c'est sa vie dont je viens de tracer l'esquisse, et je vais développer les traits que je n'ai fait qu'ébaucher. Les Italiens ont écrit de nombreux volumes sur son histoire. Nous ne prenons pas sans doute à sa mémoire le même degré d'intérêt que ses compatriotes. La

distance des temps et des lieux a prodigieusement affoibli pour nous l'importance des événemens qui ont rempli sa vie ; mais, comme les vicissitudes de sa fortune ont toujours été liées avec celles de son génie et de sa renommée, elles paroissent dignes d'attacher dans tous les temps l'attention des hommes sensibles et des amis des arts.

Torquato Tasso (1), que nous nommons simplement *le Tasse*, naquit le 11 mars 1544, à Sorrento dans le royaume de Naples, de *Bernardo Tasso* et de *Porcia de Rossi*.

La famille du Tasse étoit ancienne et illustre. Cette circonstance ajoute peu d'éclat à la gloire de son nom ; mais elle a eu sur sa destinée une influence qu'il n'est pas indifférent de remarquer.

Une autre circonstance, plus heureuse pour le Tasse, c'est d'avoir eu pour père un des meilleurs poëtes qu'eût alors l'Italie, et l'un des écrivains qui contribuèrent le plus efficacement à mettre en honneur la poésie italienne. Le Dante et Pétrarque avoient les premiers substitué la langue nationale à l'usage ancien de la langue latine ; mais, malgré le succès général qu'avoient obtenu les écrits de ces deux grands poëtes, leur exemple fut peu suivi ; ils firent beaucoup de copistes, et n'eurent point d'imitateurs. Deux causes concoururent à arrêter les progrès de la langue italienne :

(1) Il descendoit de l'ancienne maison de Taxis. Les Italiens, qui n'ont pas la prononciation de l'X, ont fait *Tassi*, *Tasso* de *Taxis*, comme *Alessandro* d'*Alexander*.

d'un côté l'ascendant de la Cour de Rome, qui n'employoit dans tous ses actes que le latin ; de l'autre la superstition des savans pour la philosophie platonicienne qui dominoit alors dans les écoles, et dont les dogmes paroissoient trop élevés et trop profonds pour être écrits en langue vulgaire.

Ce ne fut que plus de cent ans après le Dante et Pétrarque, que les ouvrages de Boyardo, de l'Arioste et de Bernardo Tasso, soutenus par l'autorité de Laurent de Médicis et du Cardinal Bembo, firent triompher la langue nationale des préjugés qui consacroient encore l'usage d'une langue morte.

Bernardo composa des pastorales et d'autres poésies, qui eurent du succès. Mais ce qui le plaça au rang des premiers poëtes de son temps, ce fut un poëme intitulé *Amadigi*, imité du roman Espagnol, alors très-célèbre, d'*Amadis des Gaules*.

Son fils commença dès le berceau à bégayer les vers de son père, et à former son oreille à l'harmonie poétique. Les premiers développemens de son esprit furent étonnans. Les historiens de sa vie en racontent des prodiges : ils disent qu'il n'avoit pas encore un an, lorsqu'il commença non-seulement à prononcer distinctement et exactement sa langue, mais encore à raisonner et à répondre avec bon sens aux questions qu'on lui faisoit ; ils disent qu'il n'y avoit dans ses discours rien d'enfantin que le son de sa voix ; qu'on le voyoit rarement rire ou pleurer, et que même, dans les émotions vives de plaisir et de peine qui

excitoient en lui le rire ou les larmes, il donnoit déjà des marques de la force de caractère et de l'égalité d'âme, qu'il a montrées depuis dans ses malheurs. Il est permis de rabattre quelque chose de ces exagérations, trop communes chez la nation et dans le siècle où elles ont été écrites; mais on ne peut pas douter que le jeune Torquato n'ait montré dès ses premières années des germes d'un génie extraordinaire.

Ses malheurs commencèrent presque avec sa vie. Sa famille avoit perdu sa fortune : son père, qui joignoit au goût des lettres l'esprit des affaires, avoit été obligé de s'attacher à Ferrante San Severino, Prince de Salerne. Mais ce Prince, à la suite de quelques démêlés avec le vice-roi de Naples, fut obligé de s'expatrier, et de quitter le service de Charles-Quint, pour passer à celui du Roi de France, Henri II. Bernardo, qui le suivit, se trouva enveloppé dans sa proscription; il eut ses biens confisqués comme rebelle, et les frères de sa femme, profitant de sa disgrâce, refusèrent de lui payer la dot de leur sœur, qui mourut de chagrin, laissant à son mari deux enfans, Cornelia et Torquato.

Le fils de Bernardo, âgé seulement de neuf ans, fut compris nominativement dans la proscription de son père, et fut obligé de sortir du royaume de Naples. Il étoit dans un collége de Jésuites, où il étonnoit ses maîtres par la rapidité de ses progrès, et par des traits de génie fort au-dessus d'un âge si tendre. Il savoit déjà le grec et le latin; il écrivoit en prose et en vers. On a conservé quelques discours qu'il avoit prononcés en

public, ainsi que des vers fort touchans qu'il adressa à sa mère lorsqu'il la laissa à Naples pour suivre la fortune de son père. En voici la substance : « La fortune implacable m'arrache, en-
» core enfant, des bras d'une tendre mère : oh
» Dieu ! je ne me rappelle qu'en soupirant ses
» derniers baisers baignés de larmes douloureuses,
» et ses vœux pour notre réunion, qui ont été le
» jouet des vents. Hélas ! je ne devois plus me
» sentir pressé dans les bras maternels : semblable
» à Ascagne, je fus obligé de suivre d'un pas mal
» assuré la fortune de mon père errant et pros-
» crit. »

Bernardo avoit accompagné en France le Prince de Tarente, qui reçut l'accueil le plus favorable. Les Princes, dans leurs infortunes, trouvent aisément des protecteurs et des amis ; ils ont encore pour eux le souvenir de ce qu'ils ont été, et les espérances de ce qu'ils peuvent être encore. On honore la grandeur dans l'abaissement, et l'on a peine à croire que cet abaissement puisse être durable. Mais les serviteurs d'un souverain proscrit ne participent pas aux mêmes préventions ; en perdant tout, ils semblent avoir moins perdu, par cela même qu'ils avoient moins à perdre ; et leur infortune, ayant moins d'éclat, excite moins d'intérêt. C'est ce qui arriva à Bernardo, qui éprouva bientôt tous les inconvéniens d'un malheur obscur et d'un dénûment sans ressources, et se vit obligé de retourner en Italie.

Il se fixa à la Cour de Guillaume de Gonzague, Duc de Mantoue, qui le combla de bienfaits, et le traita moins comme un serviteur que comme

un ami; mais Bernardo fit de vains efforts pour obtenir la restitution de ses biens, et même la permission de retourner dans sa patrie. Sa femme Porcia, qui n'avoit pu soutenir le poids de ses malheurs, venoit de mourir : Bernardo voulut avoir près de lui son fils qu'il avoit envoyé à Rome, où il l'avoit recommandé à un ami pour lui faire continuer ses études. Torquato avoit alors douze ans. Son père, en le revoyant, fut étonné des progrès de son esprit. Il le trouva profondément versé dans les langues savantes, également familiarisé avec les philosophes et avec les poëtes de l'antiquité, et passionné pour Aristote comme pour Homère. Bernardo s'appliqua à cultiver de si rares dispositions ; il envoya son fils à Padoue pour y étudier le droit. L'université de cette ville étoit déjà célèbre. Torquato y accompagna le jeune Scipion de Gonzague, qui fut depuis Cardinal; et il se forma entre ces deux jeunes gens une amitié qui dura jusqu'à la mort du Tasse.

Torquato resta cinq ans à Padoue. Il s'y livra aux nouvelles études qu'on lui fit faire, avec l'application qu'il mettoit à tout ce qu'il vouloit apprendre, et avec un succès qui étonnoit ses maîtres. Il soutint avec un éclat extraordinaire des thèses publiques sur la théologie, la philosophie et la jurisprudence, et reçut le bonnet de Docteur dans ces différentes facultés ; mais au milieu de ces graves études, c'étoit toujours la poésie qui l'attiroit avec le plus d'empire, et l'occupoit avec le plus de charme. C'étoit là qu'il voyoit la gloire. Il passoit peu de jours à Padoue

sans faire des vers ; à dix-sept ans, il y composa un poëme intitulé *Rinaldo.* C'étoit le premier ouvrage d'une certaine étendue qu'il eût composé ; car jusque-là il n'avoit fait que des sonnets et quelques pièces fugitives. Il s'occupa de le faire imprimer; mais, en communiquant son projet à son père, il éprouva une difficulté à laquelle il ne s'attendoit point. Bernardo Tasso, découragé par les revers de la fortune et par l'inconstance de la faveur des grands, jugeant par sa propre expérience combien les talens et la célébrité même servoient peu au bonheur, vouloit détourner son fils de la carrière littéraire, et lui faire embrasser un état plus propre à réparer la fortune délabrée de sa famille. Il fallut tout le crédit, l'autorité même du Cardinal d'Est, pour déterminer Bernardo à permettre à son fils de publier son *Rinaldo*, qui fut imprimé à Venise en 1562 ; et le jeune Auteur le dédia à son protecteur le Cardinal d'Est.

Le succès de ce poëme fut extraordinaire dans toute l'Italie : un talent si surprenant dans un jeune écolier de l'Université, excita l'admiration sans éveiller la censure. C'est assez le sort des premiers ouvrages d'un homme de génie ; sa supériorité n'a point encore humilié l'amour-propre des rivaux ; les âmes sensibles aux productions des arts se livrent d'abord aux impressions naturelles qu'elles éprouvent ; elles aiment à encourager un talent inconnu qui leur promet des plaisirs nouveaux ; leurs suffrages sont une espèce de protection ; et cette disposition bienveillante n'est pas encore balancée par l'effet de la jalousie

secrète, qui porte certains esprits à ravaler ce que le public élève, et à chercher des taches où d'autres n'aperçoivent que des beautés.

L'éclat de ce succès ne fit que fortifier les alarmes du père sur la passion du fils pour les lettres et la poésie. Bernardo prit le parti d'aller à Padoue pour essayer de ramener son fils à ses vues. Il lui parla avec la plus grande véhémence sur le danger de se livrer à des études oiseuses, qui nuisent à la fortune sans contribuer au bonheur; et, voyant que ses premières exhortations faisoient assez peu d'impression sur l'esprit du jeune Torquato, il laissa échapper des expressions très-dures. Torquato l'écoutoit avec calme sans répondre un seul mot. Mais quel fruit, ajouta Bernardo, espères-tu donc tirer de cette vaine philosophie dont tu parois faire tant de cas? « Elle m'ap» prend, répondit enfin le jeune homme, à sup» porter avec résignation la sévérité de vos re» proches. »

Ce qui distingue particulièrement l'homme de génie, c'est cette impulsion secrète, qui l'entraîne, comme malgré lui, vers les objets d'étude et d'application les plus propres à exercer l'activité de son âme et l'énergie de ses facultés intellectuelles. C'est une espèce d'instinct qu'aucune force ne peut dompter, et qui s'exalte, au contraire, par les obstacles qui s'opposent à son développement. L'Arioste avoit été de même contrarié long-temps dans son goût pour la poésie par son père, qui vouloit le forcer aussi à se livrer à l'étude des loix. Pétrarque avoit eu le même sort. Le Tasse, comme ces deux poëtes, résista aux

instances paternelles, et s'abandonna au penchant naturel qui le destinoit à être un grand poëte.

Il y avoit à Padoue une académie qui avoit pris le nom des *Etherei*. Scipion de Gonzague, en ayant été nommé protecteur, y fit recevoir Torquato, qui, suivant l'usage des académies italiennes, prit le nom particulier de *Pentito* (*repentant*) ; et l'on croit qu'il ne choisit ce nom que pour exprimer son regret d'avoir dérobé aux lettres les années qu'il avoit été forcé de donner à l'étude de la jurisprudence.

Son esprit étoit aussi solide que son imagination étoit ardente ; et son goût pour la philosophie n'étoit pas moins vif que son attrait pour la poésie. C'est cette réunion de sagesse et de verve qui donne à ses écrits un caractère qui le distingue éminemment des meilleurs poëtes de son pays et de son temps.

Trissin avoit publié, en 1547, un poëme intitulé : *l'Italia liberata* (*l'Italie délivrée*). C'étoit le premier poëme vraiment héroïque qui eût paru depuis la renaissance des lettres. L'auteur avoit une grande érudition ; mais il manquoit de génie. Il avoit fait une étude particulière d'Homère : il se proposa de l'imiter dans le plan de son poëme ; mais il imita de l'Iliade ce qu'il ne falloit pas imiter, et ne put pas égaler son modèle dans ce qui fait la vraie supériorité du poëme grec, dans la richesse de l'imagination et l'harmonie du langage.

Voltaire dit, dans son *Essai sur la poésie épique*, que l'*Italia liberata* eut du succès ; il se trompe. Bernardo Tasso écrivoit à son ami Varchi : « On

» admire la science de Trissin ; mais son poëme » n'est pas lu ; et malgré les belles choses dont il » est plein, il a été presque enterré le jour même » où il a vu la lumière. »

L'Arioste avoit publié plusieurs années auparavant son *Orlando furioso ;* peu occupé du soin de faire un ouvrage régulier, il avoit choisi pour l'action de son poëme, non un événement historique, qui gêne toujours l'essor du génie, mais des aventures de chevalerie, sujet populaire, analogue au goût général de son temps, favorable à tous les développemens d'une imagination vive et brillante, et qui, en admettant le mélange de l'héroïque et du badin, permettoit au poëte d'employer tous les tons et toutes les teintes de la palette poétique.

L'imagination du Tasse, moins originale et moins féconde peut-être que celle de l'Arioste, étoit réglée par un goût plus pur et des principes plus sains, par une étude plus approfondie des moyens de l'art, par un sentiment plus juste des convenances et du beau.

Il avoit suivi le précepte d'Horace : c'est à l'école des philosophes qu'il avoit perfectionné le talent dont la nature l'avoit doué ; et, passionné pour Homère, il apprenoit à l'imiter en étudiant Platon.

L'esprit qui régnoit de son temps, et les exemples des poëtes qui l'avoient précédé, étoient plus propres à l'égarer qu'à le guider. Les romans de chevalerie, les contes de sorciers et de magiciens, les nouvelles galantes et libertines dont Boccace avoit donné le modèle, faisoient l'amusement et

formoient le goût de toutes les classes du peuple. Les poëtes s'y conformèrent. Boyardo le premier avoit publié un poëme plein de combats chevaleresques, d'enchantemens et d'aventures amoureuses; l'*Orlando inamorato* eut un succès général; mais ce succès fut bientôt effacé par celui de l'*Orlando furioso*, qui, composé sur le même plan que le poëme de Boyardo, offroit la continuation des mêmes événemens, avec plus d'intérêt et de variété dans les détails, plus de charme et d'harmonie dans le style.

L'*Orlando furioso* excita dans toute l'Italie une sorte d'ivresse, qui donne une idée frappante de l'enthousiasme qu'avoit produit sur un peuple sensible le réveil de l'esprit et des talens.

Les vers de l'Arioste furent bientôt retenus, répétés, chantés dans les campagnes comme dans les villes, par le pâtre qui conduisoit ses troupeaux comme par le batelier qui conduisoit sa gondole, dans les académies littéraires comme dans les assemblées des gens du monde. Ce prodigieux succès n'empêcha pas cependant que des gens de goût ne fussent blessés des inconvenances que présentoit ce mélange bizarre d'incidens sans liaison, de combats sans objet, d'aventures sans vraisemblance et souvent sans décence. Je n'ai pas besoin de rappeler ici le mot si connu (1) du Cardinal d'Est à l'Arioste. On a vu que Trissin avoit eu assez de goût pour ne pas imiter

(1) *Messer Luigi, dove diavolo avete pigliate tante coglionerie ?*

l'Arioste ; mais malheureusement il n'eut pas le talent qui pouvoit remplacer, par des beautés plus vraies, des défauts qui plaisoient à sa nation.

Ce qui manquoit au Trissin, le Tasse le possédoit au plus haut degré. Il ne se laissa ni éblouir par le succès des brillantes folies de l'*Orlando furioso*, ni décourager par le dégoût du public pour l'insipide régularité de l'*Italia liberata*. Mais ce qui prouve sur-tout la supériorité de son esprit et la maturité de son goût, c'est que les applaudissemens qu'avoit reçus de toutes parts son *Rinaldo*, ne purent l'aveugler sur les défauts de cet heureux essai ; quoique très-jeune encore, il sentit bien qu'il falloit suivre une autre route. On voit, par une de ses lettres, qu'il se jugeoit avec bien plus de sévérité que le public.

A peine avoit-il publié son premier poëme, qu'il conçut le plan de celui qui devoit assurer sa gloire. Il jugea qu'il falloit attacher l'action épique à un événement important de l'histoire, si on vouloit y donner une véritable grandeur et un intérêt solide. Il sentit aussi que la vérité historique n'étoit pas le premier objet de la poésie, et que l'action la plus intéressante en elle-même avoit encore besoin d'être embellie par le charme du merveilleux comme par la musique du langage, pour intéresser à la fois l'esprit, l'imagination et les sens. Il crut trouver dans la conquête de la Terre-Sainte, par Godefroi de Bouillon, un sujet propre à remplir toutes les conditions de l'Épopée.

Mais, avant de travailler à ce nouveau plan, il voulut faire de nouvelles études sur l'art, dont le

champ s'agrandissoit à ses yeux par la méditation. Ce fut alors que pour son instruction, et pour se rendre compte de ses propres idées autant que pour les soumettre aux amis en qui il avoit confiance, il composa trois discours sur la poésie héroïque, qui sont peut-être le premier exemple de règles qui aient précédé le modèle. Corneille a composé des discours sur la poésie dramatique, qui renferment sans doute les meilleurs préceptes de cet art, mais il les composa après ses tragédies; il les composa de tout ce que lui avoient fourni de lumières, dans le cours de sa longue vie, ses travaux, ses succès et ses revers. Le Tasse n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il écrivit ses discours; il s'étoit retiré à Padoue, où, ne vivant qu'avec des gens de lettres, n'étant distrait de ses études par aucune contrariété, il pouvoit se livrer sans contrainte à tous les goûts de son esprit. Mais il ne jouit pas long-temps de cette heureuse liberté. La fortune bornée de Bernardo, peut-être aussi un reste de mécontentement, ne lui permettoit pas d'entretenir ainsi son fils dans ce loisir philosophique. Il le détermina à passer à Ferrare, où il fut reçu comme Gentilhomme du Cardinal Louis d'Est, frère d'Alphonse Duc de Ferrare.

Torquato avoit dédié à ce Cardinal son poëme de *Rinaldo*. Il se présentoit à la Cour de Ferrare avec tous les avantages qu'une réputation commencée sous d'heureux auspices devoit lui assurer dans cette Cour particulièrement distinguée par le goût des lettres. Il y fut sur-tout accueilli avec une grande distinction par les deux Princesses

Lucrèce et Léonore d'Est, à qui leur mère, Rénée de France, fille de Louis XII, avoit fait apprendre, dit Brantôme, *les sciences et les bonnes lettres, qu'elles apprisrent et retindrent parfaitement, et en faisant honte aux plus savans ; de sorte que si elles avoient beau corps, elles avoient l'âme autant belle.*

Lucrèce d'Est, depuis Duchesse d'Urbin, avoit alors trente-un ans; Léonore en avoit trente. Le Tasse n'en avoit que vingt-un. Il étoit grand et bien fait ; ses traits avoient de la noblesse et de la beauté ; mais il étoit un peu louche, et manquoit de grâce dans son maintien. Il parloit avec élégance, mais avec une gravité qui touchoit à la pédanterie, et un bégaiement naturel lui donnoit dans la conversation de l'embarras et de la disgrâce.

Peu de temps après son arrivée à Ferrare, le Cardinal fit un voyage en France pour aller conférer avec Charles IX sur les affaires des Calvinistes. Il mena avec lui le Tasse, qui y avoit été précédé par sa réputation. Charles IX, dont le nom a été flétri depuis par l'horrible massacre de la saint Barthelemi, étoit un Prince instruit et protecteur des lettres. Versé dans la littérature italienne, il avoit fort goûté le poëme de *Rinaldo*, et connoissoit déjà quelques fragmens de la *Jérusalem*, dont le Tasse avoit laissé prendre des copies. Ce poëme, où les François jouent un rôle si honorable, ne pouvoit manquer de plaire à la Cour de Charles IX; il procura à l'Auteur, de la part des courtisans comme de celle du Prince, l'accueil le plus flatteur et le plus empressé.

Le Roi se plaisoit à causer avec lui : on a recueilli quelques traits de ces conversations ; quoiqu'ils ne soient pas très-piquans, et qu'ils n'ajoutent rien à l'idée qu'on se forme de l'esprit du Tasse, on peut les citer comme servant à peindre l'esprit du temps.

On disputoit un jour sur le plus grand malheur qu'on pût éprouver dans la vie. *La condition la plus malheureuse de la vie*, dit le Tasse, *me paroît être celle d'un vieillard impatient, accablé de pauvreté ; car il n'a ni les dons de la fortune pour se préserver du besoin, ni les secours de la philosophie pour supporter ses privations.*

L'anecdote suivante prouve plus que toute autre chose les égards que Charles lui témoignoit. Un poëte François, qui avoit quelque réputation s'étoit rendu coupable d'un crime honteux, pour lequel il avoit été condamné à mort. Le Roi avoit déjà rejeté plusieurs sollicitations en faveur du coupable, et avoit donné ordre que l'exécution se fît sans délai. Le Tasse, touché de compassion pour le sort du poëte, mais n'osant pas demander ouvertement sa grâce, que le Roi paroissoit si peu disposé à accorder, employa pour l'obtenir un moyen un peu détourné. Il se présenta devant le Roi, et lui dit : « Sire, je viens, au nom de la » Philosophie, prier V. M. de faire mourir promp- » tement un malheureux qui par son crime a appris » au monde combien les principes de la philosophie » sont d'un foible secours contre la fragilité hu- » maine. » Charles IX fut frappé de cette manière de solliciter pour un coupable, et accorda sans hésiter la grâce qu'il avoit refusée jusque-là. Mais

il paroît que la faveur dont jouissoit le Tasse à la Cour se bornoit à de simples démonstrations d'estime et de considération. Il se trouva cependant dans une situation qui réclamoit des marques de bienveillance plus solides, de la part d'un Prince qui montroit un goût si vif pour les lettres. Balzac a écrit que le Tasse se trouva, pendant son voyage à Paris, dans un tel dénûment, qu'il fut obligé d'emprunter un écu d'une Dame de sa connoissance. Il ajoute que l'Auteur de la *Jérusalem* quitta la Cour de France avec le même habit qu'il y avoit apporté.

Le récit de Balzac se trouve fortifié par un passage des lettres de Guy-Patin : « Le Tasse étoit » réduit à une extrémité si grande, qu'il fut contraint d'emprunter un écu à un de ses meilleurs » amis pour subsister pendant une semaine. Il fit » un joli sonnet pour prier sa chatte de lui prêter » durant la nuit la lumière de ses yeux, parce » qu'il n'avoit pas de quoi acheter de la chandelle. »

Il est difficile de concevoir cet état d'indigence où se trouvoit un poëte célèbre, caressé par un Monarque qui ne manquoit pas de générosité, et attaché à une légation dont le chef étoit son protecteur et même son ami.

Il se peut que Charles IX se crût dispensé d'exercer sa libéralité à l'égard d'un homme qui, étant employé à sa Cour par un Souverain étranger, n'étoit pas censé avoir besoin de ses secours. L'Abbé Serassi, Auteur de la Vie du Tasse la plus récente et la plus exacte, prétend que son héros refusa, par un sentiment de fierté philoso-

phique, des offres d'argent que lui fit le Roi : il ne reste aucune preuve de ce refus, mais une circonstance plus certaine peut servir à expliquer le fait. Le Tasse s'étoit expliqué un jour sur les affaires de la religion avec une liberté qui avoit déplu au Cardinal Ambassadeur. Celui-ci en conserva un ressentiment assez peu généreux pour ôter à son protégé le traitement qu'il lui avoit assigné pour le mettre en état de vivre convenablement en France.

Dans cet état de disgrâce, n'ayant par lui-même aucune ressource pour subsister, le Tasse, qui d'ailleurs, sans avoir aucun goût de luxe et de dissipation, n'avoit pas non plus celui de l'économie, put éprouver en effet les embarras de fortune dont parlent quelques écrivains. Il prit le parti de demander au Cardinal la permission de retourner en Italie.

En quittant la France, il ne paroît pas en avoir rapporté une idée bien avantageuse : il est vrai qu'à cette époque elle étoit bien loin de pouvoir être comparée, pour la magnificence et les agrémens, ainsi que pour le climat, à ce qu'étoit l'Italie. Il est difficile de reconnoître la France d'aujourd'hui dans le portrait qu'il en fait : « Ses » vins, dit-il dans une de ses lettres, sont âpres » et ont tous le même goût ; quant aux fruits et » aux légumes, je n'ose décider ce qui l'emporte » de leur rareté ou de leur mauvaise qualité.... » Les maisons, ajoute-t-il, sont presque toutes » en bois, mal distribuées, sans aucune suite de » pièces qui puissent composer un appartement. » Il prétend que presque tous les escaliers y sont

faits en colimaçons, et sont fort incommodes. « Quant aux églises, dit-il, elles y sont très-» nombreuses, magnifiques et bâties avec beau-» coup de soin ; mais on voit qu'en les construi-» sant on a eu plus d'égards à la solidité qu'à » l'élégance. » Cependant il ajoute, en parlant de Paris, que Venise étoit peut-être la seule ville d'Italie qui fût digne de lui être comparée.

L'homme que le Tasse admira le plus en France, fut le poëte Ronsard, regardé alors comme l'honneur de son pays, et qui, selon l'Abbé Serassi, mériteroit peut-être encore d'être préféré à la plupart de ceux qui lui ont succédé et qui jouissent aujourd'hui d'une grande réputation. Il s'appuie en ceci du sentiment d'Apostolo Zeno, qui regarde Ronsard comme fort supérieur à Rousseau, à La Mothe et à Voltaire, qu'il place sur la même ligne, et dont les vers, dit-il, ne sont que de la prose rimée et cadencée ; tandis que Ronsard, seul doué du génie et formé à l'école des grands poëtes d'Italie, s'éleva bien au-dessus des autres poëtes François. Je ne perdrai pas du temps à réfuter ce jugement absurde ; mais il pourroit servir de leçon à beaucoup de critiques françois, qui, sans connoître l'italien et l'anglois, aussi bien qu'Apostolo Zeno connoissoit le françois, et sans avoir autant de talent et d'érudition que lui, décident tous les jours avec une confiance si intrépide sur le mérite de l'Arioste et du Tasse, de Pope et de Milton.

Ce fut à la fin de l'année 1571 que le Tasse quitta la France pour retourner à Ferrare. Il y fut reçu par le Duc avec la même bienveillance,

et le plaisir que témoignèrent les Princesses à le revoir, lui fit oublier les désagrémens qu'il avoit éprouvés à Paris.

Il s'occupa avec une grande ardeur à finir sa *Jérusalem* ; mais, pour se délasser de ce grand travail, il s'amusoit à faire de temps en temps des ouvrages en prose et en vers, moins considérables et moins difficiles. Ce fut dans ces intervalles qu'il composa la pastorale de l'*Aminta*, qui fut représentée sur le théâtre de la Cour (1572) avec le plus brillant succès. Ce charmant poëme, comme tous les ouvrages originaux qui réussissent, eut bientôt des imitateurs; l'Italie, dit Tiraboschi, fut inondée de comédies pastorales ; mais dans la foule de ces copies on ne se rappelle aujourd'hui que le *Pastor fido* de Guarini, et la *Filli di Sciro* de Bonarelli.

Le Tasse avoit peint l'amour dans son *Aminte*, avec trop de sensibilité et de délicatesse, pour ne pas faire soupçonner que cette passion n'étoit pas étrangère à son cœur. Dans quelques autres pièces de vers, il exprimoit des sentimens tendres pour une beauté qu'il n'osoit pas faire connoître ; mais dans un sonnet, il donna le nom de Léonore à l'objet de sa flamme secrète ; dès-lors les soupçons durent se porter sur Léonore d'Est, et ces soupçons se trouvoient fortifiés par d'autres circonstances. Le Tasse fit alors un sonnet dans lequel il se compare à Icare et à Phaëton, qui périrent l'un et l'autre victimes d'une ambition téméraire. « Mais, ajoute-t-il, quel danger peut » effrayer celui que l'amour encourage ? Diane, » brûlant pour une beauté humaine, n'enleva-

„ t-elle pas dans le Ciel le jeune pasteur du mont
„ Ida ? „

La supposition d'une intrigue secrète entre la Princesse Léonore et le Tasse n'étoit donc pas sans vraisemblance, et cette supposition a été adoptée par la plupart des écrivains postérieurs qui ont parlé de notre poëte. Ils ont cru que, semblable à Ovide, il avoit élevé ses vœux trop haut, et qu'une passion imprudente, mais trop bien récompensée par celle qui en étoit l'objet, avoit été la cause de la disgrâce qu'il éprouva bientôt, et des malheurs qui en furent la suite.

Mirabaud, dans une Vie du Tasse qu'il a mise à la tête de sa traduction de la *Jérusalem délivrée*, ne paroît avoir aucun doute sur cette conjecture, qui n'est cependant appuyée sur aucune preuve positive. Elle paroît même sans vraisemblance, si l'on considère la réputation de vertu et de piété dont jouissoit la Princesse Léonore, et telle qu'on lui avoit attribué le bonheur qu'avoit eu la ville de Ferrare d'échapper à une inondation du Pô, qui pensa la submerger en 1570. Il faut ajouter à cette considération que la Princesse Léonore, quoique également bonne et généreuse, étoit fière et réservée. C'est elle, dit-on, que le Tasse a désignée par le personnage de Sophronie, qu'il représente comme une vierge d'un âge mûr et de sentimens élevés, se dérobant aux regards et aux louanges de ses adorateurs, et cherchant la solitude :

Da vagheggiatori ella s'invola
Alle lodi, agli sguardi, inculta e sola.

La Princesse vivoit en effet très-retirée. On peut ajouter que le Tasse paroissoit également favorisé des deux sœurs, et au moins aussi empressé auprès de la Duchesse d'Urbin qu'auprès de la Princesse Léonore.

Batista Guarini, l'Auteur du *Pastor fido*, après avoir été l'ami du Tasse, devint son rival et bientôt son ennemi. Il s'étoit déclaré l'adorateur d'une des plus belles femmes de la Cour de Ferrare, la jeune Comtesse de Scandiano ; le Tasse s'avisa de lui faire aussi la cour, et lui adressa un sonnet qui lui valut des distinctions marquées de la part de la Comtesse. Jalousie d'amour et de talent, c'en étoit plus qu'il ne falloit pour brouiller deux poëtes. Guarini fit un sonnet où il accusoit son rival *de brûler de deux flammes à-la-fois, de former et de rompre tour-à-tour le même lien ; et c'est (qui le croiroit?) par un semblable manége qu'il attire sur lui la faveur des Dieux.*

Di due fiamme si vanta, e stringe e spezza
Piu volte un nodo, e con questi arti piega
Ch'il crederebbe?) a suo favore i dei.

Ce reproche de brûler pour deux femmes à la fois pouvoit s'appliquer au tendre attachement que le Tasse professoit depuis long-temps pour une autre Dame de la Cour, Lucretia Bendidio ; mais ce que Guarini ajoute, que cette humeur volage du Tasse lui concilie *la faveur des Dieux*, dans un sonnet où il n'est question que d'amour, ne pouvant s'appliquer aux faveurs du Prince, il

faut y chercher un autre sens ; et l'on a pu croire que Guarini vouloit faire allusion à la passion secrète du Tasse pour la Princesse Léonore. La Comtesse de Scandiano s'appeloit aussi Léonore, ainsi qu'une autre beauté de Ferrare à laquelle notre Poëte a adressé quelques vers de galanterie; ainsi lorsqu'il déclare, dans un de ses sonnets, que l'objet de ses vœux porte ce même nom, ce pouvoit être une finesse, plus propre à détourner les soupçons qu'à les fixer sur le véritable objet.

Il importe sans doute aussi peu de savoir aujourd'hui si un poëte Italien du 16e siècle fut l'amant d'une Princesse d'Est, et si cet amour fut la cause de sa disgrâce à la Cour de Ferrare, que de savoir si Ovide fut l'amant ou le confident de Julie, et exilé à cause d'elle dans les déserts de la Scythie. Il y a cependant en nous une curiosité naturelle qui nous porte à connoître tout ce qui tient au caractère et à la vie des hommes célèbres, et à percer les obscurités que le temps ou les circonstances ont répandues sur les principaux traits de leur histoire. Il ne faut donc pas s'étonner que tant d'écrivains se soient fatigués à rechercher les preuves de l'intrigue prétendue du Tasse avec Léonore d'Est; il faut encore moins s'étonner que la plupart se soient déterminés à adopter cette opinion sans en avoir des raisons suffisantes. Dans tous les cas d'incertitude sur un problème historique, l'opinion qui présente à l'imagination quelque chose de romanesque, est celle qui séduit le plus naturellement l'esprit humain.

Mais il y a une considération vraiment digne d'étonner même les bons esprits. Comment dans

une Cour d'Italie, dans un siècle où la morale publique étoit si relâchée, où les excès même du libertinage étoient si communs, où des Papes et des Cardinaux donnoient eux-mêmes le scandale d'une vie licencieuse ; comment, dis-je, un poëte célèbre, qui, par l'éclat de son talent ainsi que par la faveur du Prince, attiroit sur lui les regards clairvoyans de l'admiration et de la jalousie, auroit-il pu être long-temps l'amant favorisé de la sœur de son Souverain, sans qu'on en eût la certitude ? ou comment cette opinion a-t-elle pu s'établir et se maintenir si long-temps, si elle n'a eu aucun fondement ? Sur cette question, comme sur beaucoup d'autres d'une bien plus grande importance, il faut savoir ignorer ou douter.

Les intrigues de Cour et les petits intérêts de la galanterie purent jeter quelques distractions dans les travaux du Tasse, mais ne ralentirent jamais l'application sérieuse qu'il mettoit à la composition de sa *Jérusalem*. Il n'étoit pas de ces poëtes qui, pleins de confiance dans leurs premières idées, s'abandonnent à la fougue de leur imagination et à la facilité commune de donner à leurs pensées la forme poétique. Il avoit trop réfléchi sur les principes de l'art pour n'être pas persuadé qu'un poëme épique demandoit non-seulement du génie, mais encore de la méditation et du temps. Aux difficultés que lui présentoit la composition de ce grand ouvrage, se joignoit celle de balancer la réputation tout établie de l'Arioste et l'admiration légitime qu'avoit excitée l'*Orlando furioso*. Il se sentit en état de lutter

contre ces obstacles, et il attacha sa gloire à les vaincre.

Ce fut au commencement de l'année 1575 que le Tasse termina enfin son poëme; mais, avant de le mettre au jour, il voulut le soumettre à une critique sévère : il l'envoya à Scipion de Gonzague, depuis Cardinal, qui étoit alors à Rome. C'étoit celui de ses amis dans lequel il avoit le plus de confiance; il le pria de lire son ouvrage avec l'attention la plus sévère, et de le faire examiner par les hommes qu'il jugeroit les plus propres à l'éclairer. Scipion de Gonzague, fidèle aux intentions de son ami, s'associa quatre hommes de lettres, estimés pour leur goût et leurs lumières; ils firent de concert un examen détaillé de l'ouvrage, en analysèrent le plan et les détails, en discutèrent les beautés et les défauts; et, après de longues conférences, Scipion en renvoya au Tasse le résultat. On imagine aisément que les opinions des censeurs furent très-diverses, souvent même contradictoires. Les uns trouvoient que Godefroi jouoit un rôle trop prépondérant dans le poëme; suivant d'autres, l'unité d'action exigeoit cette prépondérance dans le principal personnage. Ceux-ci condamnoient l'épisode d'Olinde et Sophronie, comme trop peu liée à l'action; ceux-là blâmoient l'épisode d'Herminie comme trop romanesque. Tous jugèrent que les amours de Renaud et d'Armide étoient peints avec des détails trop voluptueux et des couleurs trop séduisantes. Enfin, quelques-uns, plus scrupuleux encore, proposoient de retrancher tous les enchantemens et tout ce qui avoit rapport

à l'amour; tandis qu'un autre justifioit le poëte, par l'observation qu'en donnant une fin funeste à toutes les passions amoureuses qu'il avoit peintes, il avoit satisfait à ce qu'exigeoient la religion et la morale.

Le Tasse reçut les remarques de ses censeurs avec reconnoissance, parce qu'il n'y vit qu'un moyen de perfectionner son ouvrage; et il adopta sans effort toutes celles qui lui parurent fondées sur le goût et la raison. La docilité est toujours le partage des bons esprits, et sur-tout des talens faciles, qui corrigent d'autant plus volontiers que le travail leur coûte moins.

Il se livra à la correction de son poëme avec une nouvelle ardeur. Constamment occupé de ce travail, il se réveilloit souvent la nuit pour corriger ses vers, ou en faire de nouveaux. Cette application continue échauffa son sang, et peut-être d'autres objets d'inquiétude contribuèrent à altérer sa santé. Il étoit d'un caractère sérieux et mélancolique; les graves frivolités d'une petite Cour convenoient aussi peu aux goûts de son esprit que les asservissemens du métier de courtisan à la fierté naturelle de son caractère. Depuis long-temps il étoit dégoûté de son esclavage; mais il ne savoit comment s'en affranchir. Toujours traité avec la plus grande distinction par le Duc de Ferrare, il étoit pénétré de reconnoissance pour son bienfaiteur; mais toute cette faveur se bornoit à des caresses et à des éloges; il aspiroit à un état indépendant, et il ne pouvoit pas s'empêcher de désirer que les marques de considération dont il étoit comblé fussent accom-

pagnées de ces dons, toujours honorables de la part des Princes, parce qu'ils sont tout à la fois un témoignage de bienveillance pour la personne, et un hommage rendu au mérite. Je voudrois, dit-il dans une lettre à un ami, des fruits plutôt que des fleurs (*Vorrei frutti e non fiori*) : Mais ce vœu qu'il formoit au fond de son cœur, il ne se seroit pas permis de le faire connoître. Il auroit pu s'appliquer ce beau vers de sa *Jérusalem* :

Brama assai, poco spera, e nulla chiede.

Le dégoût qu'il avoit de sa situation s'aigrissoit par l'effort qu'il s'imposoit pour le dissimuler. Le sentiment d'indépendance qui s'étoit emparé de lui, et qui sied si bien aux âmes élevées et aux esprits supérieurs, étoit contrarié par un autre sentiment également honnête et noble; c'étoit celui de la reconnoissance pour le Souverain qui l'avoit accueilli avec tant de bonté. — *Je ne puis consentir à le quitter*, écrivoit-il à Scipion de Gonzague ; *mais il y a des choses qui ne peuvent s'écrire.* On le voit pendant quelque temps tourmenté de ces incertitudes, et incapable de fixer son esprit sur le parti qu'il doit prendre. Cet état de trouble et d'agitation augmenta son inquiétude naturelle, et donna à la disposition mélancolique qui formoit le fonds de son caractère, un degré d'activité qui empoisonna le reste de sa vie et en abrégea le cours.

On voit que son imagination se remplit de vaines terreurs et de tristes défiances. Il se crut

entouré d'ennemis et d'envieux. Il imagina que des hommes jaloux de sa réputation et de sa faveur interceptoient ses lettres, et faisoient faire de fausses clés pour s'introduire chez lui en son absence et lui dérober ses papiers. On le voit s'irriter et s'alarmer de ce que les amis à qui il avoit confié son poëme ne le lui renvoyoient pas assez promptement ; et les craintes qu'il témoigne à cet égard paroissent justifiées par l'événement. Il apprend tout à coup que sa *Jérusalem* s'imprime sans son aveu dans une Cour d'Italie ; c'est sur la publication de son poëme qu'il a fondé les espérances de fortune qui le mettront en état de vivre dans l'indépendance ; et il voit ces espérances détruites par une infidélité dont il ne peut accuser que des amis. Son désespoir est au comble. Il conjure le Duc Alphonse d'écrire dans toutes les Cours d'Italie pour faire défendre la publication de son ouvrage. Il va jusqu'à le prier de solliciter auprès du Pape un bref d'excommunication contre ceux qui lui ont dérobé son manuscrit pour le faire imprimer malgré lui ; mais bientôt, frappé lui-même de l'inconvenance d'une telle mesure, il retire sa demande. D'autres terreurs s'emparent de son esprit. Il imagine qu'on l'a déféré à l'Inquisition ; il craint même d'avoir donné lieu aux censures de ce tribunal ; sa conscience s'alarme ; il court en hâte à Bologne pour se jeter aux pieds du Grand-Inquisiteur, qui le rassure et lui accorde toutes les absolutions qu'il peut désirer, mais qui sont à peine suffisantes pour le calmer.

Sans cesse de nouveaux incidens venoient ap-

porter de nouveaux alimens à l'inquiétude de son imagination. Il rencontra un jour dans une rue de Ferrare un homme qu'il soupçonnoit de lui avoir rendu de mauvais offices ; il l'aborde, lui fait des reproches, et veut le forcer de s'expliquer. Celui-ci lui ayant fait vraisemblablement une réponse offensante, le Tasse lui donna un soufflet. Cet homme reçut cet affront sans dire un seul mot ; mais quelques jours après il alla, accompagné de ses deux frères, attendre le Tasse au moment où il sortoit de la ville ; tous trois fondirent sur lui l'épée à la main. Le Tasse étoit adroit et brave ; il se défendit avec un tel succès, qu'il blessa deux de ces assassins, et les força de s'enfuir ; ils furent même obligés de sortir du territoire de Ferrare. Cette aventure fit un grand bruit, et ajouta à l'estime qu'on faisoit déjà de notre Poëte. Long-temps on ne parla que de sa valeur, et l'on répéta, comme une phrase proverbiale, que *le Tasse, avec son épée comme avec sa plume, étoit également au-dessus des autres hommes.*

Cette nouvelle gloire put flatter l'amour-propre du Tasse, mais ne contribua pas à rendre le calme à son esprit. Dès ce moment au contraire il ne goûta plus de repos. Persuadé qu'on en vouloit à sa vie, qu'on emploiroit contre lui le fer et le poison, il entra dans une sombre méfiance de tout ce qui l'approchoit, sur-tout de ses domestiques. Son état étoit vraiment digne de pitié. On voit dans une de ses lettres qu'il prie un de ses amis de lui envoyer un domestique dont il puisse être sûr. Il sollicite ce service au nom de

l'amitié, de l'honneur, de la religion : c'est une chose, lui dit-il, d'où dépend mon repos et ma vie. Je vous la demande comme gentilhomme, comme chrétien (*Perch'e cavaliero, perch'e cristiano*).

Ce fut peu de jours après avoir écrit cette lettre (juin 1577), qu'une aventure, bien plus fâcheuse et moins honorable que la précédente, acheva d'altérer sa raison. Etant un soir chez la Duchesse d'Urbin, il voulut tuer d'un coup de couteau un des domestiques de cette Princesse, qu'il regardoit comme un de ses ennemis. On prévint heureusement le coup ; on se saisit du Tasse, et on l'enferma dans une prison. Le désespoir où le plongea sa détention fut si violent, que le Duc, touché de compassion, le fit, au bout de deux jours, ramener dans sa maison, en exigeant seulement de lui qu'il se feroit traiter par un médecin.

On a écrit que l'ordre d'emprisonner le Tasse avoit été l'effet d'un mécontentement antérieur de la part d'Alphonse ; mais cette opinion est démentie par le témoignage même du poëte. Dans un temps postérieur, où il croyoit avoir à se plaindre du Duc, il écrivoit que dans cette occasion ce Prince lui avoit montré, *non l'affection d'un maître, mais la tendresse d'un père ou d'un frère.* En effet, il emmena le Tasse dans sa maison de plaisance de *Bel-Riguardo*, où il mit tous ses soins à le distraire de ses chagrins, et à le rassurer particulièrement sur les terreurs qu'il avoit conservées au sujet de l'Inquisition ; car notre malheureux Poëte n'avoit pu être calmé par les

assurances de l'Inquisiteur de Bologne, et il étoit resté persuadé que les absolutions qu'il avoit reçues n'étoient pas en bonne forme.

Le Duc fut obligé de le faire ramener à Ferrare, où, d'après son propre désir, il fut conduit chez les Moines de Saint-François. Là, plus agité que jamais, il voulut à peine consentir à faire les remèdes qu'on lui prescrivoit, parce que d'abord il ne croyoit pas en avoir besoin, ensuite parce qu'il craignoit toujours d'être empoisonné dans les remèdes mêmes qu'on lui présentoit. Ses inquiétudes augmentoient chaque jour. Le Duc fatigué des lettres dont il l'accabloit pour demander des explications et des assurances qu'on lui avoit données cent fois, offensé peut-être aussi des expressions inconvenantes qui lui échappoient, lui fit défendre de lui écrire davantage ainsi qu'aux Princesses. Cet acte de sévérité acheva d'aliéner tout à fait un esprit malade; de sorte que le Tasse, ne se croyant plus en sûreté dans le couvent, prit le moment où il étoit moins observé qu'à l'ordinaire, et sortit secrètement de Ferrare, le 20 juin 1577.

Il partit sans argent, sans guide, et cependant en peu de jours il se trouva sur les confins du Royaume de Naples; là, ayant changé ses habits contre ceux d'un pâtre, il continua son voyage jusqu'à la capitale de ce Royaume, où demeuroit sa sœur Cornelia. En entrant chez elle, il s'annonça comme un messager qui lui apportoit des nouvelles de son frère. Sa sœur, qui ne l'avoit pas vu depuis bien des années, ne le reconnut pas; elle ouvrit la lettre où le malheureux

Torquato se représentoit comme étant dans la position la plus cruelle, et en danger de perdre la vie. La tendre Cornelia, en lisant ces effrayantes nouvelles, témoigna une si vive douleur, que le Tasse ne put soutenir son déguisement, et se hâta de la consoler en se jetant dans ses bras.

Le repos dont il commença à jouir chez sa sœur, les caresses et les soins dont elle le combla, le beau climat de Naples, l'éloignement de tous les objets qui avoient agité son âme, calmèrent pendant quelque temps son humeur mélancolique ; mais ce calme ne fut pas de longue durée. La maladie réelle dont il étoit atteint avoit jeté de trop profondes racines ; de nouveaux fantômes vinrent assaillir son imagination. On essaya en vain les secours de la médecine ; il ne vouloit se soumettre à aucun régime, et il détruisoit l'effet des remèdes qu'il consentoit à prendre par des excès contraires à son état. Il se dégoûta bientôt de la vie tranquille et monotone qu'il menoit à Naples, et le désir de retourner à Ferrare devint plus fort que tous les motifs qui auroient pu l'en éloigner.

Il écrivit au Duc Alphonse et à ses sœurs pour obtenir la permission de revenir près d'eux ; mais son impatience étoit si vive, que, sans attendre la réponse à ses lettres, il partit de Naples, malgré sa sœur et tous ses amis, qui redoutoient encore quelque indiscrétion de sa part. Il revint donc à Ferrare un an après l'avoir quitté ; son pardon lui fut aisément accordé ; il rentra dans ses anciennes places, et fut reçu avec les marques de faveur les plus distinguées : mais l'enthousiasme n'existoit

plus. Le Tasse, malheureux, souffrant, affoibli par une maladie funeste, n'étoit plus cet homme dont la gloire se répandoit en quelque sorte sur ceux qui rendoient à ses talens un hommage mérité. C'étoit sa gloire passée qu'on honoroit encore en lui; et l'on sait comme on honore, sur-tout à la Cour des Princes, le mérite qui ne se compose plus que de souvenirs. Il s'aperçut bientôt qu'il n'obtenoit plus la considération dont il avoit joui si long-temps. Il crut voir que le Duc, pensant avoir tout fait désormais pour lui, en lui procurant les douceurs d'une vie aisée et tranquille, cherchoit à le détourner des travaux de la littérature, auxquels sans doute on ne le jugeoit plus en état de se livrer avec succès. On ne lui avoit pas rendu ses papiers, qu'on avoit saisis après sa fuite, et il réclamoit sur-tout avec les plus vives instances le manuscrit de son poëme, qu'il croyoit entre les mains d'un homme de la Cour. On ignore par quel motif le Duc n'avoit pas égard à une demande si légitime. Les plus petites circonstances s'exagéroient dans l'esprit du malheureux Poëte; tout aigrissoit sa mélancolie, et le rendoit chaque jour plus insociable. On avoit fini par lui refuser l'entrée de l'appartement des Princesses : cet affront acheva de le mettre au désespoir. Ne pouvant plus supporter le séjour de Ferrare, il en partit secrètement une seconde fois, sans avoir annoncé sa résolution.

Le voilà de nouveau rejeté dans le monde, marchant au hasard sans savoir où il trouvera un asile. Il tourna d'abord ses espérances vers Mantoue; il crut que son père ayant été long-temps

au service du Duc, ce Prince l'accueilleroit avec bienveillance; mais il n'en éprouva que froideur et dédain. Comme il avoit épuisé le peu d'argent qu'il avoit emporté, il fut obligé de vendre ce qu'il avoit de plus précieux, et cette ressource le mit en état de se rendre dans les États du Duc d'Urbin, mari de Lucrèce d'Est, l'une des deux sœurs du Duc de Ferrare.

Cette fois-ci, les espérances de l'illustre fugitif ne furent point trompées. Le Duc d'Urbin, qui avoit passé avec lui une partie de sa jeunesse, le revit comme un ancien ami, et joignit aux démonstrations de sa joie et de son amitié les offres les plus généreuses. Un accueil si favorable et si inespéré releva l'esprit abattu d'un homme que tant de malheurs réels ou imaginaires avoient tout à fait découragé. Mais son imagination, exaltée par la maladie, n'avoit plus de contrepoids dans sa raison; incapable de garder un juste milieu, elle étoit emportée d'une extrémité à une autre, et passoit d'un excessif découragement à des espérances immodérées. Tout parut changé pour lui. Il crut voir dans l'amitié et les promesses du Duc d'Urbin une nouvelle perspective de fortune, d'honneurs et de gloire. Dans une lettre qu'il écrivit alors à sa sœur, il ne parle que des brillantes ressources qui se présentent à lui de toutes parts; des offres de plusieurs Princes qui veulent l'attirer à leur service; du désir qu'il suppose au Duc de Ferrare de le voir revenir auprès de lui: « Je vous écrirai souvent, » dit-il à cette sœur chérie, parce que toutes mes » actions étant de nature à couvrir de gloire

» notre nom, il est juste que vous en soyez in-
» formée. »

Cet accès de présomption et d'orgueil, si contraire au caractère naturellement modeste et réservé du Tasse, ne pouvoit être que l'effet de l'hypocondrie dont il étoit atteint; car c'est un des symptômes les plus constans de ce mal, que le passage alternatif d'un excès de découragement à un excès de confiance. Aussi les fantômes de bonheur qui s'étoient offerts à son imagination, dans son nouvel asile, s'évanouirent bientôt pour faire place à ses inquiétudes ordinaires et à ses vaines terreurs. Il se crut de nouveau entouré de piéges et de dangers imaginaires; et, sans avoir éprouvé aucun dégoût réel à la Cour du Duc d'Urbin, il s'enfuit brusquement une nuit, et résolut d'aller implorer la protection du Duc de Savoie contre des ennemis qui n'existoient que dans ses rêves. Il fit son voyage à pied, sans argent, sans hardes, et il arriva à la porte de Turin dans un état si misérable, que les sentinelles lui refusèrent l'entrée de la ville.

Il s'éloignoit tristement, sans savoir ce qu'il alloit devenir, lorsque par un hasard heureux il rencontra un homme de lettres qui l'avoit vu autrefois à Venise, le reconnut, et le fit entrer dans Turin. Après lui avoir donné les petits secours dont il avoit besoin, ce nouvel ami le présenta au Marquis Philippe d'Est, gendre du Duc de Savoie, et ensuite au Prince de Piémont Charles Emmanuel. Ces deux Princes, amis zélés des lettres et des talens, accueillirent avec toute

sorte de distinctions un Poëte illustre et malheureux. Le Prince de Piémont lui fit les offres les plus avantageuses pour le retenir à son service. Le Tasse, à son ordinaire, s'enivra quelques momens de ce retour inattendu de prospérité; mais il retomba bientôt dans toutes les misères de son état habituel. Son imagination se reportoit toujours vers Ferrare; c'étoit là qu'il avoit passé les plus beaux jours de sa vie; c'étoit là qu'il espéroit retrouver le repos d'esprit dont il étoit privé depuis si long-temps. La perte de ses papiers sur-tout l'occupoit sans cesse; il croyoit qu'on ne les lui retenoit que pour lui dérober les moyens d'assurer sa renommée; car, au milieu des tristes chimères qui avoient égaré sa raison, on voit par ses lettres que l'amour de la gloire étoit sa passion dominante.

Le Duc Alphonse avoit perdu sa seconde femme, et venoit de se remarier avec la fille du Duc de Mantoue. Le Tasse pensa que ce mariage étoit une circonstance favorable pour lui, et que la protection du Duc de Mantoue et de sa fille pourroit le faire rentrer en grâce avec son premier bienfaiteur. Malgré les conseils et les instances des nouveaux amis qu'il avoit trouvés à Turin, il voulut en partir pour retourner à Ferrare, où il arriva le 21 février 1579; mais, loin d'y recouvrer la faveur qu'il avoit espérée et le repos dont il avoit tant de besoin, il n'y trouva que l'excès de l'humiliation et du malheur. Le Duc et ses sœurs refusèrent de le voir; les courtisans l'évitèrent; rebuté même des domestiques du Prince, il eut beaucoup de peine à obtenir un

asile obscur. Son désespoir fut extrême, et dans ses fureurs il ne garda aucune mesure. Il éclatoit en injures contre toute la maison d'Est, contre le Duc, contre toute sa Cour. Toutes ces violences furent regardées comme l'effet d'une entière aliénation d'esprit. Alphonse le fit arrêter et conduire à l'hôpital de Sainte-Anne, où l'on enfermoit les fous.

Nous sommes aujourd'hui trop éloignés des temps dont nous parlons, pour être en état de porter un jugement équitable sur la conduite du Duc de Ferrare à l'égard du Tasse. Tant que celui-ci avoit conservé toute la liberté de son esprit, le Duc lui avoit donné des preuves d'une admiration constante pour ses talens et d'une généreuse affection pour sa personne; même après les écarts où l'entraînèrent les premiers accès de sa mélancolie, Alphonse avoit montré beaucoup d'indulgence; mais la rigueur du traitement que ce Prince fit éprouver à la fin au même homme qu'il avoit si long-temps traité comme son ami, ne peut guère se concilier avec des idées de justice et de générosité. Les excès où étoit tombé le Tasse étoient évidemment l'effet d'une véritable aliénation, et devoient inspirer à un Souverain généreux de la pitié, non de la colère; c'étoit dans l'hôpital des malades, non dans la maison des fous qu'il falloit placer cet infortuné, et lui prodiguer les soins de la médecine, non des humiliations aussi déraisonnables que cruelles.

On ne peut point expliquer, encore moins justifier, les indignités que le Tasse eut à souf-

frir dans cette humiliante détention. Il resta plusieurs mois dans un tel abandon, dans un dénuement si absolu, qu'il paroît avoir manqué des secours les plus nécessaires. *Le désordre de ma barbe et de mes cheveux*, écrivoit-il à un de ses amis; *le défaut de vêtemens et l'horrible malpropreté qui m'environne, ne sont qu'une partie de mes maux; la solitude, mon ennemie naturelle, la solitude que j'ai en horreur, aggrave le poids de mes souffrances, et rend ma situation intolérable.* Et en effet, elle devoit l'être; car l'espèce de manie dont il étoit atteint ne troubloit son esprit que sur certains points, et c'étoit pour le tourmenter par des dangers imaginaires; tandis qu'il conservoit sa raison pour sentir dans toute leur étendue les maux réels dont il étoit accablé. S'il obtint quelque adoucissement à sa captivité, il ne le dut qu'à l'intérêt qu'il inspira à un jeune homme, nommé Mosti, neveu du Prieur de l'hôpital. Ce jeune homme avoit de l'instruction et le goût de lettres : vivement touché de voir un si grand homme réduit à un tel excès de misère, il lui rendit toute sorte de services : il venoit le voir tous les jours, entendre ses vers, et sur-tout l'entretenir de littérature et de poésie, objets qui, dans toutes les occasions où s'est trouvé notre infortuné Poëte, ont toujours fait la plus douce occupation de sa vie.

Il resta deux ans entiers dans ce déplorable état. Ce ne fut qu'en 1581 qu'il obtint un logement plus commode, avec la permission de recevoir quelques personnes, et même de sortir de temps en temps de sa chambre pour entendre la messe

et se confesser : il avoit long-temps sollicité cette faveur ; car les sentimens de religion qu'il avoit toujours professés, s'étoient encore exaltés par une suite de sa disposition mélancolique et des malheurs qui en avoient été la suite.

Un des effets les plus étranges de cette déplorable disposition, fut de se persuader sérieusement qu'il étoit l'objet des persécutions d'un esprit follet qui renversoit tout chez lui, lui voloit son argent et enlevoit de dessus sa table et sous ses yeux ce qu'on lui servoit. *Chose vraiment étrange*, ajoute son historien, *mais qui pourroit avoir été occasionnée par les artifices de quelque fripon, ou qui peut-être n'existoit que dans son imagination troublée.* Voici de quelle manière le Tasse lui-même rend compte de cette persécution : *Le frère R....*, mande-t-il à l'un de ses amis, *m'a apporté deux lettres de vous, mais l'une des deux a disparu depuis que je l'ai lue, et je crois que l'esprit follet l'a emportée, d'autant que c'étoit celle où vous me parliez de lui. C'est un de ces prodiges dont j'ai été assez souvent témoin dans l'hôpital, ce qui ne me permet pas de douter qu'ils ne soient l'ouvrage de quelque magicien ; j'en ai eu beaucoup d'autres preuves : aujourd'hui même l'esprit a enlevé un pain de devant moi, l'autre jour un plat de fruits, etc.* Il se plaint ensuite des livres et des papiers qu'on lui dérobe : *Mais*, ajoute-t-il, *ceux qui ont disparu pendant que je n'étois pas chez moi, peuvent m'avoir été pris par des hommes qui, je crois, ont les clés de toutes mes cassettes ; en sorte que je n'ai plus rien que je puisse défendre des entreprises de mes ennemis ou de celles du diable, si ce n'est ma volonté, qui ne con-*

sentira jamais à rien apprendre de lui ou de ses sectateurs, ni à contracter aucune familiarité avec lui ou ses magiciens. — Tout va de mal en pis, dit-il dans une autre lettre : *ce diable qui ne me quittoit jamais, soit que je dormisse ou que je me promenasse, voyant qu'il ne pouvoit obtenir de moi l'accord qu'il désiroit, a pris le parti de me voler ouvertement mon argent, etc.*

D'autres fois, il crut voir la Vierge Marie lui apparoître, et l'Abbé Serassi raconte que dans une maladie dangereuse qu'il eut en prison, il se recommanda avec tant d'ardeur à la sainte Vierge qu'elle lui apparut et le guérit. Le Tasse a consacré ce miracle par un sonnet.

Dans la suite l'esprit follet se changea en un démon plus traitable, avec qui le Tasse prétendoit causer familièrement, et qui lui apprenoit des choses merveilleuses. Cependant peu flatté de cet étrange commerce, le Tasse en attribuoit l'origine à l'imprudence qu'il avoit eue dans sa jeunesse de composer un Dialogue où il se supposoit en conversation avec un esprit : *Ce que je n'aurois pas voulu faire sérieusement*, ajoute-t-il, *quand même cela m'eût été possible.*

Qui pourroit se défendre d'une triste réflexion, en songeant que c'est à trente ans, après avoir produit le plus bel ouvrage qui ait signalé la renaissance des Lettres en Europe, que l'infortuné Torquato, sans avoir pu jouir de sa gloire, fut choisi pour donner le plus déplorable exemple de la foiblesse de l'esprit humain, et se trouva un objet de compassion, lorsque la nature sembloit ne l'avoir formé que pour exciter l'admiration et l'envie ?

Il y a eu dans sa destinée un contraste d'abaissement et de gloire dont on trouveroit difficilement un autre exemple dans l'histoire. On a vu plus haut que, pour obtenir les avis de quelques hommes éclairés, le Tasse avoit communiqué sa *Jérusalem* à quelques amis, qui, par négligence ou par infidélité, en laissèrent prendre des copies. On en annonçoit depuis long-temps des éditions subreptices; le Tasse en avoit déjà arrêté une par le crédit du Duc de Ferrare. Enfin, en 1581, il en parut une imprimée à Venise, mais tronquée et défigurée. L'année suivante, on en fit une autre plus correcte à Casal-Maggiore, et bientôt après une troisième à Parme. Enfin, en trois ans, il en parut quatre éditions en Italie et une en France, toutes publiées à l'insu de l'Auteur. On en fit cinq traductions en vers latins. Le succès de la *Jérusalem* fut universel. Parmi les admirateurs passionnés de ce poëme, il s'en trouva qui, pressés du désir de connoître l'Auteur, se rendirent à Ferrare pour le voir, et furent surpris de trouver dans l'hôpital des fous celui dont le génie avoit excité leur enthousiasme, et dont le nom retentissoit dans toute l'Europe.

Les témoignages d'admiration et d'intérêt qu'il recevoit de toutes parts suspendirent quelque temps en lui le sentiment de ses humiliations et de ses souffrances. Mais tant de gloire réveilla l'envie, et ses malheurs ne purent la désarmer. Malgré la brillante réputation dont jouissoit en Italie l'*Orlando furioso*, plusieurs hommes éclairés lui préférèrent la *Jérusalem*. Les partisans de l'Arioste se soulevèrent contre ce jugement. Des écrits sans

nombre furent publiés pour et contre : cette querelle occupa toute l'Italie ; elle y a divisé long-temps les hommes qui avoient le plus de lumières et de goût.

L'Académie de la Crusca venoit de s'établir ; ceux qui la composoient étoient d'anciens admirateurs de l'Arioste, qui prirent parti contre le nouvel objet de l'enthousiasme public. Cette Académie signala son existence nouvelle par une critique de la *Jérusalem délivrée*, comme l'Académie françoise, cinquante ans après, signala ses premiers travaux par la critique du *Cid ;* mais il faut convenir que celle-ci traita Corneille avec plus d'égards et de justice, que l'Académie italienne n'avoit traité le Tasse.

Cependant le succès éclatant de la *Jérusalem* ne pouvoit manquer d'attirer l'attention sur son Auteur, et la connoissance de ses malheurs excita en sa faveur un intérêt universel. Le Duc de Ferrare, pressé par les sollicitations puissantes qu'il reçut de toutes parts, sentit qu'il ne pouvoit retenir plus long-temps dans une humiliante servitude celui que la Renommée proclamoit dans toute l'Europe comme l'honneur de l'Italie et même de son siècle. Mais par une espèce de jalousie d'autorité, assez commune à ceux qui exercent un grand pouvoir, le Duc avoit de la peine à voir sortir tout à fait de sa dépendance un homme qu'il avoit tant outragé, et dont l'esprit conservoit encore assez de forces pour que son ressentiment pût être à craindre. Il n'y consentit donc que sur la parole que lui donna le Prince de Mantoue, son beau-frère, de garder le

Tasse auprès de lui, et de répondre en quelque sorte de sa personne et de ses écrits. Les craintes du Duc sur le ressentiment du Tasse étoient peu fondées; car, après son départ de Ferrare, c'étoit ce qui agitoit le plus le malheureux Torquato de n'avoir pu obtenir d'être admis en présence du Duc; c'étoit le sentiment pénible qu'il étoit toujours en disgrâce auprès de son bienfaiteur; et pendant tout le temps qu'il avoit passé dans l'hôpital de Sainte-Anne, il ne s'étoit jamais plaint du Duc, imaginant que c'étoit à son insu et contre sa volonté qu'il avoit été si maltraité.

Le Tasse fut mis en liberté le 6 juillet 1586, après sept ans et deux mois de prison. Il se rendit peu de jours après à Mantoue, où il fut reçu du Prince de la manière la plus honorable et la plus affectueuse. Ce fut alors qu'il finit et corrigea le poëme de *Floridant*, que son père avoit laissé imparfait, et qu'il refondit entièrement; il termina aussi sa tragédie de *Torrismond*, commencée long-temps avant sa captivité : ce fut là aussi qu'au milieu du repos et des fêtes du carnaval, retrouvant quelque souvenir de ses anciennes habitudes, il courut *quelque risque* (c'est sa propre expression) de devenir amoureux d'une Dame qu'il avoit vue dans ces fêtes; mais bientôt, entraîné par son inquiétude ordinaire, il voulut quitter Mantoue; il en obtint facilement la permission du Prince, qui n'attachoit apparemment pas à la promesse qu'il avoit faite autant d'importance que le Duc de Ferrare.

Depuis long-temps le Tasse nourrissoit le désir d'aller se fixer à Rome; il y arriva, comme à

l'ordinaire, rempli d'espérances, qui firent bientôt place à un profond découragement. Il alla à Naples, revint à Rome, et passa le reste de sa vie à errer de l'une à l'autre de ces villes, changeant chaque jour d'habitation comme de pensée, sans trouver nulle part ce repos de l'âme dont il sentoit le besoin, et que son imagination malade ne lui permettoit plus de goûter dans aucune situation. Flatté d'abord des prévenances de ceux qu'attiroient vers lui sa réputation et le bruit de ses malheurs, il étoit bientôt effrayé de leurs soins mêmes, parce qu'il croyoit y voir le projet d'attenter à sa liberté ; portant en tous lieux sa mélancolie et ses inquiétudes, il rebutoit le zèle de ses amis par ses caprices, et fatiguoit leur amitié de ses plaintes. Tandis que ses talens le faisoient rechercher par tout ce qu'il y avoit de plus illustre, la foiblesse de son âme, encore plus que celle de son corps, le soumettoit aux volontés des derniers des hommes ; le caprice d'un simple domestique le bannit quelquefois de la maison où il avoit été reçu avec toute sorte de distinctions. Un jour il refusoit les présens superflus dont on vouloit le combler ; le lendemain il étoit obligé de mendier les secours nécessaires à sa subsistance. Il se vit alternativement reçu, nourri, servi dans les maisons des Princes, ou au moment de périr de misère, et d'aller se faire soigner dans un hôpital qu'avoit fondé sa famille.

Dans un des voyages qu'il fit à Naples, le Prince de Conca, admirateur des talens du Tasse, lui offrit un logement dans son palais ; le Tasse accepta avec sa facilité ordinaire ; mais bientôt

dégoûté de la sorte de dépendance que sembloient lui imposer les soins et les distinctions qui l'avoient d'abord flatté, il regretta sa liberté, et il alla loger chez son ami Manso (1), qui étoit aussi l'ami du Prince de Conca.

C'est là qu'il acheva et qu'il publia sa *Jérusalem conquise* (Gierusalemme conquistata). Ce n'étoit qu'une refonte de la *Jérusalem délivrée.* Trop docile aux critiques qu'on en avoit faites, troublé d'ailleurs par les scrupules de sa conscience timorée, il avoit cru devoir supprimer de son poëme tous les enchantemens, tous les ornemens profanes, et beaucoup de détails qu'il trouvoit lui-même trop voluptueux; il en avoit fait disparoître entièrement le personnage de Renaud. Il avoit aussi retouché le style auquel il avoit voulu donner une couleur plus sévère. Mais il n'avoit fait que refroidir l'action de son poëme, pour la rendre plus sage; et il en avoit desséché l'intérêt pour éviter un scandale imaginaire. Ces corrections ne furent approuvées de personne : il essaya de refondre une troisième fois son poëme; mais ces tentatives malheureuses pour gâter un bel ouvrage n'eurent aucun succès, et sont oubliées aujourd'hui. La *Jérusalem délivrée*, telle que le Tasse l'a publiée d'abord, est restée comme le véritable monument de sa gloire.

---

(1) Jean-Baptiste Manso, Marquis de Villa, qui a écrit une *Vie du Tasse*, remplie de détails très-curieux, mais très-suspects. L'Abbé Serassi y a relevé beaucoup d'erreurs graves.

Manso avoit une belle maison de campagne sur les bords de la mer. Un jour qu'il y avoit réuni plusieurs amis, ils furent témoins d'une violente tempête, qui brisa quelques petits bâtimens sur le rivage. Un d'eux s'étonnoit de la témérité des hommes, qui, pour de foibles intérêts, affrontoient cet élément terrible, qui dévoroit tant de victimes : « Cela est vrai, dit le Tasse ; cependant il y a un plus grand nombre d'hommes qui » meurent dans leur lit, qu'il n'en périt dans les » abîmes de la mer, et cela ne nous empêche pas » d'aller chaque jour nous coucher en pleine sécurité. La mort est partout ; et on la rencontre » où on l'attend le moins. »

Pendant que notre Poëte menoit chez Manso une vie doucement remplie par ses travaux littéraires et les soins de l'amitié, un nouvel incident vint réveiller son inconstance naturelle. Le Cardinal Hippolite Aldobrandini venoit d'être élevé à la Papauté, sous le nom de Clément VIII. Son neveu, Cinthio Aldobrandini, fut fait Cardinal, et prit le nom de Cardinal de Saint-George. Il aimoit les Lettres et protégeoit les Savans. Il avoit connu le Tasse pendant le dernier séjour que celui-ci avoit fait à Rome, et avoit conçu pour lui la plus grande estime. Il lui écrivit pour le presser de revenir à Rome, où il devoit compter sur tous les agrémens que pourroient lui procurer la bienveillance de l'oncle et l'amitié du neveu. Le Tasse ne put résister aux instances flatteuses du Cardinal, et il se détermina à quitter encore sa paisible retraite ; mais, en se séparant de son ami, il eut un triste pressentiment de sa destinée,

et dit à Manso un adieu qu'il regardoit comme éternel.

Les confins de l'État romain étoient alors infestés de brigands ; les voyageurs ne pouvoient y passer avec quelque sécurité qu'en se réunissant en grand nombre et bien armés. Le Tasse se joignit à une de ces caravanes ; lorsqu'il arriva près de Mola, petite ville voisine de Gaëte, les voyageurs eurent avis que Sciarra, le plus redoutable des chefs de ces bandits, étoit près de ce lieu, avec une troupe nombreuse. Ils délibérèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre. Le Tasse, qui conservoit avec une imagination si foible une âme forte et courageuse, proposa à ses compagnons de continuer leur route, et de se défendre avec vigueur s'ils étoient attaqués. Cet avis fut rejeté par le plus grand nombre ; ils préférèrent d'entrer dans Mola, où ils restèrent quelque temps bloqués par la bande de Sciarra. Ce brigand, par un hasard heureux, ayant appris que le Tasse étoit un des voyageurs, lui envoya un message pour l'assurer du respect qu'il avoit pour un si grand homme, et l'engager à continuer sa route en toute sécurité, lui offrant même de l'escorter par-tout où il voudroit aller. Le Tasse ne crut pas devoir accepter cette offre ; il fit faire des remercîmens au généreux brigand, en lui mandant qu'il ne pouvoit se séparer de ses compagnons. Sur cette réponse, Sciarra envoya au Tasse un second message pour lui dire que, par égard pour lui, il alloit se retirer avec sa troupe, et laisser libre le chemin de Mola à Rome. Les voyageurs, s'étant assurés qu'en effet les voleurs

s'étoient éloignés, se remirent en route, et arrivèrent sans accident à Rome.

Il ne paroît pas que notre poëte ait été fort touché de cet hommage qu'un chef de bandits rendoit à ses talens et à sa renommée. Son âme étoit flétrie par tout ce qu'il avoit souffert, et il étoit devenu insensible même à la gloire. La fortune cependant avoit cessé de le poursuivre. Il venoit d'obtenir sur l'héritage de sa mère une pension de 200 ducats, le Cardinal de Saint-George lui en avoit fait obtenir une autre de 200 écus. Il étoit comblé de marques de considération, de bienveillance et d'intérêt. Tout se réunissoit pour le faire jouir d'une vie honorée et tranquille, et il auroit trouvé à Rome le dédommagement de toutes ses souffrances, s'il avoit pu goûter les biens qui lui étoient offerts. Mais tout étoit fini pour lui. Les agitations continuelles, les maux réels et les inquiétudes imaginaires qui avoient tourmenté si long-temps sa vie, en avoient usé les ressorts, et avoient épuisé les forces de son âme comme celles de son corps ; son imagination même n'étoit plus susceptible d'illusions.

Le Cardinal Cinthio avoit pour le Tasse une véritable amitié ; touché de l'état où il le voyoit, il chercha les moyens de relever son âme abattue.

Les Romains modernes, dans l'état de dégradation des esprits et des mœurs où ils étoient tombés, avoient toujours conservé le souvenir de la grandeur de leurs ancêtres (1). Ils croient

---

(1) **Duclos, dans son voyage en Italie, fut si frappé de**

encore aujourd'hui que le sang d'Énée coule dans leurs veines, et le nom de César flatte toujours leurs oreilles. Mais ces idées de grandeur ne pouvant plus s'attacher ni aux sentimens généreux, ni aux actions héroïques qui distinguoient les anciens Romains, les modernes les ont transportées sur les objets qui étoient à leur portée. A l'enthousiasme de la liberté, ils ont substitué l'enthousiasme des beaux-arts ; ils ont appliqué les honneurs comme le nom de la vertu (1) aux talens qui les amusoient. Ne pouvant plus couronner au Capitole les guerriers qui avoient subjugué le monde, ils ont décerné cette espèce de triomphe aux poëtes qui ont enrichi leur langue et honoré leur nation. C'est ainsi que Pétrarque avoit été couronné du laurier poétique au Capitole, avec une pompe et une solennité extraordinaire. Ainsi l'héroïsme de théâtre avoit succédé à l'héroïsme réel.

Plus de deux cents ans s'étoient écoulés, et personne depuis Pétrarque n'avoit obtenu cet honneur. Le Cardinal Cinthio forma le dessein

---

cette dégradation, devenue plus sensible encore depuis le siècle du Tasse, qu'il ne pouvoit se résoudre à donner aux habitans de Rome le nom de *Romains*. Il les appela *les Italiens de Rome*.

(1) *Virtus* signifia d'abord la *force*, ensuite le *courage*, ensuite la *grandeur morale*. Chez les Italiens, *virtù* ne désigne guère que la pratique des beaux-arts ; et le mot qui, dans son origine, exprimoit la qualité qui distingue éminemment l'homme, est donnée aujourd'hui à des êtres qui ont perdu la qualité distinctive de l'homme. Un *Soprano* est le *virtuose* par excellence.

de renouveler cette cérémonie en faveur du Tasse. Il crut qu'en ranimant dans cette âme découragée le sentiment de la gloire par une distinction éclatante et inusitée, il y ranimeroit l'amour et le sentiment de la vie ; mais il n'étoit plus temps. Le Tasse, frappé de l'idée de sa fin prochaine, ne songeoit plus qu'à s'y préparer ; et ses principes religieux, qui chaque jour prenoient plus d'empire sur son âme, lui laissoient apercevoir cet instant avec résignation et avec calme. Il refusa d'abord la proposition de son couronnement au Capitole. « C'est un cercueil, disoit-» il, qu'il faut me préparer, et non un char de » triomphe. Si vous me destinez une couronne, » réservez-la pour orner ma tombe. Toute cette » pompe n'ajoutera rien au mérite de mes ou-» vrages, et ne peut m'apporter le bonheur. Elle » a empoisonné les derniers jours de Pétrar-» que (1). » Comme le Tasse étoit foible, il céda aisément aux instances de ses amis. Le Cardinal Cinthio le présenta au Pape, qui devoit le couronner de ses propres mains, et qui lui dit avec une grâce flatteuse : « Vous honorerez cette cou-

(1) Pétrarque écrivoit à un de ses amis, quelque temps après son couronnement au Capitole : *Hæc laurea, hoc mihi præstitit ut noscerer et vexarer.* (*Cette couronne n'a servi qu'à me faire connoître et à me faire persécuter.*) Il dit dans une autre lettre : *Hæc mihi laurea scientiæ nihil, plurimùm verò quæsivit invidiæ.* (*Le laurier ne m'a apporté aucune lumière, mais m'a attiré beaucoup d'envie.*)

PETRARCA, Ep. Senil. l. 17. Ep. 2.

» ronne de laurier, qui a honoré jusqu'ici ceux qui » l'ont reçue. » Tous les préparatifs de la cérémonie se pressoient avec activité; lorsqu'ils furent achevés, le mauvais temps en fit suspendre l'exécution. Mais la nouvelle secousse que ces apprêts donnèrent aux organes affoiblis de notre malheureux Poëte, acheva d'épuiser ses forces. Une fièvre violente le saisit; il se fit transporter dans le couvent de Saint-Onuphre, où il succomba à ses maux, après quatorze jours de maladie.

La couronne qui devoit orner sa tête au Capitole fut déposée sur son cercueil. Ses obsèques se firent avec une grande pompe, et une foule immense accompagna le convoi funéraire. Le Cardinal Cinthio se chargea de lui faire élever un tombeau, et en attendant il fit composer des oraisons funèbres et des épitaphes pour célébrer la mémoire du Poëte illustre dont il s'honoroit d'être l'ami. Cependant le tombeau qu'il avoit annoncé ne s'exécuta point, et l'on en ignore la raison. La sépulture du Tasse resta sans monument jusqu'en 1608, où le Cardinal Bevilacqua fit construire celui qu'on voit dans l'Église de Saint-Onuphre, où il avoit été enterré (1).

Le Tasse avoit laissé tous ses manuscrits au Cardinal Cinthio, qui, loin de s'empresser de les

(1) On a écrit et répété qu'on n'avoit gravé sur le tombeau du Tasse que ces mots : *Ossa Torquati Tassi.* On s'est trompé. L'épitaphe qu'on lit sur le monument de Saint-Onuphre est très-longue et d'un style élégant. C'est sur la tombe du père du Tasse qu'on a mis pour inscription : *Ossa Bernardi Tassi.*

publier, ne voulut pas permettre qu'on imprimât le poëme de *la Création du Monde* (*il Mondo Creato*), dont le Tasse avoit donné des copies. Ce poëme, ainsi qu'un grand nombre d'autres ouvrages en prose et en vers, que le Tasse n'avoit jamais voulu publier, ne fut imprimé que long-temps après.

Les détails qu'on vient de lire sur la Vie de cet illustre et malheureux Écrivain, font assez connoître son esprit et son caractère. Son âme étoit sensible, généreuse et reconnoissante; il s'irritoit aisément, et s'apaisoit de même; il alloit au-devant de ses ennemis les plus acharnés, lorsqu'il les voyoit malheureux. Une imagination trop mobile et trop active le rendit sombre et défiant; elle l'obséda de fantômes et de chimères, que sa raison, toute forte qu'elle étoit, ne pouvoit pas dissiper. Cette disposition tenoit sans doute à son organisation, et fut la cause ou l'effet de la maladie hypocondriaque, qui a flétri une destinée qui devoit être si glorieuse, et accéléré le terme d'une vie qu'elle a dévouée au malheur.

Il est difficile de n'être pas frappé des rapports sensibles qui se trouvent entre le caractère de J. J. Rousseau et celui du Tasse. Ce mélange d'abaissement et de grandeur, ce sentiment d'un malheur imaginaire avec tous les moyens de bonheur réel, cette association déplorable des foiblesses d'une imagination malade avec les dons de l'esprit et du génie; tout cela semble expliquer les uns par les autres les phénomènes bizarres qui étonnent dans la vie de ces deux hommes célèbres.

Le Tasse avoit, ce qui ne se rencontre pas

souvent avec le génie, de la promptitude et de la saillie dans l'esprit. Nous en avons cité plusieurs traits. Nous en rapporterons encore quelques-uns, qui termineront cette Notice.

On vantoit un jour devant lui la libéralité du Cardinal Montalte; un homme de la société, qui passoit pour avare, s'avisa de dire que ce Cardinal pouvoit sans effort se livrer à sa libéralité, puisque ce n'étoit pas le bien de sa famille qu'il dépensoit, mais un bien qu'il ne possédoit que pour sa vie. *Et vous, Monsieur*, reprit le Tasse, *pour combien de vies possédez-vous le vôtre ?*

Un savant, Grec de nation, se plaignoit à lui de ce qu'il avoit insulté les Grecs dans ces vers :

Or se tu se' vil serva, è il suo servaggio
Non ti lagnar) giustizia e non oltraggio.
(Ger. lib. C. I. st. 51.)

Il prétendoit que *c'étoit de la Grèce qu'étoient sorties toutes les vertus. Oui*, répliqua en souriant le Tasse; *elles en sont même si bien sorties qu'il n'y en est pas resté une seule.*

Un jour dans une société nombreuse, il se tenoit éloigné des autres, et gardoit le silence d'un air pensif, ce qui lui étoit assez ordinaire; un des assistans observa à son voisin que ce maintien désignoit bien un homme atteint de folie. Le Tasse l'entendit, et lui répondit en le regardant sans s'émouvoir : *Connoissez-vous un fou qui ait jamais su se taire ?*

Un de ses amis lui demandant quel étoit le premier des poëtes Italiens, il répondit : *L'Arioste*

est le second ; et sur ce que l'ami insistoit pour savoir quel étoit le premier, le Tasse lui tourna le dos en souriant. On remarquera facilement que la même réponse a été attribuée à plusieurs personnages célèbres.

Un autre jour, on cherchoit devant lui quelle étoit la plus belle strophe de sa *Jérusalem*, et l'on en citoit plusieurs qu'on opposoit l'une à l'autre; un homme qui étoit présent à cette discussion, s'avisa d'interrompre pour demander quel étoit le plus beau des vers de Pétrarque :

Infinita è la schiera dè sciocchi,

répondit sur-le-champ le Tasse. (*La troupe des sots est innombrable.*)

On lui disoit un jour que son *Aminta* étoit bien supérieur au *Pastor fido* de Guarini. *Cela peut être*, répondit-il; *mais si je n'avois pas lu le* Pastor fido, *je ne l'aurois pas surpassé.*

APPENDICE.

Ceux qui ne trouvent rien d'indifférent dans la vie des Grands Hommes pourront satisfaire leur curiosité, en lisant la *Vita di Torquato Tasso*, par l'Abbé Serassi, qui n'a rien omis de ce qui peut faire connoître la personne et la manière de vivre de son héros. Il nous apprend qu'il étoit en général sobre, mais moins modéré dans l'usage du vin, qu'il aimoit doux et piquant; qu'il avoit beaucoup de goût pour les massepains, les fruits confits, etc., et généralement qu'il aimoit à tel point le sucre qu'il en mettoit même dans la salade.

Le biographe du Tasse a pris sans doute pour son modèle Suétone, qui, dans la vie d'Auguste, a bien voulu nous apprendre que cet Empereur avoit des durillons aux pieds, qu'il aimoit assez le fromage, qu'il ne portoit ses robes ni trop larges ni trop étroites, et plusieurs autres particularités également intéressantes.

Ce qui me paroît un peu plus digne d'attention dans la vie italienne du Tasse, c'est une Notice des manuscrits existans de ses ouvrages, des différentes éditions qu'on en a faites, et des traductions qui en ont paru dans toutes les langues. Les manuscrits sont en assez grand nombre, et quelques-uns contiennent des ouvrages inédits, en prose et en vers. Ce fut en 1579 qu'on imprime

un premier fragment de la *Jérusalem délivrée*, sans la participation de l'Auteur. La première édition du poëme entier parut à Venise en 1580. L'Abbé Serassi en compte 125, dont il donne les titres et les dates.

Il indique dix traductions de ce poëme dans les différens dialectes d'Italie; cinq en langue latine; six en françois; quatre en espagnol; une en portugais; deux en anglois; une en hollandois; trois en allemand; une en polonois, et une en russe.

Je reviens sur les traductions françoises, et j'ajouterai quelques détails à la Notice incomplète qu'en donne le Biographe Italien.

Il assure que, du vivant du Tasse, la *Jérusalem* fut traduite en françois par Jérôme Avost, qui publia sa traduction à Lyon.

Blaise de Vigenère, Secrétaire de Henri III, Roi de France, en publia une autre à Paris, en 1595; on n'en connoît plus que le titre.

La troisième, écrite en prose, comme les deux premières, est de Jean Baudoin, et parut en 1626. Quoiqu'on en ait fait plusieurs éditions, elle est également tombée dans l'oubli.

Quelque temps après, on imprima à Paris les cinq premiers chants de la *Jérusalem*, traduits en vers françois par Michel Leclerc, le même qui ne craignit pas de donner une tragédie d'*Iphigénie* après celle de Racine, qui s'en vengea par une épigramme assez connue :

Entre Leclerc et son ami Coras, etc.

Michel Leclerc n'étoit pas plus fait pour traduire

en vers le Tasse, que pour lutter en vers contre Racine. Un M. Sablon, aussi inconnu aujourd'hui que Michel Leclerc, publia, en 1659, une traduction complète en vers de la *Jérusalem*.

Ce ne fut que d'après ces versions informes, que, pendant plus d'un siècle, les François qui ne savoient pas l'italien purent se former une idée d'un des plus beaux poëmes qui existent en aucune langue.

Enfin, en 1724, on en vit paroître une nouvelle traduction en prose, par Mirabaud, qui a été depuis Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise. Cette traduction eut beaucoup de succès, et c'est un grand éloge pour le Tasse. Ce n'est pas un ouvrage sans mérite; le style en est naturel, correct, souvent animé; mais il manque de chaleur, d'élévation, de mouvement. L'Auteur rend, en général, assez fidèlement le sens de l'original; mais il en affoiblit toutes les beautés. Pour vouloir être rapide et concis, il a supprimé des détails qu'il a crus superflus; mais, en poésie, les détails sont essentiels à la vérité dans les tableaux et à l'intérêt dans les situations. C'est la paresse ou le défaut de goût qui fait retrancher ce qu'il faut chercher à relever par l'élégance du tour ou le choix de l'expression.

Mademoiselle Riccoboni, actrice de la Comédie italienne, qui avoit de l'esprit et de l'instruction, publia dans le temps une brochure où elle attaquoit la nouvelle traduction de la *Jérusalem*, et y relevoit plusieurs endroits où l'Auteur avoit mal compris ou mal rendu le sens de l'italien. Mirabaud, qui étoit un homme sage et d'un

excellent esprit, au lieu de chercher à défendre son ouvrage, ne songea qu'à en corriger les fautes. Les éditions de sa traduction se multiplièrent, et on n'en lut pas d'autre jusqu'en 1774, où il en parut une nouvelle, qui a fait oublier toutes les autres. L'Auteur ne se fit point connoître, et l'on chercha à le deviner. Une Préface écrite avec une concision élégante et une piquante originalité, fit d'abord jeter les yeux sur J. J. Rousseau et sur Diderot. Le style de la traduction rendoit encore vraisemblable cette conjecture. Mais comme il est rare que l'Auteur d'un bon livre reste long-temps ignoré, le nom du nouveau traducteur de la *Jérusalem*, qui, sans avoir le désir de se montrer, n'avoit pas non plus le dessein de se cacher, ne fut bientôt plus un secret. On y reconnut un homme qui avoit paru jusque-là plus occupé des affaires que des lettres, mais dont l'esprit et le goût, nourris des meilleurs sucs de la Littérature ancienne, s'étoient étendus par l'étude approfondie des bons modèles de la Littérature moderne, et à qui la langue d'Homère et celle de Virgile étoient aussi familières que celles de Milton et du Tasse.

On remarque dans son ouvrage un vif sentiment des beautés poétiques; et, en observant l'art avec lequel il a su faire passer dans notre idiôme celles de son modèle qui en sont susceptibles, on voit qu'il avoit bien réfléchi sur l'insurmontable difficulté de suppléer, avec le rhythme vague de la prose, à la mélodie mesurée du vers, et de lutter, avec une langue moins harmonieuse qu'élégante et sage, contre la plus sonore, la plus

accentuée, et la plus éminemment musicale de toutes les langues modernes.

Ici je m'arrête. L'esquisse que j'ai tracée de la Vie du Tasse étant destinée à être placée près de la traduction de son poëme, cette circonstance m'interdit des éloges où l'on n'apercevroit pas le caractère d'indépendance qui seul pourroit leur donner quelque poids; et, en suivant en cela mon propre sentiment, je suis sûr de rendre un juste hommage au caractère de l'Auteur.

J'ajouterai seulement que, tandis qu'on ne peut guère lire qu'avec dégoût les poëmes anciens traduits en prose, on lit la nouvelle traduction de la *Jérusalem* avec tout l'intérêt d'un roman; il faut sans doute chercher le principe de cet intérêt dans l'action même du poëme; mais ce seroit manquer de justice et de goût que de ne pas en faire partager le mérite au Traducteur.

On devoit croire que le succès général de cette traduction détourneroit tout écrivain d'en entreprendre une nouvelle; il en parut cependant une autre en 1785, écrite par Ch. Panckoucke, Libraire célèbre, qui, par son esprit et ses connoissances, par la grandeur et l'utilité de ses entreprises, par la noblesse de ses procédés avec les gens de Lettres, a honoré sa profession, et a donné à ceux qui l'exercent un exemple qui n'a pas été assez suivi.

Loin de prétendre surpasser dans sa traduction celle qui venoit de paroître, Panckoucke fait le plus grand éloge de celle-ci, qu'il regarde comme une création plutôt qu'une traduction; il con-

vient même qu'il en a souvent profité ; mais il s'étoit proposé un but différent de celui des autres traducteurs. Il a voulu seulement donner une version littérale, qui pût être imprimée à côté du texte pour servir à en faciliter l'intelligence. Sous ce point de vue, on ne peut nier que son travail n'ait beaucoup de mérite et ne remplisse son objet.

Il est étonnant que depuis 150 ans il n'ait pas paru une seule bonne traduction en vers de la *Jérusalem*. Aucun poëme ancien ni moderne n'offre au talent poétique un sujet plus heureux, un intérêt plus analogue à notre goût, des beautés plus assorties à notre langue. Colardeau avoit commencé de traduire en vers le poëme du Tasse ; il apprit que Watelet avoit formé la même entreprise et avoit déjà traduit plusieurs chants de la *Jérusalem :* il renonça à son projet, et cette déférence parut plus modeste que raisonnable. Colardeau étoit certainement plus poëte que Watelet ; son héroïde d'*Armide et Renaud* est pleine de vers doux, harmonieux, même brillans, et le caractère de l'original y est assez bien conservé. Cependant il n'a montré dans ses ouvrages ni une tête assez forte, ni une verve assez soutenue, ni une assez grande variété de ton, pour laisser regretter qu'il n'ait pas continué son travail. Sa santé d'ailleurs ne lui auroit pas permis de l'achever.

La Harpe avoit conçu le même dessein, et a laissé plusieurs chants de la *Jérusalem.* On en a imprimé dans le *Mercure* plusieurs fragmens qui ne répondent pas à l'opinion qu'on devoit avoir de son talent et de son goût.

Si l'on a dû attendre une pareille traduction d'un de nos Poëtes, c'est de M. Delille. On peut ne pas s'étonner que le Traducteur des *Géorgiques* ait préféré l'*Énéide* à la *Jérusalem*, quoique le poëme italien, traduit en beaux vers françois, eût dû lui promettre un succès plus brillant et plus facile, mais ce qui est plus difficile à concevoir, et ce qui doit laisser quelques regrets, c'est qu'un Écrivain d'autant de goût et de talent ait préféré le poëme de Milton à celui du Tasse.

Je m'étois proposé d'ajouter ici quelques réflexions sur le sujet, la conduite et le style de la *Jérusalem*. J'ai relu ce qu'en a écrit Voltaire, et j'ai renoncé à ce dessein. Il n'a pas tout dit sans doute, et même ce qu'il dit n'est pas à l'abri de toute objection ; mais dans cette matière, comme dans beaucoup d'autres, il en a cueilli la fleur ; et quand il juge un poëte, et qu'aucune prévention n'égare la justesse naturelle de son esprit et l'exquise sensibilité de son goût, qui peut se résoudre à en parler après lui ?

Je me suis rappelé d'ailleurs une lettre de Métastase à un de ses amis qui le pressoit de lui dire son opinion sur l'Arioste et sur le Tasse. J'avois été vivement frappé de l'extrême circonspection, des formes timides et même modestes qu'un aussi grand Poëte que Métastase a cru devoir employer en comparant le mérite de deux poëmes écrits dans sa propre langue. J'ai relu cette lettre ; et j'en joins ici la traduction ; elle pourroit servir de leçon à ces beaux-esprits, plus communs en France que partout ailleurs, qui prononcent d'un ton si tranchant sur le mérite des plus grands

écrivains étrangers, lorsqu'ils en ont déchiffré quelques pages avec le secours d'un dictionnaire, et quelquefois même sans savoir un mot de leur langue.

JUGEMENT

SUR

L'ARIOSTE ET LE TASSE,

Traduit d'une Lettre de PIETRO METASTASIO, *à Don* DOMENICO DIODATI.

EN me demandant, mon respectable Ami, de prononcer sur le mérite de l'Arioste et du Tasse, vous m'imposez une tâche difficile, sans consulter assez mes forces. Vous savez quels horribles tumultes s'élevèrent sur notre Parnasse, lorsque le *Godefroi* du Tasse vint disputer au *Roland* de l'Arioste la prééminence dont celui-ci étoit à juste titre en possession ; vous savez combien d'écrits les Pellegrini, les Rossi, les Salviati et cent autres champions de l'un et l'autre poëte, publièrent sur cette vaine querelle. Vous savez que le pacifique Horace Arioste, descendant de Louis, s'efforça inutilement de mettre d'accord les combattans, en leur disant, que les poëmes de ces deux génies divins étoient d'un caractère si divers qu'ils n'admettoient aucun parallèle ; que Torquato s'étoit proposé de ne jamais déposer la trompette héroïque, et avoit atteint son but avec un art prodigieux ; que Louis avoit voulu amuser ses lecteurs par la variété du style, en mêlant avec grâce le badin à l'héroïque, et y

avoit merveilleusement réussi; que le premier avoit fait voir tout ce que peut la supériorité de l'art, et le second tout ce que peut le libre essor d'une heureuse nature; que tous deux avoient obtenu à juste titre les suffrages et l'admiration publique, et qu'ils étoient parvenus au faîte de la gloire poétique par des chemins divers, sans se nuire l'un à l'autre. Enfin, vous n'avez point oublié cette distinction célèbre, mais plus brillante que solide, que la *Jérusalem* est un meilleur poëme que l'*Orlando*, et que l'Arioste est un plus grand poëte que le Tasse.

Mais, si vous vous rappelez toutes ces choses, comment pouvez-vous prétendre que je m'arroge le droit de résoudre une question, qui, après tant d'illustres débats, est encore restée indécise? Certes, ce n'est pas à moi à m'ériger en juge pour décider ce grand procès; il me sera cependant permis de raconter historiquement les effets qu'a produits sur moi la lecture de ces deux admirables poëmes.

Lorsque je commençai à me livrer au goût des lettres, je trouvai le monde littéraire divisé en deux partis. L'illustre lycée, dont ma bonne fortune me fit d'abord obtenir l'entrée, s'étoit déclaré en faveur de l'Homère de Ferrare, et soutenoit son opinion avec cet excès de chaleur qui est la suite ordinaire des disputes. Mes maîtres, voulant seconder le penchant qui se manifestoit en moi pour la poésie, m'indiquèrent l'Arioste comme le modèle que je devois suivre, en m'alléguant que l'heureuse liberté de son génie le rendoit beaucoup plus propre à féconder mon

imagination, que ne pouvoit le faire ce qu'ils appeloient la stérile régularité de son rival. Entraîné par une autorité si imposante, frappé d'ailleurs du mérite infini de l'*Orlando*, je me laissai charmer à tel point que je ne pouvois me lasser de le relire, et qu'au bout d'un certain temps j'aurois été en état d'en réciter de mémoire une grande partie. Malheur alors au téméraire qui eût osé me nier l'infaillibilité de l'Arioste, ou me soutenir qu'il pouvoit avoir un rival! Cependant, si quelquefois je rencontrois des gens qui, pour me séduire, s'attachoient à me réciter quelques-uns des plus beaux passages de la *Jérusalem délivrée*, alors, je l'avoue, je me sentois agréablement ému; mais toujours, et par-dessus tout, fidèle à ma secte, je détestois ensuite ma complaisance, comme un de ces mouvemens pervers qu'élève en nous la corruption de la nature humaine, et que la vertu nous ordonne de combattre et de repousser. C'est ainsi que je passai ce période de la vie, pendant lequel nos jugemens ne sont guère qu'une imitation de ceux des autres. Lorsque je fus parvenu à combiner moi-même mes idées, à les peser dans la balance de mon propre esprit, le désœuvrement, le désir de varier mes occupations, plutôt que l'espérance d'aucun plaisir ou la perspective d'aucun avantage, me décidèrent enfin à lire la *Jérusalem*. Je n'essayerai pas de vous peindre ici l'étrange bouleversement que cette lecture opéra dans mon âme. Cette action grande et unique, clairement et vivement exposée, savamment conduite, parfaitement terminée, qui s'offroit à moi dans son

ensemble, comme dans un vaste tableau; la variété des événemens dont elle se compose, et qui l'enrichissent sans la diviser; la magie d'un style toujours pur, toujours clair, toujours élevé, toujours harmonieux, et qui, soutenu par sa propre force, sait communiquer de la noblesse aux objets les plus simples et les plus communs; ce coloris si vigoureux qui brille sur-tout dans les comparaisons et les descriptions; cette évidence de narration qui séduit et persuade; des caractères si vrais, si bien soutenus; le bel enchaînement des idées; tant de science, tant de jugement, et sur-tout cette force prodigieuse d'imagination qui, loin de s'épuiser, comme il arrive ordinairement dans les travaux de longue haleine, semble aller toujours en croissant jusques au dernier vers : voilà ce qui me pénétra d'un plaisir dont jusqu'alors je ne m'étois pas formé l'idée, d'une admiration mêlée de respect, d'un vif remords de ma longue injustice, et d'une implacable indignation contre ceux qui croyoient outrager l'Arioste en lui comparant le Tasse. Ce n'est pas que dans celui-ci même je n'aie découvert quelques-unes de ces imperfections inséparables de l'humanité; qui peut se vanter d'en être exempt? Pensez-vous que son illustre prédécesseur soit sans défauts? Si l'on remarque avec peine dans le Tasse quelques vers trop limés, croyez-vous qu'on ne reproche pas quelquefois à l'Arioste de n'avoir pas assez travaillé les siens? On voudroit retrancher des ouvrages de l'un quelques *concetti* peu dignes de la hauteur de son génie; mais on souffre avec peine dans ceux de

l'autre des bouffonneries trop peu décentes pour un écrivain poli. On trouve que, dans le poëme du Tasse, les sentimens amoureux pourroient être exprimés d'une manière un peu moins recherchée; mais on aimeroit mieux que l'Auteur de l'*Orlando* les eût peints d'une manière un peu moins naturelle,

Verùm opere in longo fas est obrepere somnum,

et ce seroit la preuve d'une insigne malveillance et d'une vanité bien pédantesque, que d'aller rechercher sur ces astres lumineux quelques petites taches éparses çà et là,

. . . . . . Quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

Rien de tout cela, me direz-vous, ne répond à la question que vous m'avez faite. Vous voulez que je vous dise nettement auquel de ces deux poëmes je crois devoir donner la préférence. Mais je vous ai déjà déclaré, mon cher Monsieur Diodati, la répugnance très-naturelle que j'éprouve à hasarder un semblable jugement; et pour vous obéir, sans contrarier mon inclination, j'avois cru pouvoir me borner à vous exposer les différens mouvemens qu'avoit fait naître en moi la lecture de ces divins ouvrages; cependant, si cela ne vous suffit pas, je vous dirai, après m'être examiné de nouveau pour vous complaire, quelles sont les dispositions dans lesquelles je me trouve maintenant. Si, pour faire parade de sa puissance, notre bon père Apollon se mettoit un jour dans la

fantaisie de faire de moi un grand poëte, et qu'il m'ordonnât de lui déclarer librement celui de ces deux ouvrages si vantés que je voudrois prendre pour modèle du poëme qu'il me promettroit de me dicter, j'hésiterois certainement beaucoup; mais ce goût naturel et peut-être excessif que j'ai pour la méthode, la régularité et l'exactitude, pourroit bien, je le sens, me faire pencher à la fin pour la *Jérusalem délivrée*.

LA
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.


F. PIERRE.
H Gravelot Inv.
Jn Le Roy Sculp

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT PREMIER.

Je chante les pieux combats, et le guerrier qui délivra le tombeau de Jésus-Christ. De nombreux exploits signalèrent sa prudence et sa valeur : des travaux nombreux éprouvèrent sa patience dans cette glorieuse conquête. En vain l'Enfer se souleva contre lui : en vain s'armèrent contre lui les peuples réunis de l'Asie et de l'Afrique ; le Ciel protégea ses efforts, et il ramena sous les saints étendards ses compagnons errans.

O Muse! ô toi qui ne ceins point ta tête d'un périssable laurier cueilli sur l'Hélicon;

toi qui habites dans l'Olympe, au milieu des célestes chœurs; toi dont le front est couronné d'étoiles immortelles! ô Muse, allume dans mon sein une ardeur divine, enflamme mes chants; pardonne, si j'orne la vérité de fleurs, et si je répands, sur mes vers, d'autres charmes encore que les tiens!

Tu sais que l'homme court s'enivrer des mensonges du Parnasse; tu sais que la vérité, parée des grâces de la poésie, entraîne et subjugue les cœurs les plus rebelles. Ainsi nous présentons à un enfant malade les bords d'un vase abreuvés d'une douce liqueur: heureusement trompé, il boit des sucs amers, et doit la vie à son erreur.

O magnanime Alphonse, ô mon asile et mon port! toi qui sauvas des injures de la fortune et des écueils d'une mer en furie, ma barque errante et à demi-brisée, daigne sourire à des vers qu'au milieu de mon naufrage je fis vœu de te consacrer. Peut-être un jour viendra, que ma muse, qui présage tes destins, osera chanter tes exploits; et en les chantant, elle ne fera que répéter ceux qu'elle va décrire.

Oui, si jamais les Chrétiens sont réunis

par les nœuds de la paix; si jamais ils s'arment pour arracher une seconde fois au fier Musulman la glorieuse proie que ravit son injustice : oui, ce sera toi qui commanderas leurs armées ou guideras leurs pavillons. Émule de Godefroi, daigne écouter mes chants, et prépare-toi aux combats.

Déjà le soleil avoit cinq fois parcouru son oblique carrière, depuis que l'ardeur d'un saint zèle avoit entraîné les Chrétiens dans l'Orient. Nicée avoit cédé à leur audace : la puissante Antioche surprise par leur adresse, avoit été défendue par leur valeur contre toutes les forces de la Perse. Maîtres de Tortose, l'hiver suspendoit leurs efforts, et ils attendoient le retour du printemps.

Déjà cette saison qui enchaîne l'activité des guerriers touchoit à sa fin, quand du haut de son trône, de ce trône qui s'élève autant au-dessus de la sphère étoilée, que les étoiles s'élèvent au-dessus des enfers, l'Éternel abaissa ses yeux sur la terre; en un seul instant, un seul de ses regards embrasse l'Univers et tous les êtres qu'il renferme.

Tout est présent à sa vue; mais sur-tout

elle se fixe sur la Syrie et sur les princes Chrétiens. De ce coup d'œil qui pénètre les cœurs et qui en éclaire les replis les plus tortueux, il voit Godefroi enflammé du zèle le plus pur. Ce guerrier plein de foi, brûle d'affranchir Solime du joug de l'impie. La gloire, les empires, les richesses, tout est vil à ses yeux.

L'ambitieux Baudouin n'aspire qu'aux grandeurs humaines dont il est occupé tout entier. Tancrède, en proie à un amour funeste qui l'agite et le dévore, dédaigne la vie. Boëmond jette dans Antioche les fondemens de son nouvel empire, établit des loix, crée les arts, et donne à ses sujets un culte pur et des vertus.

Profondément absorbé dans ces grands desseins, il ne paroît plus connoître d'autre gloire, ni d'autres exploits. L'âme impétueuse de Renaud appelle la guerre, et s'indigne contre le repos. Ce ne sont point des trésors, ce n'est point un empire qui flatte ses vœux ; il ne brûle que pour l'honneur ; mais il brûle d'une ardeur immodérée. Son oreille attentive s'enivre des récits de Guelfe son oncle, et son cœur s'enflamme à l'éclat des exploits qu'il lui raconte.

Après avoir sondé l'âme de ces guerriers et des autres princes Chrétiens, le roi du monde appelle Gabriel, qui tient le second rang parmi les ministres de ses volontés. Gabriel, interprète fidèle entre Dieu et les justes, messager toujours agréable, porte sur la terre les décrets du Ciel, et reporte au Ciel les vœux et les prières des mortels.

« Va trouver Godefroi. Dis-lui de ma
» part : Pourquoi cette inaction ? Pourquoi
» Solime opprimée attend-elle encore ses
» libérateurs ? Qu'il assemble les chefs,
» qu'il hâte leur lenteur. Il sera leur géné-
» ral et leur guide. Je le choisis, et ils le
» choisiront ; aujourd'hui ses égaux et bien-
» tôt les exécuteurs de ses ordres. »

Dieu dit, et le fidèle Gabriel a déjà revêtu d'une forme aérienne son invisible substance. Il a pris une figure humaine, mais une majesté céleste brille dans ses regards. Il est dans cet âge qui sépare la jeunesse de l'enfance. Des rayons éclatans ornent sa blonde chevelure.

Des ailes agiles, infatigables, sont attachées à ses épaules. Elles sont blanches et les extrémités en sont d'or. A l'aide de ces ailes, il fend les vents et les nues ; il plane sur la terre et sur les mers. Déjà il a fran-

chi les célestes barrières et les limites du monde. Ses ailes balancées arrêtent un moment son vol au-dessus du Liban.

Enfin, il se précipite vers les plaines de Tortose. Le soleil entr'ouvroit les portes de l'Orient; plus de la moitié de son disque paroissoit encore plongé dans les eaux : déjà Godefroi offroit à Dieu son hommage accoutumé, lorsque s'avançant à l'égal du soleil, mais plus brillant que lui, l'ange se présente à sa vue.

« Godefroi, voici la saison des com-» bats; pourquoi diffères-tu d'affranchir » Solime? Assemble les chefs de l'armée, » gourmande leur paresse; Dieu t'a choisi » pour les commander; ils t'obéiront d'eux-» mêmes. C'est Dieu qui m'envoie; c'est sa » volonté que je te révèle. Quelle confiance » il doit t'inspirer! quel zèle doit enflam-» mer ton âme et se communiquer à ton » armée! » Il dit et il est déjà dans le Ciel. A ce discours, à cet éclat, Godefroi, les yeux éblouis, reste interdit et étonné.

Mais enfin, sorti de son trouble, il songe et aux ordres qu'il a reçus et au Dieu qui les lui donne, et au ministre qui les lui annonce. Son zèle se ranime encore : il brûle de terminer une entreprise dont il est de-

venu le chef. Ce n'est point l'orgueil d'un vain titre qui enfle son courage ; mais sa volonté s'allume dans la volonté du Ciel, comme l'étincelle dans un grand feu.

Il invite ses compagnons épars à se rassembler : les lettres, les courriers volent de tous côtés. Toujours au conseil il unit la prière. Tout ce qui peut ébranler, émouvoir une âme généreuse, tout ce qui peut réveiller la valeur assoupie, il le trouve dans son âme : et les ressorts puissans qu'il emploie, entraînent et séduisent tous les cœurs.

Les chefs accourent ; les autres les suivent. Boëmond seul reste dans ses États. Une partie est dans les murs de Tortose, d'autres campent dans les plaines qui l'environnent. Enfin au jour marqué, tous les guerriers se réunissent et forment un conseil auguste et solennel. Godefroi est au milieu d'eux ; la majesté brille sur son front, une noble éloquence éclate dans ses discours.

« Guerriers armés pour venger la que-
» relle du Ciel, vous qu'un Dieu choisit
» pour relever son culte et ses autels ; vous
» que guida son bras au milieu des armes,
» à travers les dangers de la terre et les

» écueils de la mer ; vous qui avez soumis » à sa loi tant de provinces rebelles ; vous » qui, parmi les nations vaincues et domp- » tées, avez déployé ses enseignes victo- » rieuses et fait triompher son nom !

» Ce n'est point sans doute l'amour d'une » vaine renommée qui nous a fait aban- » donner nos femmes, nos enfans, notre » patrie : ce n'est point pour commander à » des peuples barbares que nous avons » bravé une mer infidèle et les hasards » d'une guerre lointaine ; une gloire si » commune, de si viles conquêtes, ne » sont point le prix du sang que nous avons » versé.

» Arborer nos étendards sur les murs de » la Cité sainte, arracher des Chrétiens au » joug d'une servitude qui les avilit et les » accable, fonder dans la Palestine un nou- » veau Royaume, donner à la piété un asile » assuré, rompre la barrière qui fermoit à » ses hommages et à ses vœux l'accès du » saint tombeau, tels furent les objets de » notre illustre entreprise.

» Nous avons affronté mille dangers, » nous avons soutenu les travaux les plus » rigoureux, mais nous aurons peu fait » pour notre gloire et rien encore pour nos

» desseins, si l'effort de nos armes s'arrête
» ici ou se dirige sur d'autres lieux.

» Que nous sert d'avoir entraîné toute
» l'Europe au fond de l'Asie, d'avoir porté
» la flamme dans ces vastes contrées, si tant
» de mouvemens finissent par bouleverser
» des empires, et n'en élèvent point d'autres?

» Il n'élève point des empires, celui qui
» veut les poser sur de terrestres fonde-
» mens. Entouré d'étrangers, d'infidèles,
» de païens, au milieu de Grecs jaloux et
» perfides, loin des secours de l'Occident,
» il verra s'écrouler son fragile édifice; et
» accablé sous ses ruines et ses débris, il
» n'aura fait que creuser son tombeau.

» Les Turcs vaincus, les Persans dé-
» faits, Antioche soumise; noms fameux,
» nobles et brillans exploits! mais ces ex-
» ploits ne sont pas les nôtres. Ils furent un
» bienfait du Ciel et l'œuvre de sa puis-
» sance. Si ses grâces ne sont dans nos mains
» que des instrumens de révolte, si nous ne
» nous en servons que pour combattre ses
» desseins, je crains qu'il ne les retire, et
» que le bruyant éclat de nos victoires ne
» devienne la fable des nations.

» Loin, ah! loin de nous un si coupable
» usage de la faveur céleste! Marchons d'un

» pas toujours égal, et couronnons par une
» illustre fin la grandeur de notre entre-
» prise. Les passages sont libres, les che-
» mins sont ouverts; la saison seconde nos
» projets : courons, volons vers ces murs
» où le Ciel a marqué le terme de nos ex-
» ploits. Qui nous arrête encore !

» Oui, Princes, je vous l'annonce, et
» mes présages sont infaillibles : j'en atteste
» l'univers, j'en atteste les siècles à venir,
» j'en atteste les célestes puissances qui
» m'entendent; oui, les temps sont arrivés,
» et tout est mûr pour le succès de nos ar-
» mes. Si nous tardons encore, le moment
» nous échappe, et bientôt notre victoire
» s'évanouit. Je vois déjà l'Égypte voler au
» secours de la Palestine et triompher de
» nos lenteurs. »

Il dit : à son discours succède un doux murmure. Après lui Pierre se lève; simple solitaire, Pierre étoit assis au milieu des Princes, et de ses conseils, il servoit une entreprise dont il fut le premier moteur.
« Ce que Godefroi vous invite à faire, moi
» je vous le conseille. Il n'y a plus à balan-
» cer. La vérité vous a été démontrée, vous
» la sentez, vous en êtes convaincus, je n'ai
» qu'un mot à vous ajouter.

» Quand je me rappelle ces discordes » malheureuses, sources de tant d'affronts » que vous avez reçus, ces divisions qui ont » arrêté ou suspendu vos succès, ces len- » teurs éternelles, j'en trouve l'origine dans » le funeste et trop long partage d'une auto- » rité qu'anéantit l'équilibre des opinions.

» Il faut un maître unique dont la sagesse » distribue les récompenses et les peines; » où le pouvoir est divisé, là le gouver- » nement flotte incertain, sans principes et » sans règles. Ah! réunissez en un seul » corps des membres qui ne tendent qu'à se » rapprocher. Mettez dans la main d'un » chef des ressorts qui conduisent et un » frein qui arrête: armé du sceptre et du » pouvoir, qu'il ait et les droits et la ma- » jesté d'un souverain. »

Ainsi parla le vieillard. O Dieu, ton souffle pénètre toutes les pensées, et embrâse tous les cœurs: c'est toi qui inspiras le solitaire: c'est toi qui imprimas ses paroles dans l'âme de tous les chefs; tu étouffas en eux le sentiment de l'indépendance et cet orgueil si naturel de commander aux autres. Guillaume et Guelfe, les premiers, donnent à Godefroi le titre de Général, auquel ils avoient le plus de droits de prétendre.

Tous les autres applaudissent. Qu'il soit, disent-ils, l'âme de nos entreprises, qu'il nous commande ; qu'il impose des loix aux vaincus ; qu'arbitre de tout, il donne ou la guerre ou la paix. Que ses égaux obéissent à ses ordres, et ne soient plus que les ministres de ses volontés. Aussitôt la renommée vole, et porte partout la nouvelle de cet illustre choix.

Godefroi se montre aux soldats ; il paroît à tous digne du haut rang où le Ciel l'a placé. D'un front serein, d'un regard tranquille et modeste, il reçoit leurs hommages, il entend leurs applaudissemens, il répond aux témoignages de leur amour et aux protestations de leur obéissance : ensuite il ordonne que, le lendemain, tous dans une vaste plaine se rassemblent en ordre de bataille.

Le soleil plus serein et plus lumineux reparoît à l'Orient : aux premiers rayons du jour qu'il ramène, les drapeaux flottent dans les airs, et tous les guerriers s'avancent couverts de leurs armes les plus brillantes. Ils se rangent dans une vaste prairie. Bouillon paroît : infanterie, cavalerie, tout défile sous ses yeux attentifs à les distinguer.

O toi qui dissipes la nuit des ans et de l'oubli, toi qui conserves dans un dépôt fidèle les événemens passés, Mémoire, redis-moi les noms des guerriers et le nombre de leurs soldats! Que leur antique renommée, perdue dans le silence, obscurcie par les années, revive et reprenne dans mes vers son premier éclat. Donne à ma langue des sons que tous les siècles entendent, et qui retentissent encore au-delà des temps.

Les premiers qui s'avancent sont les Français, troupe d'élite formée dans l'Ile de France, dans ce pays riche et fertile que quatre fleuves arrosent : Hugue, le frère de leur roi, les avoit commandés, mais Hugue n'étoit plus, et les fleurs de lis flottoient alors sous les ordres de Clotaire. Ce guerrier porte le nom des rois : sa valeur et ses exploits le rendent digne de ce rang.

Ils sont au nombre de mille cavaliers : mille autres les suivent; ils ont même discipline, même caractère, mêmes armes et mêmes traits : la Neustrie leur donna naissance. Robert est leur souverain et leur chef. Après eux déploient leurs enseignes Guillaume et Adémar, tous deux princes, et pasteurs des peuples tous deux.

L'un et l'autre étoient sortis de l'ombre

des autels ; un casque presse leur longue chevelure, et leurs mains consacrées à un ministère de paix, manient des armes cruelles. Sous le premier marchent quatre cents guerriers qu'Orange a nourris : le second en commande quatre cents autres, non moins courageux, auxquels la ville du Puy donna le jour.

Baudouin paroît après eux, et conduit douze cents Boulonnois : une partie avoit suivi ses drapeaux : Godefroi, son frère, lui a confié les autres, depuis qu'il commande à tous les chefs. Un héros intrépide à la guerre et prudent au conseil, le comte de Chartres, guide après lui quatre cents guerriers.

Guelfe marche sur ses pas ; Guelfe que son mérite élève à la hauteur de sa fortune : Italien d'origine, il compte dans la maison d'Est une longue suite d'aïeux : mais l'Allemagne lui donna un surnom et des États, et il soutient la gloire des Guelfes qui l'ont adopté. La Carinthie reconnoît ses loix, et il commande aux régions que les Rhétiens et les Suèves occupèrent jadis entre le Danube et le Rhin.

Cet héritage de sa mère fut agrandi par ses conquêtes. Ses soldats vont affronter la

mort par ses ordres : avides de périls, ils aiment, dans la paix, les festins et les jeux, et ils tempèrent par une douce chaleur le froid de leurs climats. Cinq mille avoient suivi sa fortune ; mais le fer du Perse en a déjà moissonné plus des deux tiers.

Paroît ensuite l'élite de ce peuple que pressent de tous côtés, la France, l'Allemagne et la mer, et dont les fertiles sillons et les pâturages sont arrosés, et souvent inondés par la Meuse et par le Rhin. Une blonde chevelure ajoute encore à la blancheur de leur teint. Parmi eux sont des insulaires accoutumés à braver l'Océan qui les environne ; ils l'arrêtent par des digues profondes : mais souvent l'Océan brise ces barrières et engloutit, à la fois, leurs vaisseaux, leurs trésors et leurs cités.

Ils composent ensemble mille guerriers, et marchent tous sous les ordres d'un autre Robert. Après eux vient l'escadron plus nombreux des Anglais. Guillaume, le second fils de leur roi, les commande. Les Anglais excellent à lancer des traits. Avec eux est un peuple plus voisin du Pôle ; sauvages habitans des forêts, leur patrie est l'Irlande, qui touche aux dernières limites du monde.

Tancrède vient ensuite : Tancrède, le plus brave, le plus généreux, le plus intrépide, le plus beau de tous ces guerriers, si Renaud n'étoit pas avec eux. Une ombre légère se mêle à tant d'éclat; c'est un funeste amour, un amour né d'un coup d'œil au milieu des combats, qui vit dans les chagrins, et se nourrit d'amertumes.

On dit que ce jour, que rendit à jamais célèbre la défaite des Perses par les Chrétiens, Tancrède, victorieux, lassé de poursuivre des ennemis qui fuyoient devant lui, chercha enfin un asile où il pût reposer ses membres fatigués, et éteindre une soif brûlante. Il entre dans un sombre bocage où couloit une claire fontaine entourée de siéges de vert gazon.

Soudain une fille paroît à sa vue; l'armure qui la couvre ne laisse voir que sa tête : c'étoit une Persane, une jeune guerrière, qui étoit venue, dans cet asile, chercher aussi l'ombre et le repos. Tancrède la voit, il la voit et l'admire; il est enflammé, il brûle pour elle. Cet amour qui ne fait que de naître, déjà règne en tyran dans son cœur.

A la vue du guerrier, elle remet son casque, et elle fondoit sur lui, si une troupe

de Chrétiens n'étoit survenue. Cette fière beauté cède au nombre qui la menace ; elle part : mais Tancrède vaincu conserve son image, elle vit dans son cœur ; toujours plein de son idée, tout lui retrace, et ses traits et son attitude et les lieux où il l'a vue ; alimens éternels de la flamme qui le consume.

Le cœur gros de soupirs, les yeux mouillés de larmes, il marche la tête baissée, et fait lire, dans tout son maintien, son amour et son désespoir. Huit cents cavaliers sont sous ses ordres. Ils ont abandonné, pour le suivre, les coteaux fortunés de la Toscane, et les plaines fertiles de la Campanie, pays charmant où la nature étale sa pompe et ses richesses.

Deux cents Grecs viennent ensuite ; ils ne sont point couverts de fer : des cimeterres pendent à leur côté : un arc et des flèches résonnent sur leurs épaules. Leurs coursiers agiles, infatigables, ne connoissent presque ni repos, ni nourriture ; prompts à l'attaque, prompts à la retraite, errans et dispersés, leur fuite est encore un combat.

Tatin est à leur tête ; Tatin le seul des Princes Grecs qui osa s'associer à la for-

tune des Latins. O crime! ô honte! malheureuse Grèce, tu demeuras tranquille spectatrice d'une guerre qui se faisoit sur tes frontières; ta foible politique attendoit les événemens pour se décider: vile esclave aujourd'hui, gémis sous le poids de ta chaîne; mais n'accuse point l'injustice du sort qui t'accable; il étoit dû à ta lâcheté.

Aux derniers rangs parut une troupe, que l'honneur, le courage et les talens devoient placer avant toutes les autres. Ce sont ces foudres de la guerre, la terreur de l'Asie, héros invincibles, connus sous le nom d'Aventuriers. Fabuleux Argonautes, Chevaliers errans plus fabuleux encore, vos exploits si vantés disparoissent devant ceux de ces guerriers. Mais qui sera digne de les commander?

Dudon les guide; sa verte vieillesse conserve toute la force de l'âge mûr: sa vigueur éclate encore sous ses cheveux blancs; d'honorables blessures conservent la trace de ses exploits. Si le droit de commander eût été le prix de la naissance et de la valeur, tous y auroient prétendu; mais tous s'accordent à choisir pour leur chef, celui qui avoit rendu le plus de combats et acquis le plus d'expérience.

Eustache paroît avec éclat dans cette troupe ; Eustache, illustre par lui-même, plus illustre encore par Bouillon son frère. On y voit Gernand. Ce fils du roi de Norwège, vante et ses titres et les couronnes et les sceptres qui l'attendent. Roger de Bernaville et Enguerrand y soutiennent leur antique gloire. Genton, Raimbaud, deux Gerard y brillent par leur courage et par leur audace.

On y remarque Ubalde et Rosemond, héritier du duché de Lancastre. Fier Obizon, héros de la Toscane, et vous, Achille, Sforce, Palamède, tous trois frères, tous trois l'honneur de la Lombardie, vos noms appartiennent à l'Univers, et ils surnageront sur l'abîme de l'oubli : et le tien aussi, généreux Othon, toi dont le bras conquit ce fameux bouclier sur lequel étoit peint un enfant tout nu, sortant de la gueule d'un serpent.

Je n'oublierai point Gaston, Rodolphe, ni l'un et l'autre Gui, tous deux célèbres par leurs exploits. Evrard ni Garnier ne demeureront point ensevelis dans la nuit d'un injurieux silence. Où m'entraînez-vous encore, Gildippe, Odoard ? Fidèles amans, tendres époux, toujours insépa-

rables, vous vous suivez jusque dans les combats, et vos noms seront encore unis dans mes vers.

Que n'apprend-on pas, Amour, sous ton empire? D'une foible amante, tu fis une intrépide guerrière. Gildippe, attachée aux pas de son époux, combat à ses côtés. Leurs jours n'ont qu'une même trame; il n'est point de douleur, point de blessure qui ne se répète de l'un à l'autre. Le coup qui atteint l'amant, frappe l'amante, et la vie de l'un s'écoule par la blessure de l'autre.

Mais Renaud, un enfant, efface tous les héros Chrétiens. Sur son front majestueux éclate une douce fierté. Tous les regards sont fixés sur lui. Ses exploits ont devancé l'âge et surpassé les espérances; les premiers jours de son printemps donnent des fruits que d'autres ne cueillent que dans leur automne. Couvert de son armure, la foudre à la main, c'est le dieu des combats: s'il ôte son casque, c'est l'Amour.

Sophie, la belle Sophie, lui donna le jour sur les rives de l'Adige; et Berthold, le puissant Berthold est son père. Il étoit encore au berceau quand Mathilde l'adopta: élevé sous ses yeux, il apprit tout ce qu'on

enseigne aux enfans des rois; et il demeura toujours près d'elle jusqu'au moment où la trompette guerrière retentit du côté de l'Orient, et enflamma son jeune courage.

Alors, et il n'avoit pas encore trois lustres accomplis, seul il se dérobe aux mains qui l'ont nourri, et parcourt des routes inconnues : il traverse la mer Égée, il franchit les rivages de la Grèce, et vient dans des contrées lointaines se joindre aux Chrétiens. Fuite héroïque et digne de trouver un imitateur dans quelqu'un de ses illustres neveux. Il y a déjà trois ans qu'il combat, et à peine un léger duvet ombrage son menton.

Aux cavaliers succède l'infanterie : Raimond commande la première bande; Toulouse obéit à ses loix. Du pied des Pyrénées, des bords de la Garonne et de l'Océan, quatre mille guerriers ont suivi ses pas; tous bien armés, tous formés à une discipline sévère, intrépides dans les dangers, endurcis aux travaux, braves soldats, ils ne peuvent avoir un capitaine plus brave, ni plus expérimenté.

Étienne d'Amboise en conduit cinq mille que Tours et Blois ont vu naître. Quoique tout couverts d'un acier brillant, leurs corps sans vigueur cèdent aux premières

fatigues. Nés sous un climat riant et voluptueux, ils en ont la mollesse et la langueur. Ils sont impétueux au premier choc, mais bientôt leur ardeur s'affoiblit et s'éteint.

Alcaste vient ensuite, le regard menaçant, la démarche altière; tel on vit Capanée sous les murs de Thèbes. Six mille Helvétiens sont descendus avec lui du sommet des Alpes : ce peuple audacieux et fier a donné des formes nouvelles et un plus noble emploi au fer qui traçoit des sillons et déchiroit le sein de la terre. D'une main accoutumée à conduire de vils troupeaux il va défier les rois.

A la tête de la dernière troupe, flotte l'étendard où sont peintes la tiare et les clefs. Sous le brave Camille, marchent sept mille soldats couverts d'armes éclatantes. Camille, fier de l'honneur de les commander, se flatte de faire revivre la gloire de ses aïeux, et de montrer à l'Univers, que rien ne manque à la valeur romaine, ou que la discipline seule lui manque.

Godefroi satisfait, appelle les chefs, et leur découvre le secret de ses projets : Demain, leur dit-il, aux premiers rayons du jour, que l'armée s'ébranle, et que la Cité sainte soit investie avant que l'ennemi

nous attende. Allez, généreux guerriers, courez aux combats, ou plutôt à la victoire. A ce discours hardi d'un héros plein de sagesse, tout s'agite, tous les courages s'enflamment, et leurs vœux impatiens hâtent le retour de l'aurore.

Cependant le vigilant Bouillon n'est pas sans crainte ; mais il la cache au fond de son cœur. Des avis trop certains lui ont appris que l'Égyptien marche vers Gaza, et qu'avec des forces redoutables, il menace d'entrer dans la Syrie. Il connoît ce Prince audacieux. Nourri dans les combats, il ne peut croire qu'il languisse aujourd'hui dans une molle oisiveté. Trop sûr de trouver en lui un ennemi opiniâtre, il parle ainsi à Henri, son messager fidèle.

« Monte sur une barque légère, et passe » en Grèce ; une main qui ne m'a jamais » trompé m'écrit qu'un jeune héros, un » rejeton des rois y arrive pour s'associer à » nos armes. C'est le prince des Danois, il » amène à sa suite des peuples qui habitent » les climats glacés de l'Ourse.

» Peut-être le Grec artificieux et fourbe » tentera de le faire retourner sur ses pas, » ou de porter ses efforts et son audace dans » des contrées éloignées de nous. Toi, mi-

» nistre fidèle de mes volontés, toi, l'organe » de la vérité, fixe ce prince au parti que » lui dictent son intérêt et le nôtre. Dis-lui » de ma part qu'il vienne; que tout délai » flétriroit sa gloire.

» N'accompagne point ses pas : demeure » auprès du monarque des Grecs, pour » hâter ce secours tant promis; ce secours » que doivent nous garantir les traités. » Muni de ses instructions et des lettres du héros, Henri part. Bouillon plus calme, commence à goûter le repos.

L'aurore ouvre au soleil les portes de l'Orient : on entend tout à coup le son des tambours et les éclats de la trompette guerrière : tout s'émeut, tout s'ébranle. Le tonnerre qui promet une pluie bienfaisante à la terre altérée, n'est point aussi agréable aux mortels que le fut à ces guerriers avides de combats, le son des instrumens belliqueux.

Dans l'ardeur qui les presse, tous s'assemblent, tous vont se ranger sous leurs chefs. Déjà l'armée est en ordre; les enseignes se déploient, et au milieu d'elles flotte triomphante l'enseigne de la croix, le gage de la victoire.

Le soleil a déjà mesuré une partie de sa carrière; ses rayons frappent les armes des

soldats, et en font jaillir des étincelles qui éblouissent au loin. L'air est tout en feu. Le choc des armes, et le hennissement des chevaux retentissent dans la plaine.

Par les ordres du général, dont la sagesse a tout prévu, des cavaliers se sont répandus dans la campagne et vont reconnoître le pays : des pionniers aplanissent la route, comblent les fossés et ouvrent les passages.

Il n'est ni force ennemie, ni rempart, ni torrent, ni forêt, qui puissent arrêter la course impétueuse des Chrétiens. Tel on voit le roi des fleuves, lorsque son onde, en courroux, s'enfle et s'élève, franchir ses rives et porter le ravage dans la plaine : il n'est plus de digue, plus de barrière qui s'oppose à son débordement.

Le roi de Tripoli avoit seul des murs, des troupes, des trésors et des armes : seul il pouvoit leur présenter des obstacles; mais il n'ose affronter la tempête : renfermé dans ses murailles, il offre des présens et demande la paix. Arbitre de tout, au milieu de ses États, Godefroi lui donne des loix et reçoit ses hommages.

Du sommet du Séir, de cette montagne qui, du côté de l'Orient, domine la Cité

sainte, descendit dans la plaine une multitude de Chrétiens; hommes, femmes, enfans, ils apportent des dons aux vainqueurs. Ils contemplent avec joie leurs libérateurs et leurs frères; ils admirent des armes inconnues; guides fidèles et sûrs, ils dirigent la marche de Godefroi.

Jamais il ne perd de vue le rivage de la mer. Il sait qu'une flotte amie en côtoie les bords et lui assure l'abondance et des secours. Au moyen de cette flotte, c'est pour lui seul que les moissons jaunissent dans les îles de la Grèce; c'est pour lui seul que Chio et la Crête voient mûrir leurs raisins.

La mer gémit au loin sous le poids des vaisseaux : l'onde écume sous la rame des barques légères. La Méditerranée n'offre plus d'asile au Sarrasin : il ne trouve partout que l'esclavage ou la mort. Venise, Gênes, la France, l'Angleterre, la Hollande et la Sicile, ont couvert les ondes de leurs pavillons.

Un même esprit fait mouvoir toutes ces flottes, un même nœud les enchaîne au succès de la grande entreprise. Elles portent à l'armée des provisions qu'elles ont prises sur différens rivages. Cependant Go-

defroi a franchi les frontières de l'infidèle, et d'une course rapide, il avance vers les lieux qu'arrose le sang d'un Dieu.

Mais la messagère indifférente du mensonge et de la vérité, la Renommée, a répandu que les Chrétiens victorieux se sont rassemblés; que déjà ils sont en marche, et que rien ne les arrête. Elle détaille leurs forces, elle nomme les guerriers les plus distingués; elle raconte leurs exploits, et sa voix menaçante présage à l'usurpateur de Sion les plus sinistres destins.

La crainte du mal, plus cruelle que le mal même, s'empare de tous les cœurs. L'oreille avide, inquiète, recueille les bruits les plus incertains, les rumeurs les plus frivoles, et porte le trouble dans les âmes. Un murmure confus se répand dans la ville, dans les champs, et revient plus terrible augmenter les douleurs et les alarmes.

Cependant le tyran, à l'approche des périls qui menacent sa vieillesse, roule dans son cœur agité les projets les plus barbares. Aladin est son nom : nouvellement assis sur un trône usurpé, il y vit entouré de craintes et de soucis. Il est né cruel; mais l'âge avoit adouci son farouche caractère. A la vue des Latins qui vont l'attaquer, de nouveaux

soupçons ajoutent à ses vieilles inquiétudes; il craint les ennemis; il redoute ses sujets.

Dans une même ville habitent confondus deux peuples divisés par leur croyance : le moins nombreux et le plus foible est soumis à Jésus-Christ. L'autre est sectateur de Mahomet. Quand Aladin, maître de Solime, eut résolu d'y établir le siége de son empire, sa politique diminua, pour l'infidèle, le poids des impôts, et en rejeta la surcharge sur les Chrétiens malheureux.

Trop sûr de leur haine, sa férocité, glacée par le froid des ans, se réveille plus terrible et plus aigrie. Jamais elle ne fut plus ardente et plus altérée de sang. Ainsi le serpent engourdi par les frimas, revit plus dangereux, au printemps. Ainsi le lion qui semble apprivoisé, redevient, quand on l'offense, terrible et furieux.

Je vois, dit le tyran, je vois dans ces infidèles, les signes trop certains de la joie qui les possède; ils se repaissent de nos malheurs; ils sourient à nos larmes. Peut-être ils trament sourdement des trahisons et des perfidies; peut-être ils conspirent contre ma vie, ou cherchent à introduire dans nos murs ce peuple ennemi, qu'ils appellent leurs frères.

Non, je ferai avorter leurs impies complots : j'éteindrai mon courroux dans leur sang; j'en inonderai Solime. J'égorgerai les enfans dans le sein de leur mère ; je brûlerai leurs maisons, je brûlerai leurs temples; ce seront-là leurs bûchers; sur cette tombe qu'ils adorent, au milieu de leurs sacrifices et de leurs vœux, je prendrai leurs prêtres pour mes premières victimes.

Ainsi l'impie parle dans son cœur : cependant il ne suit pas ce penser mal conçu ; mais s'il pardonne à l'innocence, ce n'est point pitié, c'est lâcheté. La crainte irrite sa fureur : une crainte plus puissante la dompte et l'arrête. Il tremble de fermer toute espérance aux traités, et d'aigrir, sans retour, un ennemi victorieux.

Ainsi le barbare modère les accès de sa rage insensée, ou plutôt il lui cherche d'autres alimens. Il désole les campagnes, il renverse les chaumières des laboureurs, la flamme étend partout ses ravages ; il ne laisse au Chrétien ni aliment ni asile. Sa cruelle prévoyance trouble les fontaines et les ruisseaux, et mêle aux ondes pures de mortels poisons.

Cependant il fortifie Jérusalem. Déjà

bien défendue de trois côtés, elle offroit seulement du côté du nord des remparts moins assurés. Au premier soupçon du danger qui le menaçoit, le tyran a élevé de nouvelles murailles, et rassemblé dans leur enceinte une foule de guerriers que lui fournissent ses États, et d'autres dont son or a payé les services.



CHANT II.

CHANT DEUXIÈME.

Tandis que le tyran s'apprête aux combats, Ismen seul, un jour, se présente à sa vue : Ismen qui peut du fond des tombeaux rappeler une cendre inanimée et lui rendre le sentiment et la vie ; Ismen dont les sombres et magiques accens font pâlir jusque sur son trône le roi des Enfers ; Ismen qui commande aux démons, les fait servir en esclaves à ses noirs projets, les délie ou les enchaîne à son gré.

Adorateur de Mahomet, il fut jadis Chrétien. Mais encore tout plein du culte qu'il a quitté, son art impie et sacrilége en profane les rits, et confond deux loix que jamais il n'a bien connues. Aujourd'hui, du séjour ténébreux où il exerce une science ignorée, il vient, au bruit du danger commun, offrir à un roi méchant, un conseiller encore plus sinistre.

« Prince, lui dit-il, elle vient fondre sur » toi cette armée victorieuse, cette armée » redoutée ; mais faisons notre devoir : le » Ciel donnera, l'Univers donnera des se-

» cours à notre valeur. Ta sagesse a tout
» prévu ; tu as rempli l'office d'un roi,
» l'office d'un capitaine ; cette terre sera le
» tombeau de tes ennemis, si tous nous
» sommes dignes de toi.

» Moi, je t'offre ce que je puis ; je viens
» partager tes travaux et tes dangers. Je te
» promets, et les conseils d'une vieillesse
» expérimentée, et toutes les ressources de
» mon art : je forcerai l'Enfer même de
» combattre pour toi. Mais écoute, Prince,
» les secrets que je vais te révéler.

» Dans le temple des Chrétiens, au fond
» d'un souterrain inconnu, s'élève un au-
» tel ; sur cet autel est l'image de celle que
» ce peuple imbécile révère comme une
» Déesse, comme la mère d'un Dieu mort
» et enseveli : une lampe toujours allumée
» brûle devant elle ; un voile la couvre ;
» autour sont suspendues les nombreuses
» offrandes qu'y consacrèrent de crédules
» dévots.

» Cette image, il faut que toi-même,
» de ta propre main, tu l'arraches de ce
» temple, que toi-même tu la places dans
» ta mosquée. Moi, j'emploierai des char-
» mes si puissans, qu'elle deviendra pour
» nos murs une garde sûre et fidèle : elle

» sera, dans les imprenables remparts, le » gage de la victoire et de la sûreté de ton » empire ».

Il dit, et il persuade. Le tyran impatient vole à l'asile des Chrétiens : il écarte les prêtres. D'une main sacrilége il arrache l'image ; il la porte dans ce temple où souvent d'un culte coupable et insensé on outrage le Ciel. Dans ce lieu profane, sur cette image sacrée, l'Enchanteur murmure sourdement ses blasphèmes.

Mais au retour de l'aurore, le gardien de ce temple impie, cherche de ses premiers regards le précieux dépôt : il le cherche en vain : il court vers le tyran que son récit irrite et enflamme. Sans doute, s'écrie-t-il, une main inconnue l'a furtivement enlevée ; cette main ne peut être que celle d'un Chrétien.

Fut-ce en effet l'œuvre furtive d'une main fidèle ? ou le Ciel, indigné qu'un lieu impur recélât l'image de sa Reine, de la mère de son Dieu, fit-il éclater sa puissance ? Adresse ou miracle, la renommée balance et n'ose affirmer. Mais, sans doute, le zèle des humains eût été impuissant, et la piété veut croire que ce fut un miracle du Ciel.

Bientôt des satellites se répandent dans les temples, dans les maisons des Chrétiens. D'un œil avide, curieux, ils en parcourent les recoins les plus secrets. On invite les délateurs par des récompenses; on effraie par les menaces les plus terribles ceux qui oseroient recéler le vol ou le coupable. L'Enchanteur lui-même interroge son art, et emploie toutes ses ressources : vaines recherches, charmes inutiles! le Ciel trompe ses efforts et lui cache la vérité.

Le barbare Aladin, toujours prévenu contre les Chrétiens, honteux de ne pouvoir les convaincre, s'abandonne à toute sa haine. Enflammé de colère, possédé d'une rage furieuse, insensée, il veut se venger; il veut, à quelque prix que ce soit, éteindre son courroux. « Il périra, » dit-il, oui, il périra ce coupable in- » connu dans la perte commune de toute » sa secte.

» Pourvu que le coupable meure, pé- » risse le juste et l'innocent! Le juste! » l'innocent! ah! tous sont coupables! » jamais un seul parmi eux ne fut ami de » notre nom. S'il en est un qui n'ait point » trempé dans ce nouveau crime, un crime » ancien le rend digne de la mort. Allons,

» fidèles sujets, allons, prenez la flamme, » prenez le fer. Brûlez, égorgez! »

Ainsi parla le tyran : ses ordres barbares bientôt connus, portent l'épouvante parmi les Chrétiens : abattus, consternés, la mort est déjà présente à leurs yeux ; ils n'osent ni fuir ni se défendre : ils ne tentent ni l'excuse ni la prière. Timides, irrésolus, ils s'abandonnent ; mais tout à coup ils trouvent leur salut où ils l'attendoient le moins.

Une vierge étoit parmi eux, d'une âme élevée, d'un cœur digne d'une couronne. Belle, mais dédaignant sa beauté, ou n'y cherchant que ce qui donne du lustre à sa vertu : son mérite le plus grand est de cacher son mérite dans les murs d'une humble demeure. Là, seule et négligée, elle se dérobe aux yeux, aux louanges, aux hommages des mortels.

Mais il n'est point de barrière qui puisse cacher une beauté digne des regards et de l'admiration. Amour, tu ne le permis pas! tu révélas sa retraite aux désirs d'un jeune homme qu'enflammèrent tes ardeurs. Amour, tantôt aveugle, tu marches le bandeau sur les yeux, tantôt Argus, rien n'échappe à ta vue, à travers mille barrières,

au fond de l'asile le plus mystérieux, tu lui montres l'objet de son hommage.

Sophronie, Olinde, nés dans les mêmes murs, adorent le même Dieu : aussi modeste amant que sa maîtresse est belle, Olinde désire beaucoup, espère peu et ne demande rien : il ne sait ou n'ose découvrir sa flamme. Elle, de son côté, ne le voit point, ou ne distingue point ses feux, ou les dédaigne. Ainsi l'a servie jusque-là le malheureux Olinde, inaperçu, ou mal connu ou dédaigné.

Cependant l'arrêt du tyran et le malheur des Chrétiens vont troubler l'asile de Sophronie : à cette nouvelle, son âme généreuse conçoit une grande idée ; elle veut sauver ses frères : son courage la presse, la pudeur la retient : enfin le courage l'emporte, ou plutôt, par un heureux accord, elle unit la pudeur et l'audace.

Seule, au milieu de la foule, cette jeune beauté s'avance ; elle ne cache point, elle ne montre point ses attraits ; les yeux baissés, la tête couverte d'un voile, elle marche d'un air modeste et assuré. L'œil incertain ne peut distinguer si elle est parée, si elle ne l'est pas ; si c'est à l'art ou bien au hasard qu'elle doit l'éclat de ses charmes. Cette

heureuse négligence est l'ouvrage de la nature, de l'amour, et du Ciel qui la favorise.

Objet de tous les regards, elle ne daigne regarder personne : elle paroît devant le tyran, et ne recule point à la vue du courroux qui l'enflamme ; mais intrépide, elle soutient son farouche aspect. « Suspends, » lui dit-elle, ta vengeance et contiens ton » peuple. Je viens te découvrir le coupable » qui t'a offensé, je viens livrer dans tes » mains la victime que demande ta co- » lère. »

A cette noble hardiesse, à l'éclat inattendu de cette beauté fière et imposante, Aladin, presque confus, presque subjugué, réprime son courroux et adoucit ses sinistres regards : si son cœur eût été moins dur, si Sophronie eût été moins sévère, il en devenoit l'amant. Mais une austère beauté ne prend point un cœur sans désirs; et l'espérance est le premier aliment de l'amour.

S'il ne sentit point de l'amour, le barbare sentit du moins de l'étonnement, de la curiosité, du plaisir. « Parle, dit-il, » je défends qu'on attente à la vie de tes » Chrétiens. — Le coupable, Seigneur, tu

» le vois devant toi, ce larcin est le crime » de ma main. C'est moi qui t'ai ravi l'image, » c'est moi que tu cherches, moi que tu » dois punir. »

Ainsi la jeune héroïne dévoue ses jours au danger commun, et veut le rassembler tout entier sur sa tête. Généreux mensonge! quand la vérité eut-elle plus de droits à nos hommages! Le tyran balance suspendu, et pour la première fois son courroux est lent à s'enflammer : « Je veux » que tu me découvres, dit-il, qui t'a » donné ce conseil, quel a été ton com- » plice ?

— » N'associe personne à une gloire qui » m'appartient toute entière. Je n'eus que » moi seule pour conseil, moi seule pour » complice; moi seule j'ai tout exécuté. — » Ainsi donc sur toi seule tombera ma co- » lère et ma vengeance. — Ton arrêt est » juste : l'honneur est à moi seule; seule » je dois être punie. »

Le courroux du tyran se rallume. — « Où as-tu caché cette image? — Je ne » l'ai point cachée, je l'ai livrée aux flam- » mes; je l'ai dû pour la sauver des pro- » fanations et des outrages de l'impiété : » Seigneur, ou tu demandes le coupable,

» ou tu demandes l'image enlevée? L'image, » tu ne la reverras jamais ; le coupable, tu » le vois.

» J'ai dit le coupable ; non, je ne le suis » point : j'ai pu ressaisir le trésor que nous » avoit ravi ton injustice. » A ces mots le tyran frémit d'un ton qui porte la menace, et sa colère n'a plus de frein. Vertueuse Sophronie, ta beauté, ta pudeur, ton courage, rien ne pourra le fléchir : en vain l'Amour pour la défendre de sa fureur lui fait un bouclier de ses charmes.

On la saisit, et le barbare la condamne à périr dans les flammes. Déjà son voile, déjà ses chastes vêtemens lui sont arrachés ; des liens cruels serrent ses mains délicates ; elle se tait : son courage n'est point abattu ; mais son âme est émue ; sans pâlir, son teint se décolore, et n'a que plus de blancheur.

La fatale aventure est bientôt répandue dans la ville : tout le peuple accourt ; Olinde accourt aussi. L'action est certaine ; l'héroïne est encore inconnue : peut-être hélas ! ce sera son Amante. Il arrive, il la voit, l'innocence sur le front, mais déjà condamnée, déjà livrée aux ministres du tyran ardens à hâter son supplice : il s'élance, il se précipite à travers la foule.

« Non, Seigneur, non ce n'est point elle, » c'est folie à elle de s'en vanter. Elle n'y » pensa jamais; jamais elle ne l'osa. Femme, » seule, sans expérience, elle n'a pu faire » une action si hardie. Comment a-t-elle » trompé les gardes? Par quelle adresse » a-t-elle enlevé l'image révérée? Si elle » l'a fait, qu'elle le dise. C'est moi, Sei- » gneur, c'est moi qui l'ai ravie. » Tant il aimoit, hélas, l'insensible objet de son amour!

« Là où ta superbe Mosquée reçoit et » l'air et le jour, je suis monté la nuit, et » par d'inaccessibles routes je me suis fait » un étroit passage : c'est à moi que l'hon- » neur appartient, c'est à moi que la mort » est due. Qu'elle n'usurpe point mon sup- » plice : ces fers sont à moi. C'est pour moi » que cette flamme s'allume, pour moi que » ce bûcher s'apprête. »

Sophronie lève les yeux, et jette sur Olinde un regard plein de douceur et de pitié. — « Que prétends-tu, malheureux » innocent? Quel dessein, ou quelle fu- » reur te guide ou t'entraîne? Ne suis-je » pas capable, sans toi, de soutenir tout ce » que peut la colère d'un mortel? J'ai un » cœur aussi qui seul saura braver la mort,

» et n'a pas besoin d'un compagnon qui la » partage. »

Ainsi elle parle à son amant; mais elle ne peut fléchir son courage et changer sa pensée. O spectacle héroïque, où la vertu la plus généreuse lutte avec l'amour le plus tendre, où la mort est le prix du vainqueur, où la vie sera la peine du vaincu! A la vue de ce couple constant à s'accuser l'un l'autre, le tyran sent redoubler sa fureur.

Il se croit avili par leur audace, il croit que leur mépris du supplice est un outrage pour lui-même. « Je les en crois » tous deux, dit-il; tous deux auront la » victoire et la palme qu'ils demandent. » Les bourreaux, dociles à ses ordres, chargent Olinde de chaînes; les deux amans sont liés au même poteau : mais ils sont attachés dos à dos, et leurs regards sont cachés à leurs regards.

Le bûcher s'élève autour d'eux; déjà la flamme pétille : le malheureux Olinde adresse à la compagne de son supplice ces tendres plaintes qu'entrecoupent ses sanglots : « Les voilà donc ces liens qui de» voient unir ma vie à la tienne? Le voilà » ce feu qui devoit embrâser nos âmes » d'une égale ardeur?

» Amour m'avoit promis d'autres flammes » et d'autres nœuds : et voilà ceux que le » sort barbare nous réservoit ! son injustice, » hélas! n'a que trop bien su nous séparer » pendant la vie ; plus cruel, il nous réunit » à la mort. Du moins puisque tu devois » périr d'une manière si funeste, mon bon-» heur sera de partager ton tombeau, si je » n'ai pu partager ton lit. Je plains ta desti-» née ; ah ! non pas la mienne, je meurs à tes » côtés !

» O mort trop heureuse en effet, supplice » délicieux ! si ma bouche collée à ta » bouche pouvoit avec mon dernier sou-» pir, te donner mon âme et recevoir la » tienne ». Ainsi Olinde déploroit son infortune. — Sophronie répond avec douceur :

« Ce moment, ami, demande d'autres » pensées et d'autres pleurs ; souviens-toi » de tes fautes, souviens-toi de la noble » récompense que le Ciel promet à la vertu ; » offre à Dieu ton supplice ; il n'aura plus » que des douceurs : aspire au séjour éter-» nel où le bonheur t'attend. Regarde ce » beau ciel, regarde ce soleil qui nous ap-» pelle et qui nous console. »

Le Païen attendri pousse des cris de

douleur : le Fidèle gémit et soupire. Je ne sais quelle impression nouvelle, inconnue, passe dans l'âme inflexible du tyran : il le sent, il s'en indigne, et de peur de se laisser fléchir, il détourne les yeux et se retire. Seule, ô Sophronie! tu ne partages point le deuil commun ; et pleurée de tous, tu ne verses point de pleurs.

Cependant un guerrier paroît : il a un air imposant et altier. Son armure, ses habits étrangers annoncent qu'il arrive d'une région lointaine. Un tigre est sur son casque, et attire tous les regards. A cette illustre marque, on croit reconnoître Clorinde ; et c'est Clorinde elle-même.

Dès ses plus jeunes ans Clorinde a méprisé les amusemens et les occupations de son sexe. Sa main superbe a dédaigné de s'abaisser à de vils travaux, et de manier l'aiguille ou le fuseau. Elle a fui la mollesse des villes et ces retraites, asiles d'une vertu qui se conserve au sein même de la liberté. Elle arma son front d'orgueil ; elle se plut à mettre de la rudesse dans ses traits ; mais ses traits, tout rudes qu'ils sont, plaisent toujours.

Encore enfant, sa foible main apprit à dompter un coursier ; elle mania la lance

et l'épée ; elle endurcit ses membres à la lutte, et déploya son agilité dans la course. A travers les forêts, à travers les montagnes elle suivit la trace des tigres et des ours. Dans les combats, c'étoit un lion ; dans les bois, un chasseur infatigable.

Elle vient du fond de la Perse chercher et combattre les Chrétiens : ils ont déjà connu son bras. Plus d'une fois elle a semé leurs membres dans les plaines, et rougi les eaux de leur sang. Ses premiers regards rencontrent l'appareil de la mort : curieuse, elle presse les flancs de son coursier, elle veut savoir quel crime condamne ces malheureux au supplice.

La foule recule à son aspect : elle s'approche du bûcher ; elle observe le silence de Sophronie, les gémissemens d'Olinde, et un courage plus marqué dans le sexe le plus foible. Mais les larmes d'Olinde sont des larmes de pitié : s'il gémit, ce n'est point sur lui-même. Sophronie muette, les yeux fixés au Ciel, même avant que de mourir, ne tient déjà plus à la terre.

Clorinde s'attendrit : elle les plaint tous deux, elle leur donne à tous deux des pleurs ; mais un sentiment plus vif l'intéresse à celle qui ne paroît point affligée.

Elle est émue de son silence plus que des larmes de son amant. « De grâce, dit-elle » à un vieillard qui est à ses côtés, de » grâce, dis-moi quels ils sont ? quel » sort ou quel crime les a conduits au » supplice ? »

Elle dit, et en peu de mots le vieillard satisfait à sa demande. Étonnée de son récit, elle sent bientôt que tous deux sont également innocens. « Ils ne mourront » point, ou mes prières, ou mes armes » seront impuissantes. » Elle vole au bûcher, fait éteindre la flamme, et adresse ce discours aux bourreaux :

« Qu'aucun de vous n'ose remplir son » cruel ministère, jusqu'à ce que j'aie » parlé à votre maître ! il n'accusera point » votre lenteur, c'est moi qui vous en » réponds. » Son aspect, son discours les émeut, et ils obéissent. Elle s'avance vers Aladin, qui lui-même porte ses pas à sa rencontre.

« Je suis Clorinde. Peut-être mon nom » t'est connu. Je viens défendre tes États » et venger comme toi notre croyance com- » mune : ordonne, je suis prête à tenter » tous les hasards. Les plus hautes entre- » prises n'étonneront point mon audace, et

» je ne dédaigne point les plus aisées. Dans » la plaine, au sein de tes remparts, tu trou- » veras partout le secours de mon bras. »

Elle dit. Aladin lui répond : « Géné- » reuse héroïne, est-il une région si recu- » lée, un pays si barbare, qui ne soit » plein de ton nom et de ta gloire ? Sûr de » combattre avec toi, je défie les alarmes, » et je compte sur la victoire. Non, quand » une armée entière se seroit réunie à mes » forces, je n'aurois pas un espoir plus » certain.

» Déjà, déjà Godefroi tarde trop au » gré de mon impatience. Tu demandes » que j'emploie ton bras : je ne connois » que les grandes, les difficiles entreprises » qui soient dignes de ton courage ; je » veux que mes guerriers t'obéissent, et » que tes ordres soient leur loi. » Clorinde répond avec modestie à un discours qui la flatte.

« Tu seras étonné, sans doute, ajoute- » t-elle, de me voir réclamer le prix de » services que je ne t'ai pas encore rendus. » Mais, pleine de confiance en ta bonté, » j'ose, pour ma récompense, te deman- » der la vie de ces malheureux. J'implore » ta clémence ; et cependant, si le crime

» est incertain, je ne devrois implorer
» que ta justice. Mais je ne veux point
» les justifier; je ne veux point faire va-
» loir ici les preuves multipliées qui me
» démontrent leur innocence.

» On veut ici que les Chrétiens aient
» ravi l'image. Moi je me refuse à cette
» idée, et une raison puissante justifie
» mon opinion. Ce fut un crime, un sa-
» crilége, ce que te conseilla ton Enchan-
» teur : c'en est un pour nous d'admettre
» des idoles dans nos temples, et encore
» des idoles étrangères.

» J'aime à reporter à Mahomet lui-
» même la gloire de ce miracle. Oui,
» c'est l'œuvre de sa puissance. Il rejette
» la profanation loin de son temple; il
» nous défend de souiller son culte par
» un mélange impur. Qu'Ismen emploie
» les enchantemens, ce sont là ses armes :
» mais nous guerriers, manions le fer;
» voilà notre seule science, et notre seul
» espoir. »

Elle dit. Le cœur insensible d'Aladin résiste toujours à la pitié, mais il cède aux désirs de Clorinde. La raison, l'autorité de ses prières le persuade et le subjugue. « Je leur donne, dit-il, la vie et la li-

» berté. Justice ou clémence; innocens, » je les absous; coupables, je leur fais » grâce. »

On détache leurs fers. Mais, ô prodige! l'amour d'Olinde a enflammé un cœur insensible. Déjà il est amant aimé; bientôt heureux époux, la flamme du bûcher devient pour lui le flambeau de l'hymen. Il voulut mourir avec Sophronie; et par un généreux retour, Sophronie consent qu'il vive avec elle.

Mais le tyran soupçonneux craint pour ses États l'union de tant de courage et de vertu. Tous deux, par ses ordres, vont chercher loin de la Palestine un exil honorable. Il poursuit cependant le cours de ses cruautés : une foule de Chrétiens est jetée dans les fers; d'autres sont bannis. Désespérés, ils s'arrachent en pleurant aux tendresses de l'amour, aux caresses de leurs enfans, aux derniers embrassemens de leurs pères.

Séparation cruelle! Aladin ne frappe que sur ceux dont la vigueur et l'audace sont à craindre. Les femmes, les enfans, les vieillards, troupe foible et sans défense, sont dans ses mains le gage de la fidélité des époux, des fils et des pères. Ces

malheureux errent dispersés, quelques-uns prennent les armes : le désespoir étouffe en eux les craintes et les sentimens de la nature. Ils vont se joindre à l'armée qui s'avance, et ils la rencontrent sous les murs d'Emmaüs.

Emmaüs, ton territoire touche au territoire de Solime. Ah combien, à ton aspect, les Chrétiens sentent de joie! ah quelle impatience presse et transporte leur courage! mais le soleil a parcouru plus de la moitié de sa carrière; et Godefroi se refuse à l'ardeur qui les anime.

Déjà, par ses ordres, les tentes étoient dressées ; déjà le jour alloit se perdre dans l'Océan, quand on voit arriver deux seigneurs, dont l'habit est inconnu et la démarche étrangère. Tout, de leur part, annonce la paix et l'amitié. C'étoient les ambassadeurs du monarque Égyptien ; un noble et brillant cortége accompagnoit leurs pas.

L'un d'eux est Alète. Du sein de la fange, sans aïeux et sans nom, il s'est élevé jusqu'au pied du trône. Éloquent flatteur, insinuant, souple, changeant à chaque instant de mœurs et de caractère, il mêle adroitement l'artifice et la feinte.

Grand artisan de calomnies, il accuse quand il ne paroît que louer.

L'autre est Argant le Circassien : aventurier inconnu à la cour d'Égypte, il s'y est assis au rang des Satrapes. Sa valeur l'a porté aux premiers honneurs de la guerre. Impatient, inexorable, farouche, infatigable, invincible dans les combats, contempteur de tous les Dieux, son épée est sa raison et sa loi.

Ils demandent audience, et sont admis devant Godefroi. Simple dans son air et dans ses vêtemens, Godefroi étoit assis au milieu des chefs de l'armée : mais la vraie valeur brillant de son propre éclat n'a pas besoin d'ornement étranger : Argant le regarde avec l'indifférence de la grandeur, et le salue à peine.

Mais Alète, la main sur la poitrine, les yeux baissés, incline profondément sa tête, et lui rend tous les hommages que l'Égyptien paye à ses maîtres. Une éloquence plus douce que le miel coule de sa bouche ; et les Chrétiens écoutent en silence son discours.

« Généreux guerrier, dit-il, seul digne » de commander à tant de fameux héros, » qui doivent à ta valeur et à ta sagesse

» les États qu'ils ont conquis et les palmes » qu'ils ont cueillies même avant qu'ils » fussent réunis sous tes ordres : ta gloire » ne finit point aux colonnes d'Hercule ; » déjà elle a retenti parmi nous, et la » renommée a rempli l'Égypte du récit de » tes exploits.

» Mais ces merveilles, dont nous som- » mes étonnés, donnent à notre maître » moins encore de surprise que de plaisir. » Il se plaît à les raconter ; il aime en toi » ce qui inspire à d'autres la jalousie et » les alarmes. Il aime ta valeur ; divisés » de croyance, il veut au moins que vous » soyez unis par le sentiment. Poussé par » ce noble désir, il te demande la paix » et ton amitié. Le lien qui vous atta- » chera l'un à l'autre, ce sera la vertu, » si la religion ne peut l'être. Mais ins- » truit que tu as pris les armes pour dé- » trôner son allié, son ami, il a voulu, » avant que tu aies frappé les premiers » coups, te découvrir par nous le secret » de son âme.

» Si, content des conquêtes que tu as » faites, tu consens à laisser en paix la » Palestine, et les États que couvre la » protection de son sceptre, lui, de son

» côté, te promet de soutenir ta puissance encore chancelante. Unis ensemble, quelle force osera vous attaquer? » Quand le Turc et le Persan pourront-ils » espérer de réparer leurs désastres?

» Seigneur, la grandeur et la rapidité de tes conquêtes iront étonner les » siècles les plus reculés. On vantera des » armées vaincues, des cités détruites, » tant d'obstacles surmontés, tant de routes » inconnues ouvertes à ta valeur, les provinces les plus lointaines abattues, consternées au seul bruit de ta marche. Après » tant d'exploits, peut-être tu peux encore agrandir tes États; mais en vain » espérerois-tu d'acquérir une nouvelle » gloire.

» La tienne est à son comble, et tu » ne dois plus l'exposer aux hasards d'une » guerre incertaine. Vainqueur, tu ajouteras à tes possessions sans ajouter à ta » gloire: vaincu, tu perds, et tes États » et l'honneur même. Ce seroit une audace imprudente de donner tout au » caprice de la fortune, quand la fortune » ne peut presque plus rien pour toi.

» Peut-être de secrets ennemis, jaloux de ta grandeur et de ta puis-

» sance, nourriront par leurs conseils cette » ardeur qui t'entraîne ; peut-être flatté » de l'espoir de vaincre encore, parce » que tu as toujours vaincu, subjugué » par ce désir brûlant, si puissant sur » les grandes âmes, de commander à des » nations tributaires et asservies, tu fui- » ras la paix plus que d'autres ne font la » guerre.

» On te dira qu'il faut suivre cette large » route que t'ont ouverte les destins, qu'il » ne faut point quitter cette épée fameuse » qui te répond de la victoire, jusqu'à ce » que Mahomet tombe avec son culte, » jusqu'à ce que tu aies fait de l'Asie un » vaste désert. Douces flatteries, charman- » tes illusions, qui te conduiront peut-être » à ta perte.

» Mais si la haine ne t'aveugle point, si » elle n'éteint point le flambeau de ta rai- » son, tu verras que, dans la guerre, tu » n'as rien à espérer et tout à craindre, que » la fortune, inconstante et mobile, verse » tour à tour les succès et les revers, et » que souvent du vol le plus élevé, on » tombe dans le plus affreux précipice.

» Dis-moi, si l'opulente, la puissante, « la redoutable Égypte s'arme pour ta perte;

» si le Turc, le Perse, le fils de Cassan se » reunissent pour te combattre, quelles » digues opposeras-tu à leur déborde- » ment ? Où trouveras-tu du secours dans » tes dangers ? Peut-être tu comptes sur » le Grec jaloux et sur la foi qu'il t'a » jurée.

» La foi du Grec! hé! qui ne le connoît » pas! Trahi déjà une fois, ou plutôt trahi » mille fois par cette nation avare et per- » fide, apprends à la redouter : elle t'a re- » fusé le passage, et tu crois qu'elle te don- » nera et son sang et sa vie.

» Peut-être tout ton espoir se fonde sur » ces troupes qui t'environnent ? Ceux que » tu as vaincus séparés, tu te flattes peut- » être de les vaincre encore unis et ligués! » mais tu as vu la guerre et les maladies » moissonner une partie de tes soldats : » mais un nouvel ennemi, l'Egyptien, se » joint aux Turcs et aux Persans que tu as » défaits.

» Les destins t'ont promis que tu serois » invincible dans les combats ; et toi- » même tu l'as lu dans les décrets du Ciel! » Je veux le croire avec toi : mais la fa- » mine t'attend. Quel refuge, quel asile » te défendra de ce fléau ? arme-toi contre

» elle de ta lance, de ton épée, et rêve » encore la victoire.

» La flamme a tout ravagé; une sage » prévoyance a tout détruit avant ton ar- » rivée, toutes les productions de la terre » ont été renfermées dans Solime et dans » ses tours : toi que ton audace a conduit » jusqu'ici, où trouveras-tu des vivres pour » tes soldats, des fourrages pour tes che- » vaux? Une flotte, dis-tu, t'en donnera; » ainsi donc esclave des vents, ta subsistance » dépend de leur inconstante haleine.

» Peut-être aussi ta fortune commande » aux vents, les délie, les enchaîne à » son gré? Peut-être cette mer sourde à » nos prières et à nos cris, courbe sous » toi seul ses vagues obéissantes? Peut- » être encore tu te flattes, que jamais l'É- » gypte, la Perse et la Turquie conjurées » ne pourront opposer à ta flotte une flotte » aussi redoutable?

» Il faut, Seigneur, une double vic- » toire pour assurer le succès de ton en- » treprise : une seule manquée entraîne » la honte et la perte. Ta flotte battue te » livre à toutes les horreurs de la famine; » si toi-même tu es défait, en vain tes » vaisseaux seront victorieux.

» Si, malgré de si puissans motifs, tu » te refuses encore à la paix que te pro- » pose le puissant monarque d'Égypte; » Seigneur, pardonne à ma franchise; je » crois à tes vertus, mais je ne crois plus » à ta sagesse. Daigne le Ciel t'inspirer et » te fixer à des conseils de paix! Puisses- » tu rendre enfin le calme à l'Asie; et » toi-même après tant de combats jouir » du fruit de tes victoires!

» Et vous, compagnons de ses travaux » et de ses conquêtes, illustres Guerriers, » n'allez pas, trompés par les faveurs in- » constantes de la fortune, vous précipi- » ter dans de nouvelles guerres, et armer » contre vous de nouveaux ennemis. Tels » que le nocher échappé aux dangers d'une » mer infidèle, reposez-vous enfin dans » le port, et ne vous abandonnez plus au » caprice des flots. »

Alète se tait. Les Héros répondent à son discours par un sombre murmure : l'indignation éclate dans leurs gestes et dans leur maintien. Godefroi, d'un œil attentif, observe leurs mouvemens. Enfin, sûr de leur aveu, il reporte ses regards sur Alète, et lui parle en ces termes :

« Ministre du roi d'Égypte, tu as, avec

» adresse, mêlé la flatterie aux menaces.
» Si ton roi m'aime, s'il loue nos exploits,
» je saurai répondre à ses sentimens; quant
» à cette ligue que tu nous annonces, je
» te parlerai librement, et avec ma fran-
» chise accoutumée.

» Apprends que nous n'avons bravé les
» dangers de la terre et de la mer, et
» l'intempérie des saisons, que pour nous
» frayer un chemin jusqu'aux murs de la
» Cité sainte, pour affranchir Solime du
» triste esclavage qui l'accable. Pleins de
» ce grand projet, jaloux de mériter la
» faveur du Dieu qui nous guide, nous
» ne craindrons point d'exposer une vaine
» gloire, nos États et notre vie.

» Ce n'est ni l'avare soif de l'or, ni
» l'ambition des conquêtes qui ont formé
» cette entreprise. Que le Ciel arrache de
» nos cœurs le germe de ces funestes poi-
» sons! qu'il ne souffre pas que ce germe
» impur infecte nos sentimens, et dé-
» truise nos vertus : que toujours sa main
» nous conduise; cette main qui pénètre,
» qui amollit les cœurs, les échauffe et
» les embrase!

» C'est elle qui, à travers mille périls
» a guidé nos pas, qui a devant nous

» abaissé tous les obstacles ; elle aplanit les montagnes, elle dessèche les fleuves ; par elle l'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glaces ; elle apaise les flots en courroux, elle retient et déchaîne les vents ; pour nous elle ouvre et foudroie les remparts, pour nous elle moissonne et disperse les armées.

» D'elle naît notre audace, d'elle naît notre espoir ; non de nos forces fragiles, non de nos flottes, non de tout ce que la Grèce nourrit de soldats, non de tout ce que l'Europe enferme de guerriers. Pourvu que jamais elle ne nous abandonne, nous ne devrons point craindre que les appuis nous manquent. Qui sait comme elle défend et comme elle frappe, ne cherche point d'autre secours dans ses dangers.

» Mais quand nos erreurs, ou ses jugemens impénétrables nous priveroient de son soutien ; eh ! qui d'entre nous ne se croiroit heureux de trouver son tombeau près du tombeau d'un Dieu ? Nous mourrons, et nous ne porterons point d'envie à ceux qui nous survivront. Nous mourrons, mais nous ne

» mourrons pas sans vengeance. L'Asie » ne rira point de notre destinée, et nous » ne pleurerons point notre mort.

» Ne crois pas cependant qu'avides de » combats, nous fuyions, nous redoutions » la paix : nous ne dédaignons point l'a» mitié de ton Roi, nous ne rejetons point » son alliance ; mais tu sais si la Judée est » soumise à son empire : pourquoi donc » est-elle aussi l'objet de ses soins? Qu'il » ne nous défende point de conquérir des » royaumes étrangers, et que, tranquille au » sein de ses États, il les gouverne dans une » heureuse paix. »

Il dit : et sa réponse porte dans le cœur d'Argant le dépit et la rage ; il ne peut les contenir : l'œil étincelant, il s'approche de Bouillon : « Tu ne veux pas la paix, dit-il, » tu auras la guerre : tu la désires, puis» que tu te refuses aux conditions que te » propose notre souverain. »

Il prend un pan de sa robe, il y forme un pli, et d'un ton plus insultant et plus farouche : « O toi, dit-il, qui braves les » hasards les plus douteux, je t'apporte » ou la paix ou la guerre ; choisis, mais » choisis à l'instant. »

A ce discours, à ce geste outrageant,

tous les Héros Chrétiens se lèvent : tous, sans attendre la réponse de Bouillon, s'écrient, *la guerre, la guerre !* Le barbare déploie sa robe et la secoue. « Je vous » la déclare, dit-il, et je vous la déclare » mortelle. » A son air audacieux, terrible, on l'auroit pris pour un Romain ouvrant le temple de Janus.

Il semble que de son sein sortent la fureur insensée et la discorde impie : ses yeux paroissent allumés du flambeau des furies. Tel étoit sans doute ce mortel orgueilleux qui éleva contre le Ciel la tour d'erreur et de confusion : tel le vit Babel, dresser sa tête altière, et menacer les étoiles.

« Nous acceptons, dit Godefroi, la » guerre que vous nous déclarez : dites » à votre Maître, qu'il vienne, qu'il se » hâte, ou que du moins il nous attende » sur les bords de son Nil. » Ensuite d'un air doux il les congédie, et leur fait d'honorables présens ; il donne à Alète un casque précieux, pris à la conquête de Nicée.

Argant reçoit une épée dont la poignée d'or est enrichie de pierreries ; l'art de l'ouvrier y brille encore plus que la ma-

tière même : le barbare, d'un œil distrait en regarde la richesse et les ornemens, « Tu verras bientôt, dit-il à Bouillon, » l'usage que je fais de tes dons. »

Ils partent. « Séparons-nous, dit Argant : moi j'entrerai avant la nuit dans » Jérusalem. Toi, au retour du soleil, tu » reprendras la route de l'Égypte. Ma pré» sence ou mes lettres sont inutiles à la » Cour. Porte à notre Maître la réponse » des Chrétiens : moi, je ne puis quitter le » théâtre des combats. »

Ainsi d'ambassadeur il devient ennemi : si sa démarche est régulière ou déplacée, si elle blesse ou ne blesse pas l'usage antique et le droit des nations, il n'y songe ni ne s'en occupe. Sans attendre la réponse d'Alète, impatient il marche à la faveur du silence et à la lueur des étoiles vers les remparts de Solime, et laisse son compagnon non moins impatient que lui.

La nuit avoit enveloppé l'univers de ses voiles sombres, le calme régnoit dans les airs et sur les flots. Les animaux fatigués, les habitans des lacs et des mers, les hôtes farouches des antres et des forêts, les oiseaux et tous les êtres, livrés à un

doux sommeil dans les secrètes horreurs de l'ombre et du silence, oublioient leurs travaux, leurs plaisirs et leurs peines.

Mais les Chrétiens et leur Chef ne ferment point la paupière, et ne goûtent point de repos. Leur impatience attend le retour de l'aurore qui doit éclairer leur route, et les conduire à leur terme. D'un œil inquiet, attentif, ils examinent le Ciel, et cherchent à surprendre les premiers rayons qui viendront éclaircir les ombres.



CHANT III.

CHANT TROISIÈME.

DÉJA souffle un vent plus frais, avant-coureur de l'aurore : elle se lève, et mêle des roses célestes à l'or de ses rayons. Tous les Chrétiens sont sous les armes. Le camp retentit de leurs cris. Ils appellent les trompettes, qui bientôt par des sons plus vifs et plus éclatans expriment la commune allégresse.

Bouillon, d'une main sage et prudente gouverne leur ardeur qu'il ne peut retenir : avec moins d'efforts on arrêteroit l'onde qui se précipite dans l'abîme de Carybde, ou l'impétueux Borée lorsqu'il ébranle le sommet de l'Apennin et submerge les vaisseaux. Godefroi ordonne la marche : elle est rapide, mais dans sa rapidité, elle obéit toujours au son qui la règle et la mesure.

Tous volent, et leur vol n'est pas encore assez prompt au gré de leurs désirs ; il leur semble que la terre disparoît trop lentement sous leurs pas. Enfin le soleil plus élevé, darde des feux plus ardens,

et brûle les campagnes. Tout à coup Jérusalem paroît : tous se montrent Jérusalem ; mille voix confondues répètent *Jérusalem, Jérusalem.*

Tels on voit de hardis navigateurs qui, sur une mer ignorée, sous un pôle inconnu, vont chercher de nouveaux rivages : ils ont erré long-temps à la merci d'une onde trompeuse et des vents infidèles ; enfin ils découvrent la terre désirée ; de loin, ils la saluent avec des cris d'allégresse, ils se la montrent les uns aux autres, et à cet aspect, ils oublient leurs ennuis, leurs travaux et leurs peines.

A la douce joie qu'inspira cette première vue, succède tout à coup une tristesse profonde, mêlée de crainte et de respect. A peine ils osent lever les yeux vers cette cité qu'un Dieu choisit pour son séjour, où il mourut, où il fut enseveli, où, triomphant, il reprit sa dépouille mortelle.

De foibles accens, des paroles sourdes, entrecoupées de sanglots, de soupirs et de larmes, expriment la douleur et la joie mêlées et confondues. L'air frémit et murmure. Ainsi, dans l'épaisseur des fo-

rêts, le vent souffle et résonne à travers le feuillage : ainsi battue par les rochers, brisée sur le rivage, l'onde siffle, gronde et mugit.

Les pieds nus, à l'exemple de leurs chefs, ils s'avancent vers Solime : tous ont dépouillé l'or et la soie; tous ont quitté leurs casques et leurs panaches; leurs cœurs humiliés, anéantis, ont banni l'orgueil et les vaines pensées. Les joues baignées de pleurs que la piété leur fait répandre, ils s'accusent encore de ne pas en verser.

« Les voilà donc, se dit chacun de ces » guerriers, les voilà donc, ô mon Dieu! » ces lieux inondés de ton sang; et mes » yeux à leur aspect ne deviennent pas » deux fontaines de larmes; et mon cœur » tout de glace ne se fond pas encore! cœur » dur, cœur insensible, tu n'es pas brisé, » tu n'es pas déchiré! ah! tu mérites de » pleurer éternellement, si tu ne pleures » pas aujourd'hui! »

Cependant un infidèle, qui du haut d'une tour observe et la plaine et les montagnes, aperçoit de loin un tourbillon de poussière. Bientôt c'est une nue qui roule étincelante, enflammée, et qui semble porter dans

son sein la foudre et les éclairs. Enfin, il distingue des armes éclatantes, des hommes et des chevaux.

« Ciel! s'écrie-t-il, quel tourbillon de » poussière obscurcit les airs!...... comme » il s'allume!...... allons, citoyens, aux » armes!...... au combat! montez sur les » remparts!..... l'ennemi s'approche!..... » hâtez-vous!...... accourez!...... le » voilà!...... Voyez cet horrible nuage » dont le ciel est enveloppé! »

Les enfans, les vieillards, troupe foible et sans défense, le vulgaire des femmes qui ne savent ni frapper ni combattre, alloient porter dans les mosquées leurs prières et leurs larmes. Les habitans les plus vigoureux, les plus braves ont déjà pris les armes : on court aux portes, on vole aux remparts. Aladin est présent par tout; il voit tout; à tout il étend ses soins.

Ses ordres sont donnés : il va se placer sur une tour élevée, d'où sa vue commande à la plaine et aux montagnes. De là il peut observer tout et se porter où sa présence est nécessaire. Herminie est avec lui : la belle Herminie qui, après la mort de son père, et la prise d'An-

tioche, a trouvé dans sa Cour un asile honorable.

Cependant Clorinde cherche les Chrétiens; une foule de guerriers les cherche avec elle, mais elle les devance tous. Argant, caché dans un poste secret, se tient prêt à la soutenir. Par ses discours, et plus encore par son air intrépide, la guerrière anime l'audace de ses compagnons. « Allons, dit-elle, par un début héroïque, » fonder l'espérance de l'Asie. »

Pendant qu'elle parle, un gros de Chrétiens qu'a entraînés l'appât du butin, va rejoindre l'armée, avec les troupeaux qu'ils ont enlevés : Clorinde fond sur eux; leur chef qui l'aperçoit fond lui-même sur elle. C'est Gardon, brave guerrier, mais rival encore trop foible pour lui résister.

Ils se rencontrent; et du choc, Gardon renversé va mesurer la terre, aux yeux des siens, aux yeux des infidèles, qui tous jettent des cris de joie; et de ce premier succès tirent, pour le reste de la guerre, un heureux, mais vain augure. Elle enfonce l'ennemi : sa main se multiplie et frappe cent coups à la fois. Ses guerriers la suivent dans le chemin

qu'aplanissent ses efforts, et qu'a ouvert son épée.

Elle ressaisit le butin : les Chrétiens plient et se retirent à pas lents, sur une hauteur où ils se rallient et se soutiennent. Alors, tel qu'un éclair qui s'élance du sein de la nue, le brave Tancrède, par les ordres de Godefroi, vole à leur secours.

A son air audacieux et terrible, à sa noble contenance, Aladin juge qu'il est un des plus distingués parmi les Héros Chrétiens : « Princesse, dit-il à Herminie, qui » déjà sent palpiter son cœur, une longue » guerre a dû vous apprendre à connoître » ces guerriers, jusque sous l'armure qui » les couvre. Quel est celui dont la mine » est si fière, et la démarche si hautaine? » Elle veut répondre ; le soupir vient sur ses lèvres et les larmes dans ses yeux : elle retient cependant et ses soupirs et ses larmes : mais ses prunelles humides et brillantes, et ses lèvres qui frémissent, trompent ses efforts et trahissent son cœur.

Ensuite cachant sous le voile de la haine un sentiment plus doux : « Hélas ! je le » connois trop bien : trop de raisons, Sei- » gneur, ont gravé ses traits dans mon » âme, et m'ont appris à le distinguer. Sou-

» vent je l'ai vu inonder les plaines du sang » de mes sujets, et de leurs cadavres com» bler nos fossés. Ciel! quels coups frappe » le cruel! il n'est point d'herbes, il n'est » point de secrets qui guérissent les bles» sures qu'il a faites.

» C'est Tancrède : ah ! s'il étoit un jour » mon prisonnier : non, je ne voudrois » point qu'il pérît dans les combats ; je le » voudrois vivant; je voudrois qu'une douce » vengeance calmât le transport qui m'a» gite. » Elle dit : avec ses dernières paroles s'échappe un soupir, qu'en vain elle veut étouffer. Aladin croit à la haine, quand Herminie n'exprime que l'amour.

Cependant Clorinde court à Tancrède qui fond sur elle; tous deux ils s'atteignent à la visière : leurs lances volent en éclats, mais les liens qui attachent le casque de Clorinde sont brisés du coup : elle demeure la tête nue et désarmée, ses cheveux d'or flottent au gré des vents, et un guerrier redoutable devient une céleste beauté.

Ses yeux étincellent, ses regards sont des éclairs; mais doux, même dans la colère, que seroit-ce, animés par les ris? Tancrède, où s'égarent tes pensées? où s'arrête ta vue? Ne reconnois-tu point ce visage

adoré? Les voilà ces traits qui ont enflammé ton âme! ton cœur, où son image est gravée, te dira: Voilà cette beauté qui vint chercher l'ombre et le frais à cette fontaine solitaire.

Il ne l'a reconnue, ni à son casque, ni à son bouclier chargé de trophées. Enfin il la voit; il devient immobile à sa vue. Clorinde se couvre la tête, et poursuit Tancrède qui cède et se détourne. Il charge d'autres guerriers: il promène dans la foule sa foudroyante épée: mais toujours attachée à ses pas, Clorinde le poursuit. D'une voix menaçante elle crie: Viens, arrête, et lui présente deux morts à la fois.

Le guerrier frappé, ne frappe point à son tour. Moins occupé de sa défense, que de ces yeux d'où l'Amour lance d'inévitables traits: Les coups que porte ton bras, disoit-il en lui-même, se perdent dans les airs! mais ceux qui partent de ce beau visage, ne tombent jamais en vain, et vont percer le cœur.

Enfin, quoique sans espoir et résolu de mourir, il ne veut pas du moins emporter au tombeau le secret de son amour. Clorinde saura qu'elle va frapper un captif enchaîné, suppliant, tremblant à ses ge-

noux. « O toi, dit-il, qui, au milieu de » tant d'ennemis, sembles n'avoir d'ennemi que moi, viens, sortons de la mêlée, » seuls à l'écart, nous pourrons nous éprou- » ver et nous connoître. On verra mieux si » ma valeur égale la tienne. »

Elle accepte le défi; et, sans songer à son casque qu'elle n'a plus, elle s'avance avec audace : Tancrède la suit, morne et abattu. Déjà elle étoit sous les armes, déjà elle l'attaquoit : « Arrête, lui dit-il; avant le » combat, fixons-en les conditions. »

Elle s'arrête : un amour désespéré rend Tancrède plus hardi. — « Puisque tu ne » veux point de paix avec moi, lui dit-il, » les conditions seront, que tu m'arraches » le cœur! ce cœur qui n'est plus à moi de- » mande la mort, si sa vie te déplaît. Depuis » long-temps il est à toi : prends-le; je n'ai » pas le droit de le défendre.

» Voilà mon sein; que ne frappes-tu! » faut-il du secours à ton bras? faut-il » offrir à tes coups ma poitrine nue et sans » défense? ma main ôtera ma cuirasse. » Le malheureux amant alloit exprimer plus vivement encore ses douleurs; mais tout à coup les Infidèles se replient, et la troupe de Tancrède les poursuit.

Terreur ou feinte, les Infidèles fuyoient devant les Chrétiens : un de ces derniers, un barbare, voit les cheveux de Clorinde voltiger, épars au gré des vents : il lève le bras ; il va la frapper par-derrière : Tancrède pousse un cri, Tancrède accourt et oppose son épée à l'épée meurtrière.

Le coup n'est pas sans effet ; Clorinde est atteinte d'une légère blessure ; quelques gouttes de sang teignent l'ivoire de son cou, et mêlent leur pourpre à l'or de ses cheveux. Tel on voit sous la main d'un habile ouvrier l'or étinceler du feu des rubis. Tancrède furieux, le fer nu, se précipite sur ce vil assassin.

Le lâche s'éloigne : Tancrède plus irrité le poursuit : tous deux volent comme le trait dans les airs. Clorinde, étonnée, immobile, a long-temps le regard attaché sur eux, et ne pense point à les suivre : enfin elle se retire avec sa troupe qui fuit : mais souvent elle présente le front aux Chrétiens : souvent elle les attaque : elle se tourne, se retourne, fuit et poursuit tour à tour : ce n'est ni une fuite ni une victoire.

Tel dans un vaste cirque on voit un fier taureau combattre contre des chiens : s'il

leur présente ses cornes, ils se retirent ; s'il fuit, tous reviennent sur lui plus hardis, et le poursuivent. Clorinde, dans sa fuite, couvre sa tête de son bouclier, et repousse encore les coups qu'on lui porte. Tel on voit le More dans ses jeux, se garantir, même en fuyant, des balles qu'on lui lance.

Déjà, et Sarrasins et Chrétiens étoient sous les remparts de Solime : tout à coup les Infidèles poussent d'horribles cris, font un grand circuit, reviennent sur l'ennemi et le pressent par-derrière. Argant lui-même, avec sa troupe, s'ébranle et l'attaque en tête.

Le farouche Circassien sort des rangs, impatient de frapper le premier coup. Déjà un guerrier, renversé sous son cheval, a mordu la poussière, d'autres tombent à ses côtés ; mais sa lance terrible se brise et vole en éclats. Argant prend son épée, enfonce les Chrétiens, tue, abat ou blesse tous ceux qu'il atteint.

Clorinde, son émule, a tranché les jours du brave Ardélion. Ce guerrier, dans un âge avancé, conservoit une vigueur indomptée : il avoit deux fils, appuis de sa vieillesse ; mais appuis inutiles dans ce fatal instant. Alcandre l'aîné, atteint d'une bles-

sure cruelle, ne peut veiller sur une tête si chère. Poliferne, qui combattoit encore à ses côtés, se sauve à peine lui-même.

Cependant Tancrède qui n'a pu atteindre le barbare, monté sur un coursier plus agile que le sien, reporte ses regards en arrière; il voit qu'une audace imprudente a emporté les Chrétiens; il les voit enveloppés. Soudain il accourt : une troupe de guerriers, troupe qui vole partout où le danger l'appelle, se précipite après lui.

Ce sont les Aventuriers : la fleur des héros, l'élite et le nerf de l'armée. Renaud, le plus courageux et le plus beau, les dévance tous. L'éclair est moins rapide. Herminie l'a bientôt reconnu à sa démarche fière, à l'aigle qu'il porte sur un champ d'azur. « Voilà, dit-elle au Roi qui a les » yeux attachés sur lui, voilà de tous les » guerriers le guerrier le plus intrépide.

» Il n'a peut-être pas dans l'univers un » seul rival digne de lui, et ce n'est encore » qu'un enfant. Si l'armée ennemie comp- » toit six guerriers aussi terribles, déjà » l'Asie vaincue gémiroit dans les fers des » Chrétiens. Déjà les peuples du midi et » les peuples de l'aurore trembleroient sous » leurs loix, et peut-être le Nil caché dans

» sa source, ne sauveroit pas sa tête inconnue de leur joug.

» Renaud est son nom. Son bras irrité » est plus redoutable pour nos murailles » que les machines les plus terribles. Portez » plus loin vos regards : voyez ce guerrier » dont la cotte-d'armes est or et vert. C'est » Dudon. Illustre par sa naissance, illustre » par ses exploits, il guide les Aventuriers : » il est leur égal en valeur, et son âge l'a mis » à leur tête.

» Cet autre, dont la démarche est si altière, et dont les armes sont brunes, c'est » Gernand, frère du roi de Norwège. La » terre ne porte point de mortel plus orgueilleux, et ce vice est le seul qui flétrisse l'éclat de ses actions. Ces deux » guerriers qui portent une armure blanche » et des ornemens tout blancs, c'est Gildippe et Odoard, amans, époux, fameux » par leur valeur, fameux par leur tendresse et leur fidélité. »

Cependant le carnage s'anime ; le sang ruisselle : Tancrède et Renaud ont rompu le cercle épais d'armes et de guerriers qui les entoure. Dudon et ses héros arrivent encore et multiplient les coups et la mort. Argant, Argant lui-même, sous les efforts

de Renaud, chancelle, est abattu et se relève à peine.

Peut-être le barbare eût péri : mais dans ce moment le coursier de Renaud tombe, l'embarrasse, l'entraîne dans sa chute. Pendant qu'on dégage le héros, les Infidèles se reforment et fuient vers Solime. Argant et Clorinde résistent seuls, et seuls ils font une digue au torrent débordé.

Ils marchent les derniers; l'effort des Chrétiens s'arrête sur eux, ou plutôt se ralentit. A l'ombre de leurs bras, les Sarrasins échappent au danger qui les presse. Cependant Dudon, ardent, poursuit la victoire; il pousse son coursier sur Tigrane, le renverse, et de son épée lui tranche la tête.

Algazar est vainement défendu par sa cuirasse. Le robuste Corban ne trouve aucune ressource dans son casque. Amurat perd, sous les coups du héros, une vie qu'il regrette. Méhemet et le cruel Almanzor ont mordu la poussière. Le fier Argant lui-même ne peut plus se garantir de ses coups.

Il frémit : quelquefois il s'arrête et se retourne, puis il cède encore : enfin tout à coup il revient sur Dudon, et d'un re-

vers il lui ouvre, dans le flanc, une profonde et mortelle blessure. Le guerrier tombe : un cruel, un dernier sommeil presse ses paupières appesanties.

Trois fois il ouvre les yeux, et cherche la lumière. Trois fois, sur un bras, il essaie de se soulever ; trois fois il retombe. Trois fois un voile épais s'étend sur ses paupières, qui enfin s'abaissent et se ferment. Une sueur froide se répand sur ses membres immobiles, et la main de la mort les roidit et les glace. Le farouche Argant ne s'arrête point sur ce corps inanimé ; il continue sa marche.

Cependant il se retourne vers les Chrétiens, et leur crie : « Guerriers, cette épée » sanglante est celle qu'hier me donna votre » Général ; vous lui direz quel usage j'en » ai fait aujourd'hui : une pareille nouvelle » le flattera sans doute. Il doit apprendre » avec plaisir que la bonté de son présent » en égale la richesse.

» Dites-lui que lui-même bientôt il en » fera l'expérience ; que s'il diffère encore » de nous attaquer, j'irai le surprendre » jusque sous sa tente. » A ce discours audacieux, tous les Chrétiens irrités s'ébranloient pour fondre sur lui : mais déjà d'une

course rapide il a rejoint sa troupe, et il trouve avec elle un asile assuré sous les murs de Solime.

Du haut de ces murs, les assiégés font pleuvoir des pierres : une nuée de flèches obscurcit les airs. Les Chrétiens sont forcés de reculer, les Sarrasins rentrent dans la ville. Mais Renaud, relevé de sa chute, accourt au milieu des siens.

Il vient, enflammé de courroux, venger la mort de Dudon sur son barbare meurtrier. « Qui vous arrête encore ? crie-t-il à ses » compagnons ; qu'attendez-vous ? Puisque » nous avons perdu le héros qui nous con- » duisoit, que ne courons-nous le venger ? » Quoi ! dans la juste colère qui nous anime, » un fragile rempart sera une barrière pour » nous ?

» Non ; cette muraille fût-elle d'un acier, » d'un diamant impénétrable, jamais dans » son enceinte le farouche Argant ne trou- » veroit un asile contre vos coups : allons à » l'assaut ! » Il dit, et lui-même y vole le premier. A l'abri de son casque, sa tête ne craint ni les pierres qu'on lui lance, ni la grêle de traits dont on l'accable.

Sur son front élevé respirent l'audace et la terreur : sa vue, jusqu'au sein des

remparts, porte l'épouvante et l'effroi. Il encourage les Chrétiens : il menace les Sarrasins : mais tout à coup on vient donner un frein à son ardeur. C'est le sage Sigier, le ministre sévère des ordres de Godefroi.

Il gourmande au nom du chef leur indiscrète ardeur ; il leur commande de retourner aussitôt sur leurs pas : « Retirez-» vous, dit-il, ce n'est point ici, ce n'est » point dans ce moment que vous devez » vous abandonner à votre courroux. Go-» defroi commande : obéissez. » A ces mots, Renaud s'arrête ; mais il frémit, et son dépit mal caché, éclate dans son air et dans son maintien.

Les Chrétiens se retirent ; l'infidèle, témoin de leur retraite, n'ose la troubler. Le corps du généreux Dudon ne restera point privé des honneurs suprêmes : ses fidèles amis, les yeux baignés de larmes, portent, sur leurs bras, ses dépouilles honorées et chéries. Cependant Bouillon, sur une hauteur, examine et la situation et les fortifications de Solime.

Solime est assise sur deux collines opposées et de hauteur inégale ; un vallon les sépare et partage la ville : de trois côtés

elle est d'un accès difficile. Le quatrième s'élève d'une manière douce et presqu'insensible : c'est le côté du nord : des fossés profonds et de hautes murailles l'environnent et la défendent.

Au dedans sont des bassins où se conserve la pluie, des canaux, et des sources d'eau vive : les dehors n'offrent qu'une terre aride et nue : aucune fontaine, aucun ruisseau ne l'arrosent : jamais on n'y vit éclore de fleurs ; jamais arbre, de son épais ombrage, n'y forma un asile contre les rayons du soleil. Seulement, à plus de six milles de distance, s'élève un bois dont l'ombre funeste répand la tristesse et l'horreur.

Du côté que le soleil éclaire de ses premiers rayons, le Jourdain roule ses ondes illustres et fortunées. A l'occident, la mer Méditerranée mugit sur le sable qui l'arrête. Au nord est Béthel qui éleva des autels au veau d'or, et l'infidèle Samarie. Bethléem, le berceau d'un Dieu, est du côté qu'attristent les pluies et les orages.

Pendant que Godefroi considère, et la ville et sa situation et ses environs ; pendant que de l'œil il mesure l'assiette de son camp, et qu'il détermine le côté qu'il peut atta-

quer avec le plus d'avantage, Herminie l'aperçoit, et le montrant au Roi : « Ce » guerrier, dit-elle, que tu vois couvert » d'un manteau de pourpre, dont l'air » est si auguste et si majestueux, c'est » Godefroi.

» Vraiment né pour l'empire, il sait et » régner et commander ; grand Général, » vaillant Chevalier, il combat comme il » ordonne : parmi cette foule de Chrétiens » je ne puis te montrer un guerrier plus » intrépide, ni un homme plus sage. Il n'a » de rivaux que Raymond au conseil, » Renaud et Tancrède dans les batailles.

» Je le connois, dit Aladin : je l'ai vu » jadis en France, dans cette Cour superbe, » où j'étois ambassadeur du roi d'Égypte. » Je l'ai vu manier la lance dans les tour- » nois ; il étoit à peine sorti de l'enfance : » mais déjà, son air, ses discours, ses » exploits lui présageoient les plus hautes » destinées.

» Présage, hélas ! trop véritable ! » A ces mots, Aladin se trouble et baisse les yeux : mais reprenant un air plus calme : « Quel » est, dit-il, ce guerrier qui semble mar- » cher son égal ? Il est d'une taille moins » haute, mais que ses traits ressemblent aux

» siens ! — C'est Baudouin : sa figure annonce qu'il est son frère, et ses exploits encore mieux.

» Cet autre qui est à côté de Godefroi et qui semble lui donner des conseils, c'est ce Raymond dont je t'ai vanté la sagesse. Ce vieillard a blanchi dans la guerre : parmi tous les Chrétiens, nul ne sait mieux que lui ourdir un stratagème. Celui que tu vois plus loin, dont le casque est tout brillant d'or, c'est Guillaume, le fils du roi d'Angleterre.

» Voilà Guelfe, digne rival des héros, illustre par son rang, illustre par sa naissance. Je le reconnois à ses larges épaules, à sa large poitrine. Mais mon cruel ennemi, l'homicide Bohémond, le destructeur de ma famille, mes yeux ne le rencontrent point parmi tous ces guerriers. »

Cependant Godefroi, après avoir tout reconnu, tout examiné, va rejoindre les siens : convaincu qu'en vain il attaqueroit Solime par les côtés escarpés et d'un difficile abord, il fait dresser les tentes vis-à-vis la porte septentrionale et dans la plaine qu'elle regarde : de là il les prolonge jusqu'au dessous de la tour angulaire.

Dans cet espace, il renferme presque le tiers de la ville. Jamais il n'auroit pu en embrasser toute l'enceinte; mais il ferme tout accès aux secours et fait occuper tous les passages.

Pour garantir son camp des sorties des habitans et des attaques de l'étranger, il le couvre par des tranchées; il fait creuser des fossés larges et profonds. Après avoir satisfait à ces soins importans, il va rendre aux restes du généreux Dudon de pieux et tristes devoirs. Une troupe gémissante, éplorée, entouroit le corps du héros.

Il reposoit élevé sur un lit que ses fidèles amis avoient orné avec une pompe guerrière : à la vue de Godefroi, leurs regrets s'exhalent par des sons plus lugubres et plus perçans. Bouillon ne paroît, ni serein ni abattu : toute sa douleur est dans son âme. Recueilli en lui-même, les yeux fixés sur le corps de Dudon, il garde quelque temps le silence : enfin il lui adresse ce discours.

« Généreux guerrier, ce n'est point à » toi que nous devons des regrets et des » larmes; tu n'es mort ici-bas que pour » renaître dans le séjour de la félicité. Ces

» lieux où tu as laissé ta dépouille mortelle,
» sont tout pleins de ta gloire et de tes vertus.
» Tu as vécu, tu es mort en Héros et en
» Chrétien. Heureux au sein du Dieu qui
» couronne tes travaux, nageant dans son
» immensité, tu t'enivres d'éternelles vo-
» luptés.

» Jouis de ton bonheur. C'est notre sort;
» non, ce n'est pas le tien qui demande nos
» larmes. En te perdant, nous perdons la
» plus belle partie de nous-mêmes. Mais si
» cet accident que le vulgaire appelle la
» mort, nous enlève le secours de ton bras,
» tu peux du séjour des élus nous obtenir le
» secours de Dieu même.

» Mortel, nous t'avons vu combattre
» pour nous : immortel aujourd'hui, tu
» seconderas nos armes avec des armes in-
» visibles et célestes. Accoutume-toi à re-
» cevoir nos hommages : sois notre refuge,
» notre asile dans nos dangers. Victorieux
» un jour et triomphans, nous irons ac-
» quitter, dans les temples, les vœux que
» nous t'aurons faits. »

Ainsi parla Bouillon : déjà la nuit obscure avoit éteint les derniers rayons du jour. Le sommeil vient charmer les ennuis et suspendre la douleur et les larmes des

Chrétiens : mais leur chef, tout plein du siége de Solime, songe à construire des machines, et ne se livre qu'un moment aux douceurs du repos.

Il se lève avec le soleil, et lui-même il veut accompagner la pompe funèbre. A la vue du camp, au pied d'une colline on a fait à Dudon un cercueil de cyprès ; un palmier superbe le couvre de ses rameaux : on y dépose le corps du guerrier : les prêtres par des chants et par des sacrifices implorent la clémence céleste.

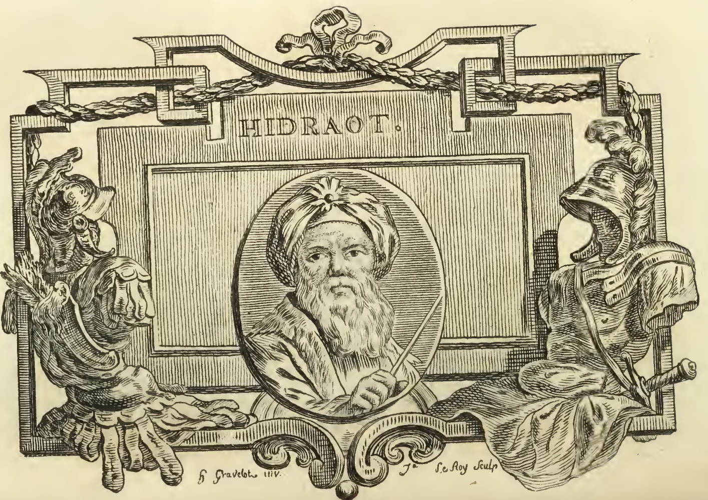
Aux branches du palmier sont suspendus des trophées et des armes que jadis, dans des combats plus heureux, Dudon avoit conquises sur les Syriens et sur les Persans. Au tronc sont attachées sa cuirasse et son armure. On y grave ces mots : CI GÎT DUDON. PASSANT, HONORE LES CENDRES D'UN HÉROS.

Après avoir rempli ce triste et pieux devoir, Bouillon envoie tous les travailleurs, sous une escorte sûre, dans une forêt voisine : elle est cachée dans des vallons : un Syrien l'avoit fait connoître aux Français. C'est là que vont se préparer les instrumens de la perte de Solime.

Animés d'un zèle égal, ils font gémir les

arbres sous les coups redoublés de la cognée. Tous font à cette antique forêt des outrages qu'elle n'avoit point encore éprouvés. Le palmier sacré, le frêne sauvage, le funèbre cyprès, les sapins et les hêtres tombent sous l'acier tranchant. L'orme expire avec la vigne qui l'embrasse.

On abat et les ifs et les chênes qui virent mille fois renouveler le printemps et leur feuillage, qui mille fois résistèrent, immobiles, à l'effort des vents conjurés. Les chariots gémissent, les essieux crient sous les fardeaux dont ils sont chargés. Au bruit des armes, aux cris confus des Chrétiens, les bêtes sauvages désertent leurs retraites, et les oiseaux abandonnent leurs asiles.



CHANT IV.

CHANT QUATRIÈME.

Pendant que tout conspire à hâter les instrumens destructeurs de Solime, l'éternel ennemi des humains lance sur l'armée Chrétienne des regards allumés du sombre feu de l'envie : à la vue du zèle qui l'anime, sa rage s'enflamme ; lui-même il se déchire de ses propres morsures ; et tel qu'un taureau frappé du coup mortel, il exhale sa douleur par des soupirs et par des mugissemens.

Bientôt il ne songe plus qu'à réunir sur les Chrétiens les plus cruels fléaux : il ordonne que dans son noir palais, son horrible sénat s'assemble : insensé ! qui croit que sa fureur peut balancer les décrets de l'Être-suprême ; qui ose s'égaler à lui, et qui oublie quels foudres, quels carreaux lance le bras d'un Dieu vengeur.

D'un son lugubre et rauque, l'infernale trompette appelle les habitans des ombres éternelles ; le Tartare est ébranlé dans ses gouffres noirs et profonds : l'air ténébreux répond par de longs frémissemens. Tel, et

moins bruyant encore, le tonnerre gronde, éclate et tombe : de moins terribles secousses font trembler la terre quand les vapeurs amoncelées dans son sein s'agitent, s'allument et s'embrasent.

Soudain accourent les puissances de l'abîme : ciel ! quels spectres étranges, horribles, épouvantables ! la terreur et la mort habitent dans leurs yeux : quelques-uns, avec une figure humaine, ont des pieds de bêtes farouches; leurs cheveux sont entrelacés de serpens : leur croupe immense et fourchue se recourbe en replis tortueux.

On voit d'immondes harpies, des centaures, des sphinx, des gorgones, des scylles qui aboient et dévorent ; des hydres, des pythons, des chimères, qui vomissent des torrens de flamme et de fumée : des Polyphèmes, des Gérions, mille monstres nouveaux, mille formes plus bizarres que jamais n'en rêva l'imagination, mêlées et confondues ensemble.

Ils se placent, les uns à la gauche, les autres à la droite de leur sombre monarque. Assis au milieu d'eux, il tient d'une main un sceptre rude et pesant : son front superbe armé de cornes menaçantes surpasse en hauteur le roc le plus élevé, l'é-

cueil le plus sourcilleux ; Calpé, l'immense Atlas lui-même, ne seroient auprès de lui que d'humbles collines.

Une horrible majesté empreinte sur son farouche aspect, accroît la terreur, et redouble son orgueil : son regard, tel qu'une funeste comète, brille de l'éclat des poisons dont ses yeux sont abreuvés. Une barbe longue, épaisse, hideuse, enveloppe son menton et descend sur sa poitrine velue : sa bouche dégouttante d'un sang impur s'ouvre comme un vaste abîme.

De cette bouche empestée s'exhalent un souffle empoisonné et des tourbillons de flamme et de fumée. Ainsi l'Ethna, de ses flancs embrasés, vomit, avec un bruit affreux, de noirs torrens de soufre et de bitume. Au son de sa voix terrible, Cerbère se tait épouvanté : l'Hydre est muette ; le Cocyte s'arrête immobile, l'abîme tremble, et ses gouffres ténébreux répètent ces sinistres accens :

« Divinités de l'enfer, vous qui méritiez » mieux d'être assises au-dessus du soleil, » dans ces régions d'où vous tirez votre » origine ; vous que la grande révolution » précipita jadis avec moi du séjour du » bonheur dans ces horribles cachots : je

» ne vous rappellerai point les soupçons » jaloux et les cruels dédains du tyran qui » nous opprime, ni notre glorieuse et trop » funeste entreprise. Arbitre de tout, il règne » aujourd'hui sur les étoiles; et nous, l'événe- » ment a décidé que nous étions des rebelles.

» Au lieu de ce jour pur et serein, au lieu » de ce soleil, au lieu de ces globes lumi- » neux, qu'autrefois nous habitions, le » barbare nous a renfermés dans cet abîme » obscur : il ne nous permet plus d'aspirer » à nos premiers honneurs, à notre féli- » cité première. Et encore, ah cruel sou- » venir! souvenir affreux qui aigrit mes » peines et mes supplices! dans cet im- » mortel séjour sa haine appela l'homme, » l'homme sa créature, cet insecte aussi vil » que la fange dont il est né.

» C'étoit trop peu pour sa vengeance : » afin de mieux nous punir, il a livré à » la mort son fils même. Il est venu ce » fils; il a brisé les barrières du Tartare; » il a osé porter ses pas dans notre empire, » et nous arracher des âmes que le sort nous » avoit dévouées. Riche de nos dépouilles, » il est retourné dans les cieux, et l'enfer » vaincu a servi d'ornement à son triomphe.

» Mais pourquoi renouveler encore nos

» profondes douleurs ! qui ne connoît pas » et ses injures et les affronts qu'il nous a » faits ? En quel temps, en quel lieu le » barbare a-t-il suspendu le cours de ses » outrages ? Mais oublions d'anciens ressen» timens ; de nouvelles offenses doivent » enflammer notre courroux. Eh ! ne voyez» vous pas comme il tente de rappeler toutes » les nations à son culte ?

» Et nous, engourdis par nos malheurs, » nous traînerons dans l'inaction des mo» mens inutiles ! un généreux courroux » n'enflammera pas votre courage ? et nous » souffrirons que chaque jour le peuple » soumis à ses loix s'agrandisse dans l'Asie, » qu'il subjugue la Palestine, que le culte, » que la gloire de notre oppresseur s'éten» dent encore, que son nom retentisse dans » de nouvelles langues, qu'il soit chanté » dans de nouveaux hymnes, qu'on le grave » sur de nouveaux bronzes et sur des mar» bres nouveaux ?

» Nous souffrirons que nos idoles tom» bent anéanties ; que nos autels deviennent » ses autels, qu'à lui seul on adresse des » vœux, que pour lui seul l'encens brûle, » qu'à lui seul on offre de l'or et des par» fums ? Et nous, pour qui jamais temple

» ne fut impénétrable, nous n'aurons plus
» un asile sur la terre; et privé du tribut
» accoutumé, errant au milieu d'un empire
» solitaire, votre Roi régnera sur des dé-
» serts!

» Non. J'en jure par cette antique valeur
» qui respire et qui vit encore en nous. Ne
» sommes-nous pas tels que nous étions,
» lorsque, armés du fer et de la flamme,
» nous disputions l'empire des cieux? Nous
» succombâmes, je l'avoue, dans ce combat;
» mais le courage ne manqua point à nos
» projets : la palme fut au plus heureux; il
» nous resta la gloire d'une audace invain-
» cue.

» Mais pourquoi vous arrêté-je encore?
» Allez, ô mes fidèles compagnons, ma
» force et mon appui! Allez, volez, anéan-
» tissez dans son berceau une puissance
» ennemie : éteignez cette flamme naissante
» avant qu'elle ait embrasé la Palestine :
» mêlez-vous parmi eux, et pour les per-
» dre, employez tour à tour et la ruse et
» la force.

» Que ma volonté soit le destin. Que les
» uns errent dispersés; que les autres tom-
» bent sous vos coups : que d'autres idolâ-
» tres d'un doux regard, esclaves d'un sou-

» rire, languissent plongés dans la mollesse » et dans de honteuses amours : que rebelles » et divisés, Chrétiens contre Chrétiens, » eux-mêmes ils se déchirent et s'égorgent. » Que tout le camp périsse exterminé, que » les derniers vestiges en disparoissent. »

Il parloit encore ; et déjà les esprits infernaux se sont élancés avec furie du sein de la nuit profonde vers le séjour de la lumière. Ainsi les vents mutinés et les bruyantes tempêtes s'échappent de leurs prisons, vont obscurcir le ciel, et portent sur la terre et sur la mer le ravage et la destruction.

Bientôt, les ailes déployées, ils se dispersent dans les différentes parties du monde; et par de nouvelles ruses, par de nouveaux artifices, ils commencent à signaler leur funeste adresse. O Muse ! redis-moi quels furent les premiers fléaux dont ils frappèrent les Chrétiens ; quelles mains servirent leur fureur ! tu le sais : la renommée l'a publié ; mais à peine ses derniers accens ont retenti jusqu'à nous.

Sur le trône de Damas étoit assis le fameux Hidraot, magicien célèbre : dès l'âge le plus tendre, Hidraot s'étoit adonné à l'art des devins; et ce goût funeste étoit devenu

sa passion. Mais que lui sert une science trompeuse, s'il ne peut prévoir l'issue d'une guerre incertaine? Ni l'aspect des étoiles fixes ou errantes, ni l'enfer même, n'ont pu lui découvrir la vérité.

O chimère! ô profonde ignorance des mortels! que leurs jugemens sont vains! que de ténèbres dans leurs clartés! Hidraot a prédit que le Ciel préparoit, dans l'Orient, la destruction et la mort à l'invincible armée des Chrétiens. Il voit l'Égyptien couronné par la victoire, et dans son erreur, il veut que son peuple partage ses lauriers et ses conquêtes.

Mais la valeur trop connue des Chrétiens lui fait craindre une victoire funeste et sanglante. Il songe par quel art il pourra les affoiblir et les livrer demi-vaincus aux forces de l'Égypte et aux siennes. Pendant qu'il roule ces pensées, un ange de ténèbres vient verser dans son sein de nouvelles noirceurs et de nouveaux poisons.

Lui-même il l'inspire; lui-même lui fournit les moyens de consommer ses projets. Hidraot a une nièce à laquelle tout l'Orient donne la palme de la beauté: elle a tous les attraits, tout l'art de son sexe; elle connoît tous les secrets de la magie,

Hidraot l'appelle, lui confie ses desseins, et veut qu'elle-même les conduise et les exécute.

« Objet de ma tendresse, lui dit-il, toi » qui sous une blonde chevelure, sous les » traits les plus enchanteurs, caches le cou» rage le plus mâle et la prudence de l'âge » le plus mûr ; toi qui déjà m'effaces dans » l'art dont je te donnai les premières le» çons, je roule dans ma pensée un projet » important : si tu me secondes, le succès » est assuré. Que ta main fidèle et hardie » achève une trame qu'a ourdie ma vieille » prudence.

» Va dans le camp de nos ennemis ; em» ploie, pour les séduire, tout l'art de ton » sexe et tous les secrets de l'amour. Les » yeux baignés de larmes, laisse tomber » d'humbles prières : que des soupirs se » confondent avec tes paroles, et les entre» coupent. Beauté gémissante, éplorée, flé» chis les cœurs les plus obstinés. Que le » voile de la pudeur couvre l'audace de tes » désirs ; que dans tes mains le mensonge se » peigne des couleurs de la vérité.

» Séduis, s'il se peut, Godefroi le pre» mier. Qu'épris de tes regards, enivré de » tes discours, il oublie auprès de toi la

» gloire et les conquêtes, et ne respire plus » que l'amour. S'il t'échappe, enchaîne du » moins les guerriers les plus distingués; » entraîne-les à ta suite dans des lieux d'où » ils ne reviennent jamais. » Il entre ensuite dans des détails plus étendus. « Enfin, » ajoute-t-il, pour ta religion, pour ta » patrie, ose tout: une si belle cause rend » tout légitime. »

Armide, fière de sa beauté, des avantages de son sexe et de son âge, se dévoue à l'entreprise. Dès que la nuit a répandu ses premières ombres, elle part et marche par des sentiers secrets et inconnus. En habit de femme, sans armes que ses attraits, elle se croit déjà sûre de la victoire, et voit à ses pieds des héros indomptés. Une adroite politique donne à son départ des motifs chimériques, et amuse le peuple par de vaines rumeurs.

Bientôt Armide est dans les lieux où sont dressées les tentes des Chrétiens. Au premier aspect de cette beauté s'élève un murmure confus, et tous les regards se fixent sur elle. Telle une comète, ou un astre inconnu, attire les yeux des mortels étonnés de son éclat. On s'empresse autour d'elle: on se demande quelle est cette

belle étrangère, par quel motif elle est amenée.

Jamais Argos, jamais Chypre ou Délos ne virent une figure si parfaite, des traits si touchans. L'or de sa chevelure tantôt brille au travers du voile transparent qui la couvre, tantôt se dérobe au voile même et répand un plus vif éclat. Ainsi, quand le ciel devient plus pur et plus serein, le soleil, du sein de la nue qui le captive, lance des rayons encore pâles ; mais bientôt dégagé de sa prison, il darde tous ses feux et redouble la clarté.

Ses cheveux flottent en ondes sur ses épaules, et le zéphyr, en se jouant, y forme des ondes nouvelles. Son œil avare des trésors de l'Amour et des siens, les cache sous sa paupière abaissée. Sur son teint, l'incarnat de la rose se mêle et se confond avec l'ivoire ; mais sur sa bouche, qui respire un souffle amoureux, brille le seul incarnat de la rose.

Sa gorge à demi-nue étale la blancheur de l'albâtre le plus pur : c'est là qu'Amour repose ; c'est de là qu'il lance et ses traits et ses feux : deux globes arrondis par la main des Grâces, s'élèvent et s'abaissent tour à tour : l'œil en découvre une partie ; l'autre

est cachée par une robe envieuse et jalouse : impuissante barrière qui résiste aux regards et ne peut arrêter la pensée : moins enchantée de ce qu'on voit, qu'avide de ce qu'on ne voit pas, l'imagination s'élance et pénètre les appas les plus secrets.

Tel qu'un rayon de lumière passe à travers l'onde ou le cristal, sans les diviser ; telle l'imagination perce les voiles les plus sombres et les plus épais : elle erre au milieu des merveilles les plus cachées, les contemple à loisir, et les peint ensuite au désir qui brûle et s'enflamme encore davantage.

Armide s'avance au milieu d'une foule empressée qui la loue et qui la dévore des yeux. Elle aperçoit l'impression que fait sa beauté, et semble ne pas l'apercevoir ; mais elle sourit dans son cœur, et déjà elle compte ses succès et ses victoires. Elle s'arrête un moment et demande à paroître devant Bouillon. Eustache accourt : Eustache, le plus jeune des frères de Godefroi.

A l'éclat de cette beauté divine, le guerrier imprudent se précipite ; semblable à cet insecte ailé qui va chercher la lumière et la mort, il veut contempler de plus près ces yeux qu'une douce pudeur tient abaissés. Il

les voit ; un feu soudain s'en échappe et l'embrase : plein de la hardiesse que son âge et l'amour lui inspirent :

« Madame, lui dit-il, si pourtant je dois » vous appeler de ce nom, car vous n'avez » rien de mortel : non, jamais le Ciel ne » répandit sur une foible créature tant de » grâces et tant d'éclat : que cherchez-vous ? » d'où venez-vous ? Quel bonheur, ou » quelle infortune vous conduit en ces » lieux ? Dites-moi qui vous êtes ? Faites » que je vous rende les hommages, ou plu- » tôt le culte qui vous est dû.

— » Vous louez trop, Seigneur, une » triste et malheureuse beauté : ce n'est déjà » plus une mortelle que vous voyez ; c'est » une infortunée, morte aux plaisirs, et » qui ne vit que pour la douleur. Étran- » gère, fugitive, sans autre bien que ma » vertu, je viens, dans ces lieux, chercher » un asile : je viens mettre aux pieds de » Godefroi mes malheurs et une confiance » que le bruit de sa bonté a fait naître.

» O vous, si vous êtes en effet généreux » et sensible, daignez m'ouvrir un accès » facile auprès de ce héros. — Il est juste, » répond Eustache, que le frère de Gode- » froi soit auprès de lui votre introducteur

» et votre appui : non, beauté charmante, » vos vœux ne seront point trompés : je » vous réponds d'un frère qui m'aime et me » considère ; disposez de son pouvoir et » de mon bras. »

Il dit, et guide ses pas dans l'asile secret où le pieux Bouillon, seul avec des guerriers choisis, se dérobe aux regards d'une foule importune. Elle s'incline avec respect, et le front couvert d'une modeste rougeur, elle garde le silence : le héros calme ses craintes, rassure ses esprits et la console : enfin d'un son de voix dont la douceur enchante les sens, elle adresse à Godefroi ce perfide discours :

« Prince invincible, dont le nom vole » avec tant de gloire dans tout l'univers ; » vainqueur de tant de Rois et de tant de » nations qui s'honorent de tes fers et de » leur défaite, partout on connoît ta vertu, » tes ennemis même l'estiment et la louent ; » elle fait naître leur confiance et les invite » à implorer tes bontés et ton appui.

» Quoique née au sein d'une religion que » tu as abaissée, et qu'aujourd'hui tu veux » anéantir, j'ose te redemander le trône et » le sceptre de mes aïeux : j'espère l'ob- » tenir de ta valeur et de ta générosité.

» D'autres implorent le bras de leurs amis » contre la fureur d'un étranger, et moi, » c'est un fer ennemi que j'invoque contre » mon propre sang, contre ce sang qui a » juré ma perte.

» Oui, c'est toi que j'implore ; c'est en » toi que j'espère ; seul tu peux me replacer » au rang d'où j'ai été précipitée. Ce bras » funeste à tes ennemis, doit être aussi se- » courable aux malheureux. On ne vantera » pas moins ta bienfaisance que tes triom- » phes, et parmi tant de trônes abattus, on » comptera encore pour ta gloire, mon » trône relevé par tes mains.

» Peut-être une croyance qui n'est pas la » tienne, sera-t-elle un titre à tes yeux pour » dédaigner mes prières et mes larmes ! » mais si je ne crois pas à ta loi, je crois à » tes vertus : ma confiance me donne des » droits sur ton cœur, et ces droits ne sau- » roient être vains : j'atteste le Dieu su- » prême, ce Dieu que j'adore comme toi, » jamais cause plus juste n'obtint le secours » de ton bras. Mais pour mieux t'en con- » vaincre, entends l'histoire de mes mal- » heurs, et des crimes qui les ont produits.

» Je suis fille d'Arbilan, qui régna sur » Damas : né loin du trône, la belle Cha-

» riclée l'y fit monter en lui donnant sa » main. Hélas! mes yeux n'ont jamais vu » cette vertueuse mère. Les siens se fermè- » rent quand les miens s'ouvrirent à la lu- » mière ; et le jour funeste, qui éclaira sa » mort, éclaira ma naissance.

» A peine un lustre s'étoit écoulé depuis » qu'elle eut quitté sa dépouille mortelle, » mon malheureux père succomba lui- » même à son sort, et laissa mon enfance et » les rênes de l'État entre les mains d'un » frère qu'il chérissoit de l'amitié la plus » tendre : son attachement et ses bienfaits » devoient lui assurer sa foi, si la vertu et » la reconnoissance habitoient dans le cœur » d'un mortel.

» Chargé de ce double dépôt, il ne sembla » d'abord occupé que de mon bonheur : » tout l'Orient vantoit sa fidélité incorrup- » tible, sa tendresse, son amour vraiment » paternel. Peut-être déjà, sous un mas- » que imposteur, le cruel cachoit ses téné- » breux desseins : peut-être aussi que des- » tinant à son fils mes États et ma main, son » cœur n'étoit pas encore ouvert au crime.

» Je croissois ; son fils croissoit avec moi : » enfant indocile dont l'âme épaisse et gros- » sière ne put être façonnée par l'éducation.

» Sous les dehors les plus hideux, il cache » le cœur le plus vil ; il a la bassesse de » l'avarice et les hauteurs de l'orgueil ; sau- » vage dans ses manières, corrompu dans » ses mœurs, c'est un composé monstrueux » de vices que ne rachètent aucunes vertus.

» Et c'étoit là l'époux que me réservoit » mon fidèle tuteur ! Plus d'une fois il m'an- » nonça qu'il falloit avec lui partager et » mon lit et mon trône ; discours sédui- » sans, ruse, adresse, il employa tout pour » m'y faire consentir : mais jamais il ne put » m'arracher la fatale promesse ; jamais il » n'obtint de moi que le silence ou le refus.

» Enfin un jour il me quitte d'un air » sombre et ténébreux, miroir trop fidèle » de son cœur agité : je crus bien alors lire » sur son front l'histoire de mes malheurs. » Pendant l'horreur des nuits, des songes » effrayans, des spectres hideux, vinrent » troubler mon sommeil : une fatale hor- » reur imprima, dans mon âme, le présage » de mes infortunes.

» Souvent l'ombre de ma mère s'offroit à » ma vue, pâle, défigurée et couverte d'un » nuage de douleur. Hélas, qu'elle étoit » changée ! qu'elle ressembloit peu à ce que » je l'avois vue dans ses portraits ! Puis,

» ma fille, fuis, me disoit-elle, la mort » affreuse qui te menace. Pars ; déjà je vois » le poison, déjà je vois le fer dans la main » d'un perfide prêt à t'égorger.

» Que servoient, hélas ! ces présages du » péril qui s'approchoit. Tremblante, irré- » solue, ma timide jeunesse ne trouvoit ni » conseils ni secours. Sortir seule de mes » États, aller mendier la pitié dans une » terre étrangère, c'étoit pour moi un sort » plus affreux que la mort même. Oui, j'ai- » mois mieux perdre la vie dans les lieux » qui m'avoient vu naître.

» Malheureuse, je craignois la mort et » je n'osois la fuir ! je craignois de déceler » mes craintes mêmes et de hâter l'heure » marquée pour ma perte. Ainsi toujours » inquiète et troublée, je traînois dans un » long supplice le reste de mes déplora- » bles jours. Semblable à un infortuné qui » croit voir à chaque instant tomber le glaive » fatal suspendu sur sa tête.

» Enfin un jour (dois-je en rendre grâces » au destin, ou le sort me réservoit-il à de » plus affreux revers) ; un jour l'un des mi- » nistres dont mon père avoit élevé l'en- » fance, se présente à ma vue, m'annonce » que le tyran a juré ma perte, que le terme

» s'approche, que lui-même il a promis au » barbare de m'apporter, dans le jour, la » coupe empoisonnée.

» Il m'ajoute que la ſuite seule peut dé- » rober ma tête au coup qui la menace : lui- » même il m'offre son secours, me rassure » et m'encourage. Je me livre à ses conseils, » et je me détermine à ſuir au milieu des » ténèbres, loin du tyran et loin de ma » patrie.

» La nuit se lève plus noire et plus obs- » cure, et couvre notre entreprise du secret » de son ombre. Je pars avec deux de mes » ſemmes que j'avois choisies pour com- » pagnes de mon inſortune : mais toujours » mes yeux chargés de larmes se reportent » sur les lieux où je commençai de respirer » le jour; ils s'y attachent, et ne peuvent » se rassasier d'une vue si chère.

» Mes regards et ma pensée m'y rappel- » lent sans cesse, et mes pas m'en éloignent » malgré moi. Tels des matelots qu'une tem- » pête soudaine arrache à un rivage chéri, » luttent contre les flots qui les entraînent, » et cherchent encore des yeux cette terre » qui se dérobe et s'enfuit. Toute la nuit et » tout le jour qui lui succéda, nous errâmes » dans des lieux où jamais mortel n'imprima

» la trace de ses pas. Enfin nous arrivâmes » à un château assis sur les frontières de mon » royaume.

» C'étoit le château d'Aronte; le fidèle » Aronte qui m'avoit sauvée et qui avoit » accompagné ma fuite. Cependant le traître » qui voit que sa victime échappe au coup » mortel, entre dans des transports de fu- » reur et de rage; il rejette sur nous ses » propres forfaits, et nous accuse, Aronte » et moi, du crime qu'il a voulu com- » mettre.

» Il publie qu'Aronte, séduit par mes » présens, lui préparoit un breuvage em- » poisonné; que j'ai voulu sa mort pour me » délivrer d'un censeur importun, qui » éclaire ma conduite et retient mes cou- » pables penchans; qu'entraînée enfin par » une passion infâme, je vais livrer à mille » amans ma jeunesse et mes appas. Honneur » sacré que j'adore, ah! plutôt que d'être » infidèle à tes loix, puisse la foudre me » frapper et m'anéantir!

» Qu'affamé de mes trésors, altéré de mon » sang innocent, le barbare ait juré ma » perte, mon cœur s'en irrite; mais que d'un » souffle impur il ose flétrir ma vertu : ah! » c'est la plus cruelle des blessures. L'im-

» pie, qui craint le ressentiment de mes » sujets, les abuse par des mensonges adroi- » tement tissus, afin que leur bras, prêt à » venger mon innocence, s'arrête dans la » crainte de protéger le crime.

» Assis sur mon trône, le front ceint de » mon diadême, le cruel ne met point en- » core de terme à l'infortune et à l'opprobre » dont il veut m'accabler. Furieux, il me- » nace de brûler Aronte dans son château, » si de lui-même il ne vient lui demander » des fers : et à moi, malheureuse! et aux » compagnes de mon sort, ce n'est plus la » guerre qu'il nous annonce, c'est la mort » et l'échafaud.

» Il veut, dit-il, laver dans mon sang » la honte que j'ai imprimée sur son front, » et rendre à mon rang et à ma famille » l'honneur et l'éclat que je leur ai ravis. » Mais il ne craint en effet que de se voir » enlever le sceptre qui m'appartient, et ce » n'est que sur ma ruine qu'il croit pou- » voir affermir son trône.

» Hélas! il ne réussira que trop dans ses » coupables desseins. Oui, Seigneur, si ton » bras ne me protège, mon sang éteindra sa » colère que n'ont pu éteindre mes larmes. » Malheureuse, innocente, sans ressource,

» sans appui, je me jette à tes pieds, j'em-
» brasse tes genoux, je te demande et l'hon-
» neur et la vie.

» Je t'en conjure par ce bras qui anéantit
» l'orgueil et l'impiété : par ce bras ven-
» geur de la justice, par tes victoires, par
» ces temples que tu as relevés et que tu vas
» secourir ; daigne te laisser fléchir à mes
» prières : que ta pitié me conserve à la
» fois et le sceptre et le jour. Ta pitié! non,
» Seigneur, je n'implore que ta raison et
» ton équité.

» Le Ciel t'a donné de vouloir être juste,
» et le destin de pouvoir ce que tu veux :
» en me sauvant, tu peux acquérir des États
» qui ne seront soumis à mes loix que pour
» obéir aux tiennes. De tant de héros,
» permets que dix seulement m'accom-
» pagnent. Seuls ils suffiront pour me ré-
» tablir sur un trône où me rappellent l'at-
» tachement des grands et la fidélité du
» peuple.

» Un des habitans les plus distingués
» de Damas, chargé de la garde d'une
» porte secrète, me promet de me la li-
» vrer, et de m'introduire la nuit dans le
» palais même : il me garantit le succès
» si j'obtiens quelque secours de toi ; si

» foible qu'il soit, il y comptera plus que
» sur une armée qui viendroit d'ailleurs ;
» tant il estime le nom et la valeur des
» Chrétiens. »

A ces mots, elle se tait, et attend la réponse de Godefroi. Mais son attitude et son silence même parlent encore, et ont l'énergie de la prière la plus touchante. Godefroi balance incertain, et ne sait à quel parti s'arrêter ; il craint les artifices des Sarrasins ; il sait, qu'infidèle à Dieu, l'homme est toujours prêt de l'être à l'homme : mais une sensibilité impérieuse, la vertu des grandes âmes, le presse et le domine.

D'autres motifs encore l'intéressent aux infortunes d'une Reine qui l'implore. Il sent combien il importe à ses projets de placer sur le trône de Damas une Princesse qui, liée par ses bienfaits, lui ouvre les chemins, seconde ses desseins, et lui fournisse contre l'Égypte et ses alliés, des troupes, des armes et des trésors.

Pendant qu'il flotte irrésolu, et que les yeux baissés il pèse les motifs qui doivent le déterminer, Armide, les regards attachés sur lui, attend en suspens l'arrêt qu'il va prononcer : elle l'observe et l'étudie : la

réponse tarde déjà trop au gré de ses désirs ; elle s'en alarme, elle en soupire ; enfin le Héros exprime un refus dont ses expressions adoucissent la rigueur.

« Madame, si une entreprise pour laquelle le Ciel même nous a choisis, ne » demandoit pas ici nos bras et nos épées, » vous pourriez fonder sur nous l'espoir le » plus certain : ce ne seroit pas une stérile » pitié, ce seroient des secours prompts et » efficaces que nous vous offririons. Mais » notre premier devoir est d'affranchir le » Peuple de Dieu, et de rendre à ces murs » sacrés leur liberté première. Ce seroit » un crime pour nous d'affoiblir notre ar- » mée et de ralentir le cours de nos vic- » toires.

» Je vous promets, recevez pour gage » de ma promesse une foi qui jamais ne » fut donnée en vain, je vous promets » que si jamais nous arrachons à un joug » odieux ces murs révérés, ces murs ché- » ris des cieux, nous suivrons l'impulsion » de notre pitié, et nous vous rendrons » le trône que vous avez perdu. Aujour- » d'hui si je cédois à vos larmes, je serois » un impie, et ma sensibilité seroit un » parjure. »

A ces mots, Armide s'incline, et les yeux collés contre terre, elle reste un moment immobile : bientôt elle lève vers le Ciel ses regards affligés, et toute baignée de larmes, dans l'attitude de la douleur la plus profonde : « Malheureuse! s'écrie-» t-elle ; eh ! quelle destinée fut jamais aussi » constamment déplorable que la mienne ! » Pour que mon sort affreux ne change » point, il faut que tout change dans la » nature.

» Il n'est plus d'espoir pour moi : en » vain je gémis et je pleure; la prière ne » peut plus rien sur le cœur des mortels. » Je dois peut-être espérer que ma dou-» leur qui n'a pu te fléchir, fléchira le » barbare qui m'opprime? Je ne t'accu-» serai point d'inclémence ; je n'accuse » que le Ciel, auteur de mes disgrâces, il » endurcit ta sensibilité, il rend ta pitié » même inexorable.

» Non, Seigneur, non, ce n'est point » toi, c'est mon destin qui me refuse le » secours que j'implore. Destin cruel, im-» pitoyable destin, arrache-moi encore les » restes d'une odieuse vie! hélas! c'étoit » trop peu de m'avoir enlevé mes parens » au printemps de leurs jours, il faut que

» tu me précipites de mon trône, et que » tu enfonces le poignard dans le sein de » ta victime !

» Partons, quittons des lieux où l'hon- » neur ne me permet plus de m'arrêter. » Mais où fuir ? où cacher mon infortune ? » Quel asile me reste contre le tyran qui » me poursuit ? Il n'est point dans l'uni- » vers de retraite inaccessible à sa fureur. » Mais pourquoi balancer ? Je vois la mort, » je ne puis la fuir ; allons, ma main pré- » viendra ses coups. »

Elle se tait : un noble et généreux dépit se peint dans ses regards. D'un air triste, indigné, elle se détourne et feint de s'éloigner. Ses larmes, des larmes de colère et de douleur coulent en abondance, et semblent, aux rayons du soleil, des perles qui tombent de ses yeux.

Ses joues en sont inondées : tel paroît un lis lorsqu'aux premiers feux du jour le zéphyr épanouit son sein tout brillant des pleurs de l'aurore, et d'un souffle amoureux le flatte et le caresse.

Mais de ses larmes naît un feu secret qui s'insinue dans les cœurs, s'y attache et les embrase. Amour ! tout reconnoît ta puissance, tout sert à nourrir tes flammes ;

mais, en faveur d'Armide, tu redoubles encore les miracles.

Ses douleurs feintes arrachent de véritables pleurs et déchirent les cœurs les plus insensibles : tous s'affligent avec elle ; tous se disent à eux-mêmes : Si elle ne trouve pas grâce aux yeux de Godefroi, il faut qu'en naissant, il ait sucé le lait d'une tigresse, que les Alpes l'aient enfanté au sein du rocher le plus affreux, ou que la mer en courroux l'ait vomi sur une rive sauvage : le cruel ! qui peut affliger d'un refus une beauté si touchante.

Pendant qu'ils murmurent et n'osent parler, le jeune Eustache, tout brûlant d'amour et de pitié, s'avance et adresse à Godefroi ce discours hardi : « Mon frère, » vous seriez trop dur et trop insensible, » si vous ne cédiez pas enfin à nos vœux, » à nos désirs et à nos prières.

» Sans doute il ne faut pas que les » Chefs abandonnent le siége, leurs trou- » pes et leurs emplois : mais nous, guer- » riers isolés, qui ne recevons la loi que » de notre courage, et qui ne comman- » dons à personne, nous pouvons fournir » à votre choix dix défenseurs d'une si » juste cause.

» Venger l'innocence et la beauté, c'est » toujours combattre pour le Ciel; et les » dépouilles d'un injuste usurpateur sont » le plus noble trophée qu'on puisse con- » sacrer à l'Être suprême. Quand un inté- » rêt certain ne m'entraîneroit pas à cette » illustre entreprise, je m'y dévouerois par » devoir : j'ai juré de protéger un sexe » foible et sans défense, et je remplirai mes » sermens.

» Ciel! si jamais en France et dans ces » heureux climats où règne la courtoisie, » on disoit que pour une cause si belle et » si légitime, nous avons craint de braver » les dangers et les fatigues!.... ah! j'aime » mieux déposer ici mon casque et ma » cuirasse ! Allons, Guerriers sans cou- » rage, Chevaliers sans honneur, quittons » des armes avilies dans nos mains, et » n'usurpons plus un titre que notre lâcheté » déshonore. »

Il dit, et tous ses compagnons, d'une voix unanime, applaudissent à son discours; tous approuvent son conseil et en vantent l'utilité : ils environnent Godefroi, ils le pressent, ils le conjurent : « Je » cède, dit-il, je me rends à tant de vœux » réunis. Vous le voulez; la Princesse tien-

» dra de vous seuls un secours que ma » raison ne peut lui accorder. Mais si vous » en croyez Godefroi, modérez le zèle qui » vous transporte. »

Il dit : chacun croit qu'il autorise ce qu'il ne fait que souffrir, et brûle d'être un de ceux que favorisera son choix. Que ne peuvent les larmes de la beauté ? que ne peuvent des discours qu'une belle bouche prononce ? Des lèvres d'Armide pend une chaîne invisible qui lie et attache toutes les volontés à la sienne.

Eustache la rappelle : « Suspendez, dit-» il, ô beauté divine, le cours de vos dou-» leurs, bientôt vous aurez le secours que » demandent vos alarmes. » A ces mots son front s'éclaircit ; le sourire de la joie est sur ses lèvres ; de son voile elle sèche ses yeux humides, et ses regards plus sereins embellissent la nature.

Ensuite, du ton le plus doux et le plus touchant, elle leur parle de sa reconnoissance et de leurs bienfaits : « Ils vivront » éternellement, dit-elle, dans mon cœur, » et les siècles en conserveront la mé-» moire. » Une éloquence muette, des gestes énergiques, rendent ce que ne peut exprimer sa langue. Enfin sous un mas-

que imposteur, elle cache si bien ses desseins, qu'ils échappent à l'œil le plus soupçonneux.

Fière de son premier succès, elle se livre à la fortune qui sourit à ses artifices, et se hâte d'achever son criminel ouvrage. Par ses regards, par ses attraits, elle prétend effacer tout ce que firent jamais Médée et Circé avec leurs enchantemens. D'une voix de syrène elle se flatte d'endormir la prudence des plus sages guerriers.

Pour envelopper de nouveaux amans dans ses filets, elle emploie tous ses secrets et tous ses charmes. Sa figure inconstante et mobile, varie et se décompose à son gré. Elle change à chaque instant et d'air et de maintien : tantôt la pudeur est sur son front et tient ses yeux baissés, tantôt elle promène ses regards avides : et tour à tour, armée du frein ou de l'aiguillon, elle presse l'amant timide, ou retient l'amant indiscret.

Quand un guerrier modeste n'ose écouter ses désirs et cherche à éteindre ses feux, un doux sourire l'encourage : d'un œil satisfait et serein, Armide ranime son amour, et dans son cœur glacé rallume la flamme et l'espérance.

Réservée dans ses discours, avare d'un coup d'œil, elle arrête l'audacieux au moment où il va s'oublier, et lui imprime la crainte et le respect. Mais à travers les dédains dont son front est chargé, elle fait luire encore un rayon de pitié : l'amour est alarmé ; mais il n'éprouve point le désespoir, et il s'accroît par les rigueurs mêmes.

Quelquefois elle se tient à l'écart, compose son visage et son attitude, et paroît absorbée dans la douleur. Des larmes naissent dans ses yeux et s'évanouissent ; ses amans trompés pleurent autour d'elle, et l'amour qui se déguise en pitié leur enfonce encore des traits plus cruels et plus perçans.

Soudain ce voile de douleur se déchire ; l'espérance renaît sur son front, elle revient à ses amans, elle leur parle ; son teint s'anime du feu de la gaîté ; ses yeux en étincellent ; un ris céleste dissipe le nuage épais dont sa tristesse avoit enveloppé le cœur de ces guerriers.

Sa douce voix, son doux sourire enivrent leurs sens ; leur âme succombe à tant de plaisirs, et semble prête à les abandonner. Amour, cruel amour, tes amertumes et tes douceurs sont également fu-

nestes; et les mortels périssent toujours ou de tes maux, ou de tes remèdes.

Ainsi brûlés et glacés tour à tour, passant à chaque instant du plaisir à la douleur, de la crainte à l'espérance, ces infortunés servent de jouet à la beauté qui les trompe. Si d'une voix foible et tremblante, ils osent murmurer leurs peines, simple et novice en amour, elle feint de ne pas les entendre.

Ou bien les yeux baissés, elle colore ses joues du rouge de la pudeur : les lis disparoissent sous les roses qui les effacent. Telle paroît l'aurore lorsqu'elle embellit le ciel de ses premiers rayons. Des nuances plus fortes expriment le dédain qui se mêle et se confond avec la pudeur.

Si elle surprend les premiers indices d'un feu prêt à éclater, elle fuit et se dérobe à l'amant interdit; puis reparoît, et tour à tour lui offre et lui reprend l'occasion d'avouer sa flamme. Ainsi, tout le jour, elle l'abuse, le fatigue par de vaines erreurs, et enfin lui ôte jusqu'à l'espérance : le malheureux soupire, semblable au chasseur qui, surpris par la nuit, perd la trace de la proie qu'il a poursuivie.

Tels furent les liens secrets dont Armide enchaîna mille et mille héros ; ou plutôt telles furent les armes qu'elle employa pour les dompter et les asservir à l'amour. Amour ! faut-il s'étonner si le fier Achille, Hercule, Thésée, cédèrent à ta puissance, quand des Chrétiens armés pour venger la querelle d'un Dieu, sont eux-mêmes arrêtés dans tes fers !

CHANT CINQUIÈME.

Tandis que la perfide remplit les cœurs d'une funeste ivresse, et que, ne se bornant plus au nombre de guerriers qui lui a été promis, elle se flatte d'en entraîner beaucoup d'autres sur ses pas, Godefroi songe à qui il confiera l'exécution de cette hasardeuse entreprise. Entre tant de héros qui tous méritent et tous désirent de le fixer, son choix balance suspendu.

Enfin sa prudence décide qu'eux-mêmes ils donneront au généreux Dudon un successeur qui prendra sur lui ce choix difficile; du moins personne ne pourra lui reprocher une injurieuse préférence, et il aura marqué à cette troupe brillante, tous les égards et toute l'estime qu'il lui doit.

Il les appelle, et leur adresse ce discours : « Braves guerriers, mes sentimens
» vous sont connus; je n'ai point prétendu
» refuser à la Princesse le secours qu'elle
» demande, mais j'ai voulu attendre, pour
» le lui accorder, le moment favorable.
» Cet avis, je vous le propose encore, et



CHANT V

» vous pouvez l'adopter : dans ce monde » changeant et mobile, la constance est » souvent à varier dans ses desseins.

» Mais si vous croyez toujours qu'il soit » indigne de vous de ne pas courir au dan- » ger, si votre généreuse audace dédaigne » un conseil que dicte ma prudence peut- » être trop timide à vos yeux, il ne sera » pas dit que, malgré vous, j'aie arrêté » vos pas. Jamais ma main n'appesantira » sur vous un pouvoir que je dois à vos » suffrages.

» Pesez vous-mêmes les raisons et dé- » cidez à votre gré : mais avant tout, je » veux que vous donniez un successeur à » l'infortuné Dudon, et un chef à votre » troupe : lui-même choisira parmi vous » dix guerriers ; il n'en choisira que dix : » soumis dans ce seul point à mes ordres » suprêmes, je ne marque d'ailleurs aucunes » bornes à son pouvoir. »

Il dit. Eustache, de l'aveu de ses compagnons, répond à son discours : « Sei- » gneur, cette vertu lente dont les regards » se portent dans l'avenir, doit être la » tienne ; le courage et l'audace, voilà les » nôtres. Ce sang-froid qui toujours mar- » che d'un pas réfléchi, prudence dans

» un Général, ne seroit en nous que lâcheté.

» D'ailleurs, le danger auquel nous ex-» pose cette entreprise, balance-t-il les » avantages qu'elle nous procure? Dix guer-» riers iront donc, puisque tu le permets, » tenter cette illustre aventure. » Ainsi du voile de l'intérêt public, il couvre la passion qui l'entraîne; et comme lui, ses compagnons cachent les désirs de l'amour sous le désir apparent de la gloire.

Cependant le jeune Bouillon regarde d'un œil jaloux le fils de la belle Sophie; il admire en lui, mais il envie encore davantage cette valeur que rehaussent les dons de la nature, il craint auprès d'Armide ce dangereux rival, et sa jalousie inspire à son cœur les moyens de l'éloigner. Il l'appelle à l'écart, et par ce discours adroit il cherche à séduire sa vanité.

« Toi qui effaces la gloire de ton illus-» tre père, et qui jeune encore égales déjà » les guerriers les plus renommés, Renaud, » dis-moi qui sera digne de nous com-» mander? moi qui, soumis à regret au » fameux Dudon, ne lui cédois qu'en fa-» veur de sa vieillesse, moi frère de Bouil-» lon, à qui dois-je désormais obéir? je ne » connois que toi.

» Égal de tous les guerriers par ta naissance, toi seul par ta gloire et par tes exploits tu mérites de m'être préféré : je n'en rougis point, Godefroi lui-même rendroit hommage à ta valeur et te céderoit la palme : c'est donc toi que je veux reconnoître pour mon chef, si tu n'aimes mieux être le vengeur de la Princesse. Mais sans doute une gloire obscure et des exploits nocturnes ne flatteront pas ton courage.

» Ici tu sauras, avec plus d'éclat, employer ton bras et ta valeur. Si tu avoues mon zèle, j'engagerai mes compagnons à te décerner le rang suprême : pour moi, incertain encore et irrésolu, je te demande de me laisser le maître, ou de suivre Armide, ou de combattre à tes côtés. »

A ces derniers mots, une rougeur involontaire couvre ses joues; Renaud lit sur son front le secret qu'il veut cacher, et il en sourit : pour lui, les traits d'amour plus lents n'ont fait qu'effleurer son cœur; et peu jaloux de suivre Armide, il souffre sans peine un rival.

Il est encore tout plein de la mort du généreux Dudon : il se croit avili si l'audacieux Argant survit encore long-temps

à ce héros : il aime à entendre la voix de l'honneur qui l'appelle, et son jeune courage s'agite et s'anime au son de la véritable louange.

« Je suis moins flatté, répond-il, d'ob-
» tenir les premiers rangs que de les méri-
» ter. Les sceptres, les dignités ne furent
» jamais à mes yeux le prix de mes vertus,
» ni l'objet de mon ambition : mais si tu
» m'appelles à cet honneur, si tu penses que
» je doive y prétendre, je n'aurai point la
» foiblesse de m'en croire indigne, et j'es-
» timerai une valeur que vous jugerez de-
» voir récompenser d'un si beau titre.

» Je ne brigue point, je ne refuse point
» ce haut rang; et si je suis ton chef, tu
» dois compter sur mon choix. » Eustache le quitte et va plier à ses desseins la fierté de ses compagnons. Mais Gernand prétend lui-même à la première place. Son cœur est blessé des traits d'Armide; mais ce cœur altier ne balance point entre l'amour et la gloire.

Gernand descend de ces Rois de Norwège qui commandèrent à de nombreuses provinces : tant de couronnes entassées dans sa maison, les sceptres de son père et de ses aïeux nourrissent son orgueil.

Renaud est né d'ancêtres qui, depuis plus de cinq siècles, se sont illustrés et dans la paix et dans la guerre; mais fier de ses propres exploits, il n'emprunte point l'éclat d'un mérite étranger.

Gernand, qui pèse tout au poids de l'or, qui ne mesure que l'étendue des possessions, et ne voit qu'obscurité partout où ne brille pas une couronne; Gernand ne peut souffrir qu'un simple Chevalier ose être son rival; il s'en indigne : la colère et le dépit qui le transportent ne connoissent plus de bornes ni de frein.

Un ange de ténèbres qui voit la blessure profonde dont son cœur est atteint, s'insinue secrètement dans son sein, s'empare de ses pensées, les agite et les trouble. Il aigrit le courroux qui l'anime et la haine qui le dévore : sans cesse il fait retentir au fond de son cœur, qu'il pique et qu'il déchire, ces sinistres accens.

« Renaud ton rival! lui, lutter contre » toi, et t'opposer ses chimériques aïeux? » qu'il compte, le téméraire qui veut mar- » cher ton égal, qu'il compte les peuples » soumis à ses loix et les nations tributaires » de son sceptre? Que sur les cendres de » ses ancêtres, il montre autant de cou-

» ronnes qu'en portent aujourd'hui tes pa-
» rens ! Quelle audace dans le petit tyran
» d'un petit état ; dans un homme né en Italie
» au sein de la servitude !

» Qu'il triomphe, ou qu'il succombe :
» qu'importe, c'est déjà une victoire pour
» lui d'avoir été ton rival. Que dira l'uni-
» vers ? Que Renaud a concouru avec Ger-
» nand ! Le rang qu'occupoit Dudon pou-
» voit te donner autant de gloire et d'éclat
» qu'il en eût reçu de toi ; mais il est avili
» depuis que Renaud a commencé d'y pré-
» tendre.

» Ah ! si du séjour des immortels le géné-
» reux Dudon abaisse encore ses regards
» sur la terre, quel noble courroux doit
» l'enflammer, quand il considère ce jeune
» téméraire, quand il songe à son orgueil et
» à son audace, quand il voit un enfant sans
» expérience se mesurer avec lui, et aspirer
» au prix qu'avoient obtenu son âge et ses
» exploits !

» Il y aspire, il le demande, et au lieu
» du châtiment qui lui est dû, il rem-
» porte et de l'honneur et des louanges.
» O honte ! ô bassesse ! on encourage son
» ambition ; on applaudit à sa témérité.
» Mais si Bouillon le voit, si Bouillon

» permet qu'il obtienne le rang qui t'ap-
» partient, ne le souffre pas : non, tu ne
» dois pas le souffrir ; tu dois montrer, et
» ce que tu es, et ce que tu peux. »

Au son de cette voix inconnue, son dépit s'allume et s'enflamme : déjà son cœur gonflé ne peut plus le contenir : il sort par ses regards, il s'exhale dans ses discours. Si quelque défaut se mêle aux vertus de son rival, il l'exagère, il le grossit : sa fierté n'est qu'orgueil, son courage que témérité, démence et fureur.

Tout ce qui brille en lui d'illustre, de grand, de magnanime, il le couvre d'une ombre jalouse, et n'y voit que le faux éclat du vice. Ses plaintes retentissent aux oreilles même de Renaud : rien ne peut arrêter sa colère et le mouvement aveugle qui l'entraîne à la mort.

L'esprit ténébreux qui l'anime, qui fait mouvoir sa langue et dicte ses discours, sans cesse renouvelle ses injustes outrages, et fournit de nouveaux alimens à sa haine. Dans le camp est une vaste enceinte où se rassemble l'élite des héros ; là, dans les tournois et les joûtes, ils exercent leur force et leur adresse.

C'est là, c'est alors que la foule est

plus nombreuse, qu'entraîné par sa destinée, Gernand ose outrager Renaud. Sa langue abreuvée du poison de l'enfer, telle qu'un trait acéré, blesse son ennemi, et se tourne dans sa blessure : Renaud le voit, il l'entend, la fureur se rend maîtresse de ses sens : Tu mens ! s'écrie-t-il, et soudain, le fer nu, il se précipite sur lui.

Sa voix est un tonnerre ; son épée est l'éclair avant-coureur de la foudre. Gernand tremble ; il voit la mort présente, il ne peut la fuir, rien ne peut le dérober à ses coups : mais l'aspect de tout un camp qui le regarde, lui fait retrouver un reste d'audace et d'intrépidité : le fer à la main, il attend son ennemi et se met en défense.

Au même instant mille épées brillent et étincellent, mille guerriers accourent, se heurtent et se pressent autour d'eux : des voix incertaines, des accens confus frémissent et résonnent dans les airs. Tel, aux rives de l'Océan, le murmure des vents se confond avec les mugissemens des ondes.

Mais rien ne peut ralentir l'impétueuse colère du guerrier outragé : tout plein de sa vengeance, il méprise les cris et les bar-

rières qu'on lui oppose. Il se précipite au milieu des hommes, au milieu des armes; il promène dans la foule sa foudroyante épée; enfin il s'ouvre un large chemin, et seul il affronte Gernand malgré mille bras levés pour le défendre.

Toujours maître de lui-même, malgré la colère qui l'anime, il dirige ses coups vers son rival. Il les porte au cœur, à la tête, à la droite, à la gauche; sa main rapide, impétueuse, trompe l'œil qui la suit, et va percer l'endroit où elle est le moins attendue.

Enfin il enfonce le fer dans le sein de son ennemi, l'en retire, et l'y plonge une seconde fois. Le malheureux tombe, et par une double blessure son âme s'écoule avec son sang. Le vainqueur remet son épée encore toute sanglante, dépouille sa colère et sa vengeance, et se retire.

Cependant Godefroi arrive attiré par le tumulte et les cris: un spectacle cruel, inattendu frappe ses regards. Il voit Gernand couché sur la poussière, les cheveux souillés de sang, le visage pâle, défiguré, couvert des ombres de la mort. Il entend les soupirs, les gémissemens et les plaintes des guerriers qui l'entourent. Interdit, étonné:

« Quel est, dit-il, l'audacieux qui a bravé
» mes défenses et commis ce forſait ? »

Arnaud, un des plus chers ſavoris de l'infortuné Prince de Norwège, lui expose les circonstances de ce malheureux événement, et en les exposant les aggrave : « C'est
» Renaud qui l'a tué ; c'est lui qu'une fu-
» reur insensée, allumée par le plus léger
» motif, a poussé à une action si atroce :
» le fer qu'il avoit ceint pour venger Dieu,
» il l'a tourné contre le vengeur de Dieu
» même ; il a méprisé ton autorité ; il a
» bravé des loix publiques et connues.

» Les loix veulent sa mort ; la mort lui
» est due ; son crime la demande, son crime
» et le lieu où il l'a commis. Eh ! s'il ob-
» tient grâce, son exemple encouragera
» l'audace : quiconque aura été offensé
» voudra prendre lui-même une vengeance
» qu'il doit attendre de la justice. Bien-
» tôt tout sera livré aux querelles et à la
» discorde. »

Il rappelle les exploits et les vertus du Prince ; il dit tout ce qui peut exciter l'indignation ou la pitié. Mais Tancrède paroît et entreprend de justifier Renaud. Godefroi l'écoute ; son regard sévère inspire plus de crainte que d'espérance.

« Seigneur, ajoute Tancrède, songe quel » est Renaud, songe ce qu'on doit à son » mérite, à l'éclat de son sang, à Guelfe » son oncle. L'autorité ne doit pas s'appe- » santir également sur tous les coupables. » La différence des rangs met de la diffé- » rence dans les crimes, et l'égalité dans » les peines n'est justice que quand il y a » égalité dans les personnes.

» C'est aux plus élevés, dit Godefroi, à » donner aux autres l'exemple de l'obéis- » sance. Tancrède, tes conseils sont funes- » tes si tu veux que j'abandonne les Grands » à la licence; eh! quelle est donc mon » autorité si je ne commande qu'à une vile » populace: sceptre impuissant, honteux » empire, je n'en suis plus jaloux, s'il faut » les tenir à ce prix.

» Le pouvoir me fut donné sans limites » et sans bornes, je ne souffrirai point qu'il » s'avilisse dans mes mains. Je sais quand il » faut varier les récompenses et les peines; » je sais aussi quand il faut faire plier les » grands et les petits sous la loi d'une par- » faite égalité ». Il dit : Tancrède enchaîné par le respect, garde le silence.

Rigoureux imitateur de l'antique sévé- rité, Raimond applaudit au discours de

Godefroi. « C'est ainsi, dit-il, que l'auto-
» rité se fait respecter. Il n'y a plus de dis-
» cipline quand le coupable échappe au châ-
» timent, plus de commandement alors ;
» et la clémence est vaine si elle ne repose
» sur la crainte. »

Tancrède, frappé de ces sinistres paroles, se retire, et sur un coursier qui paroît avoir des ailes, il vole vers Renaud. Tranquille depuis qu'il a ravi à son ennemi l'orgueil et la vie, Renaud est rentré dans sa tente. Là, Tancrède le retrouve et lui fait un court et fidèle récit.

« Les dehors de l'homme, ajoute-t-il,
» ne sont pas toujours l'expression vraie
» de ses sentimens, et le cœur des mortels
» est un abîme : cependant, si j'en crois
» les regards de Bouillon, si j'en crois ses
» discours, il veut te confondre avec le
» vulgaire des coupables, et te soumettre
» à toute la rigueur des loix. »

Renaud sourit, mais à travers le sourire éclate l'indignation : « Que l'esclave,
» dit-il, ou celui qui mérite de l'être se
» justifie dans les fers : moi, je suis né
» libre, j'ai vécu libre, je mourrai libre,
» et avant que ces pieds ou ces bras soient
» chargés d'indignes chaînes. Cette main

» sait manier le fer et cueillir des lauriers, mais elle se refuse à de honteux liens.

» Si Godefroi n'a que des fers à me donner pour récompense, s'il veut me jeter dans un cachot comme un criminel obscur, s'il croit me jeter enchaîné dans une prison vulgaire, qu'il envoie les ministres de ses ordres, qu'il vienne lui-même, je l'attends; la force et les armes jugeront entre lui et moi; il apprête à nos ennemis le spectacle d'une sanglante tragédie. »

A ces mots il demande son armure. Bientôt il est tout couvert de fer : il charge son bras de son pesant bouclier; sa fatale épée pend à son côté; ses regards étincellent, ses armes brillent comme l'éclair. Tel jadis on te peignoit, ô Dieu des combats, descendant de l'Olympe, couvert de fer, d'épouvante et d'horreur!

Cependant Tancrède tente d'amollir son farouche courage : « Guerrier indompté, » lui dit-il, je sais que rien ne peut résister » à ton bras; je sais que c'est au milieu » des armes, au sein de la terreur que ta » haute vaillance triomphe avec plus d'éclat, mais à Dieu ne plaise qu'aujourd'hui

» elle se déploie si cruellement pour notre » malheur.

» Dis-moi, quels sont tes desseins? » veux-tu donc tremper tes mains dans le » sang de tes amis et de tes frères? Veux-tu, » en immolant indignement des Chrétiens, » percer le Dieu même dont ils sont les » membres? Un honneur passager, de vains » égards pour une opinion qui, semblable » aux flots de la mer, paroît et s'évanouit, » pourront-ils plus sur toi, que la foi, que » l'amour d'une gloire qui nous immorta- » lise dans le Ciel.

» Ah! je t'en conjure au nom de notre » Dieu, triomphe de toi-même; dépouille » ta fierté, ton orgueil, cède à l'orage. » Non, ce ne sera point une lâcheté: ce sera » le sublime effort d'une vertu qui t'assure » la palme de la victoire. Si ma jeunesse » méritoit de servir aux autres d'exemple, » je te dirois que moi aussi j'ai été offensé: » mais je n'ai point armé mon bras contre » des Chrétiens, j'ai su dompter mon res- » sentiment.

» Vainqueur de la Cilicie, j'y avois ar- » boré l'enseigne de la croix: Baudouin » arrive; il cache son ambition sous le » voile de l'amitié, me trompe et s'empare

» lâchement de ma conquête. Je pouvois » peut-être m'en ressaisir par la force des » armes : j'eus le courage de ne point le » tenter.

» Ton âme s'indigne contre l'idée de la » prison ; tu rougirois de voir tes bras char- » gés de fers honteux : tu veux suivre les » loix, et les usages que le vulgaire a con- » sacrés sous le nom de l'honneur. Laisse- » moi ici pour te défendre auprès de Go- » defroi : toi, va dans Antioche demander » un asile à Boëmond. Il vaut mieux te dé- » rober aujourd'hui à l'impétuosité d'un » premier jugement.

» Bientôt si l'Égypte ou quelque autre » Puissance infidèle s'arme contre nous, » ta valeur, plus loin de nous, paroîtra plus » brillante ; privé de toi, le camp ne sera » plus qu'un corps mutilé, sans vigueur » et sans bras. » Guelfe qui survient applaudit à ce discours, et veut que Renaud parte sans différer.

Enfin le jeune guerrier fait céder à leurs conseils son dépit et son audace. Il ne refuse plus à l'amitié de sortir à l'instant de ce camp qu'elle redoute : une foule de compagnons attachés à son sort accourt auprès de lui, et tous veulent accompagner sa fuite. Il

rend grâce à leur zèle, et seul avec deux fidèles écuyers, il monte sur son agile coursier.

Il part : son cœur est plein du désir d'une gloire immortelle et pure. Il brûle de courir à de hautes entreprises et de signaler son bras par de nouveaux miracles. Il veut, pour venger son Dieu, se précipiter au milieu des ennemis et s'y couvrir de palmes ou de cyprès : il veut parcourir l'Égypte et pénétrer jusqu'aux lieux où le Nil cache sa source inconnue.

Guelfe, après avoir reçu les adieux du jeune héros, court vers Godefroi, d'un pas précipité. Le général l'aperçoit et lui crie : « Guelfe, c'est toi que je demande : déjà, » par mes ordres, mes hérauts ont été te » chercher dans les différens quartiers. »

Il ordonne qu'on s'éloigne, et baissant la voix, il continue son discours. « Guelfe, il » faut l'avouer, ton neveu obéit trop aux » premiers transports de sa colère : com- » ment excuser le crime qu'il vient de com- » mettre ? Que ne peut-on le justifier à mes » yeux ! mais Godefroi commande à tous » et doit à tous une égale justice.

» Gardien sévère des loix et de l'équité, » j'en défendrai toujours les droits, et jamais

» dans mes jugemens je ne plierai sous la » tyrannie des passions. Si en effet comme » on le prétend, Renaud s'est vu forcé de » violer mes défenses et de briser le lien de » la discipline, qu'il vienne plaider sa cause, » et qu'il humilie son orgueil devant le tri- » bunal qui doit le juger.

» Qu'il y vienne libre : en faveur de son » mérite je lui fais grâce des fers; c'est tout » ce que je puis. Mais s'il balance, si son » audace indomptée, qui ne m'est que trop » connue, refuse de se soumettre, c'est à toi » de l'amener, c'est à toi d'empêcher qu'il » ne force un chef doux et modéré à devenir » le juste et sévère vengeur des loix et de » l'autorité blessées. »

Il dit; et Guelfe lui répond : « Seigneur, » une âme que révolte l'infamie, n'a pu, » sans repousser l'outrage, entendre d'in- » jurieux discours; s'il a immolé l'agresseur, » eh! quel autre à sa place eût mis des bor- » nes à une juste vengeance? quel autre » eût compté ses coups, et dans le feu du » combat, mesuré l'offense et la réparation?

» Vous demandez qu'il vienne se sou- » mettre à votre autorité suprême : il ne le » peut plus; déjà d'une course rapide il » s'est éloigné du camp : mais avec ce bras

» j'offre de prouver à son lâche accusateur, » et à quiconque osera, comme lui, le ca- » lomnier, qu'il a tiré une vengeance légi- » time d'un injuste outrage.

» Oui, Seigneur, il a dû punir l'or- » gueil du superbe Gernand. S'il est cou- » pable, son seul crime a été d'oublier votre » défense : j'en gémis et je ne puis approuver » son erreur. — Qu'il aille, dit Godefroi, » porter ailleurs la discorde; je ne veux » point que tu jettes ici la semence de nou- » velles haines. Étouffons, je t'en conjure, » les dernières étincelles d'un feu si dan- » gereux. »

Cependant l'infidèle beauté pressoit tou- jours le secours qu'on lui avoit promis : le jour, elle employoit l'adresse et la prière, les ressources de l'art et le pouvoir de ses charmes : quand la nuit étendant son voile obscur fermoit dans l'Occident les portes du jour, seule avec ses deux femmes et ses deux écuyers, elle se retiroit sous une tente.

Mais, ni toutes les ressources de son art, ni ses discours séduisans, ni son air plus séduisant encore, ni cette beauté que jamais rien n'égala dans l'Univers, cette beauté qui enchaîne les guerriers les plus redoutés, rien ne peut attacher le pieux Bouillon, rien

ne peut allumer dans son cœur le feu d'un coupable amour.

En vain elle essaie de le charmer; en vain elle veut faire couler dans ses sens un doux et funeste poison; le héros, rassasié d'un monde qu'il méprise, détourne ses yeux des appas qu'elle lui présente. Le Ciel seul a ses vœux et ses désirs. Il échappe à tous les piéges, et trompe tous les efforts de la beauté.

Aucun obstacle ne peut écarter ses pas du sentier que Dieu lui a tracé. Armide le poursuit, et nouveau Protée, elle se montre à lui sous mille formes différentes : son air et ses regards eussent allumé l'amour dans le cœur le plus glacé. Mais un céleste bouclier repousse tous ses traits loin de Godefroi, et lasse enfin sa constance.

Cette beauté qui, d'un coup d'œil, croyoit embraser les cœurs les plus purs, ô ! comme elle perd l'orgueil de ses pensées ! Avec quel étonnement, avec quel dépit, elle voit échouer ses attraits impuissans ! Enfin, elle se détermine à tenter de plus faciles conquêtes. Tel un général habile abandonne un siége qui épuise inutilement ses forces, et porte ailleurs ses efforts et son audace.

Tancrède aussi oppose à ses charmes une résistance invincible : un autre amour brûle dans son cœur et le ferme à une ardeur nouvelle. Ainsi contre les poisons, Mithridate s'arma du poison même. Mais Bouillon et Tancrède sont les seuls qui résistent ; tous les autres sont échauffés ou consumés du feu qu'allument ses regards.

Un triomphe imparfait humilie son orgueil et l'afflige ; mais elle se console à la vue de tant de héros enchaînés dans ses fers. Avant qu'on ait percé le voile qui couvre ses desseins, elle songe à les conduire dans des lieux plus sûrs, où elle leur donnera d'autres fers et d'autres liens.

Le moment marqué par Godefroi pour le secours qui lui a été promis est enfin arrivé : d'un air respectueux elle aborde le héros : « Seigneur, lui dit-elle, le jour où » tu devois acquitter ta promesse est expiré ; » si le tyran apprend que j'ai imploré ton » appui, il armera lui-même pour sa dé- » fense, et préparera des obstacles à notre » entreprise.

» Avant que la voix incertaine de la » Renommée ou des espions fidèles, aient » porté cette nouvelle jusqu'à lui, daigne » choisir mes illustres vengeurs, et ordonne

» qu'ils partent avec moi. Si le Ciel protège
» encore l'innocence, s'il n'est point insen-
» sible aux vertus des mortels, je serai re-
» placée sur mon trône, et docile à tes loix,
» je suivrai ta destinée dans la paix et dans
» la guerre. »

Elle dit. Godefroi cède à des prières qu'il ne peut plus rejeter. L'impatience de la Princesse le force à se charger du choix fatal qu'il voulut éviter. Mais tous briguent la préférence, et leur émulation dégénère en importunité.

Armide qui les voit et les pénètre, allume encore le désir qui les transporte, elle enfonce dans leur cœur l'aiguillon de la crainte et de la jalousie. Elle sait que l'amour tranquille languit et s'endort. Semblable au coursier qui ne s'anime qu'au bruit d'un autre coursier qui le suit ou le devance.

Elle distribue, avec adresse, les tendres discours, les tendres regards, le doux sourire ; il n'est point d'amant qui n'envie le sort d'un autre amant : toujours la crainte se mêle à l'espérance. Cette foule insensée qu'agite un coup d'œil, court sans pudeur et sans frein : vainement Godefroi les gourmande et tente de les arrêter.

Jaloux de les satisfaire tous, Godefroi ne penche pour aucun : il est honteux de leur erreur, et s'indigne de leur folie : mais, désespérant de vaincre leur obstination, il leur propose enfin un moyen de les accorder. Que vos noms, dit-il, soient inscrits sur des billets, qu'ils soient mêlés dans un vase, et que le sort en décide.

Soudain les noms sont écrits : on les jette dans une urne ; on les remue, on les agite : le premier qui paroît : c'est Artemidore, comte de Pembrok. Gerard vient ensuite ; Venceslas les suit ; Venceslas, jadis l'exemple des sages, aujourd'hui en cheveux blancs, il soupire de ridicules amours.

Quelle joie se déploie sur le front de ces trois guerriers ! leurs yeux sont tout brillans du plaisir dont leur âme est inondée. Ceux dont l'urne cache encore les noms, sentent palpiter leurs cœurs : la sombre jalousie est dans leurs regards ; incertains et tremblans, ils attendent l'arrêt du sort.

Gaston est le quatrième, Rodolphe lui succède, Olderic à Rodolphe : le septième, c'est Guillaume de Roussillon, que suivent le Bavarois Éverard et le François Henri. Raimbaud est le dernier : Raimbaud qui

depuis, vaincu par l'amour, abjura sa croyance et fut l'ennemi du Dieu dont il avoit été le vengeur.

Brûlans de jalousie, d'envie et de rage, les autres accusent l'injustice de la fortune. Ils t'accusent, Amour, d'avoir remis leur sort et ton pouvoir dans ses aveugles mains. En proie à des désirs qu'irrite la défense, plusieurs, en dépit du sort, veulent suivre les pas d'Armide, et n'attendent que les ombres de la nuit.

Ils jurent de demeurer attachés à sa fortune, de braver, pour elle, les dangers et la mort. Par des paroles, par des soupirs qui lui échappent, elle excite leur ardeur : elle se plaint, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, d'être forcée de partir sans eux. Cependant les dix guerriers se sont armés, et vont prendre les derniers ordres de Godefroi.

Le sage leur prodigue ses leçons : il les avertit de se défier d'un peuple infidèle, inconstant et léger; il leur enseigne par quel art ils pourront éviter les piéges et se dérober aux malheurs. Mais ses discours inutiles sont emportés par les vents, et l'Amour rit de ses conseils. Enfin, Godefroi reçoit leurs adieux. L'impatiente Armide n'attend point le retour de l'aurore.

Elle part victorieuse, et traîne à sa suite ces rivaux enchaînés, ornement de son triomphe. La foule de ses autres amans demeure en proie aux maux les plus cruels. Mais dès que la nuit parut et amena sous ses ailes le silence et les songes légers, la plupart entraînés par l'amour, se dérobèrent en secret et suivirent ses traces.

Eustache est le premier : à peine peut-il attendre la nuit et les ombres : impatient, il s'échappe et marche dans l'obscurité sur les pas de l'aveugle guide qui le conduit. Il erre toute la nuit : enfin, aux premiers rayons du jour, il aperçoit Armide et ses guerriers dans un bourg qui leur a servi d'asile.

Il se précipite vers elle : Raimbaud l'a bientôt reconnu à son armure : « Qui t'a» mène en ces lieux ? qu'y viens-tu cher» cher ? — Armide. Si elle ne dédaigne » point mon bras et mes hommages, elle » n'aura, ni défenseur plus intrépide, ni » esclave plus fidèle. — Qui t'appelle à cet » honneur insigne ? — L'Amour.

» J'ai été choisi par l'Amour, et toi par » la Fortune. A ton avis, qui des deux a le » titre le plus légitime ? — Ton vain titre » ne te servira de rien : sans mission et sans

» droit, inutilement tu tenteras de te mêler
» avec les vengeurs avoués de la Princesse.
» — Eh ! qui osera me le disputer ?

» Moi. » A ce mot, Raimbaud s'avance l'épée à la main : avec un dédain égal, avec une égale audace, Eustache s'avance à son tour. Mais Armide étend son bras, et d'un coup d'œil qui maîtrise les âmes, elle arrête leur impétueux mouvement. « De grâce,
» dit-elle à Raimbaud, souffre un com-
» pagnon qui me donne un vengeur de
» plus.

» Si mon salut, si ma vie t'intéressent,
» pourquoi me priver d'un nouvel appui
» dans un si pressant besoin ? Je rends grâce
» au destin qui t'amène, dit-elle à Eustache,
» pour défendre mes jours et venger mon
» honneur. Je serois aveugle, insensée, si
» je dédaignois un compagnon si généreux
» et un si noble appui. » Pendant qu'elle parle, elle voit accourir de nouveaux défenseurs.

Ils arrivent par des chemins différens, tous se regardent d'un œil mécontent et jaloux : Armide les accueille, leur sourit, et chacun croit lire sur son front qu'elle distingue ses sentimens et sa valeur. Cependant les ombres s'éclaircissent : déjà

Godefroi s'est aperçu de la désertion de ses guerriers. De sinistres pressentimens du malheur qui les attend, portent dans son âme le trouble et l'inquiétude.

Pendant qu'il en est tout occupé, arrive un courrier haletant et couvert de poussière. Ses regards sombres, la douleur empreinte sur son front, annoncent qu'il est chargé de tristes nouvelles : « Bientôt, dit-il à Godefroi, la flotte égyptienne couvrira les » mers : Guillaume qui commande aux vaisseaux génois, m'a ordonné de t'apporter » cet avis. »

Il ajoute qu'un convoi considérable, que la flotte envoyoit au camp, a été arrêté au milieu de la route. Qu'une horde d'Arabes a tout à coup, dans le fond d'un vallon, attaqué l'escorte qui le conduisoit, en a égorgé une partie et chargé les autres de fers : que personne n'a pu échapper à ces brigands.

Que l'audace et la licence de ces barbares errans ne connoît plus de bornes : qu'ils se répandent, tel qu'un déluge, dans toute la campagne, et ne trouvent aucune digue qui les arrête ; que pour leur inspirer de la terreur et assurer les chemins, qui de la mer de Palestine conduisent au camp, il

est necessaire d'envoyer contre eux des détachemens.

En un moment ces funestes nouvelles volent dans toute l'armée : le vulgaire des soldats redoute la famine et la voit avec toutes ses horreurs. Le sage Bouillon, qui ne retrouve plus leur courage et leur audace accoutumée, d'un air calme et tranquille cherche à les rassurer, et les console par ses discours.

« O vous, leur dit-il, qui à travers mille » obstacles, à travers mille dangers, avez » franchi avec moi tant de climats divers, » Guerriers, qui naquîtes pour venger la » querelle du Ciel et réparer les pertes » d'une Religion sainte, vous qui avez » triomphé des forces de la Perse et de la » perfidie des Grecs, des monts et des mers, » de l'hiver et de ses tempêtes, de la soif et » de la faim, vous connoissez donc enfin la » crainte ?

» Ce Dieu qui dirige nos pas et qui nous » fait mouvoir, ce Dieu éprouvé tant de fois » dans de plus grands périls, ne peut donc » vous rassurer aujourd'hui ? Croyez-vous » qu'il ait retiré son bras et détourné ses » regards ? Un jour, et ce jour n'est pas » loin, vous acquitterez les vœux que vous

» lui avez faits, et vous aimerez à vous
» rappeler les hasards que vous aurez cou-
» rus. Allons, ranimez votre courage, et
» réservez-vous pour les succès qui vous
» attendent. »

Ainsi Bouillon relève leur espoir abattu, et d'un visage riant et serein les calme et les console : mais il cache au fond de son cœur la cruelle inquiétude et les soucis dévorans : il songe comment, au milieu de la disette qui le menace, il nourrira son armée, comment il repoussera les efforts de l'Égypte et de ses flottes : quelle barrière enfin il opposera au brigandage des Arabes.



CHANT VI.

CHANT SIXIÈME.

Cependant la douce espérance console les assiégés et calme leurs alarmes : la nuit, à la faveur de ses ombres, leur amène sans cesse de nouvelles provisions : des armes, des machines de guerre hérissent les remparts du côté du Nord, et présentent un front terrible et menaçant : les murs se sont élevés, et leur masse, solide, impénétrable, paroît braver tous les efforts et toutes les secousses.

L'infatigable Aladin fait toujours exhausser les remparts et fortifier les tours : soit que le soleil allume son flambeau, soit que les ombres obscurcissent le ciel, les travailleurs pressent les ouvrages : leurs bras fatigués s'épuisent à fabriquer de nouvelles armes ; mais Argant, qui ne peut souffrir ces éternels préparatifs, aborde le Monarque et lui tient ce discours :

« Jusqu'à quand nous retiendras-tu captifs dans ces murs ? Jusqu'à quand cacherons-nous notre honte et notre lâcheté ?
» J'entends gémir les enclumes sous le poids

13.

» des marteaux, j'entends résonner les cas-
» ques, les cuirasses, les boucliers; mais
» j'ignore à quel usage tu les destines. Ce-
» pendant les brigands ravagent tes cam-
» pagnes, pillent tes châteaux; personne
» n'ose arrêter leurs courses; le son de la
» trompette ne va pas seulement troubler
» leur sommeil.

» Rien ne dérange leurs repas et leurs
» fêtes : tranquilles tout le jour, ils repo-
» sent toute la nuit; et toi par tes lenteurs,
» par ton indolence, par cette attente éter-
» nelle des secours de l'Égypte, tu hâtes la
» famine qui va nous livrer aux fers des
» ennemis, ou à une mort lâche et hon-
» teuse.

» Pour moi, je ne veux pas qu'une mort
» sans honneur ensevelisse mes jours dans
» un obscur oubli : je ne veux pas que le
» soleil, à son retour, me surprenne encore
» caché dans tes murs : que le sort fasse de
» ma vie ce qui en a été arrêté dans les cé-
» lestes décrets; il ne sera pas dit au moins
» qu'Argant aura péri loin des combats,
» sans gloire et sans vengeance.

» Et pourtant si ta valeur première n'é-
» toit point éteinte, s'il en restoit encore
» quelques étincelles; ah! ce ne seroit pas

» à une mort honorable, au milieu des com» bats, ce seroit à la vie, ce seroit à la vic» toire que j'oserois prétendre. Allons en» semble, allons chercher notre ennemi et » notre destinée! Souvent dans les plus » grands périls, les conseils de l'audace sont » les conseils de la prudence.

» Mais si tu n'espères plus rien de l'au» dace, si tu crains d'exposer toutes tes » forces aux hasards d'un combat, fais du » moins que deux guerriers décident la » querelle : pour faire plus sûrement ac» cepter le défi au Général des Chrétiens, » que lui-même choisisse les armes, qu'il » fixe à son gré le lieu et les conditions du » combat.

» Si l'ennemi qu'on m'opposera n'a que » deux bras et une seule âme, quelqu'au» dacieux, quelqu'intrépide qu'il puisse » être, tu ne dois craindre aucun revers » pour une cause juste et défendue par » Argant. Oui, cette main sera pour toi la » fortune et le destin; elle te donnera la » victoire, reçois-la pour gage de ma pro» messe et de ta sûreté. »

Il dit : « Jeune audacieux, répond Ala» din, quoiqu'appesantis par l'âge, ces bras » ne craignent point encore de manier le

» fer. Je n'ai point une âme assez vile, assez
» lâche, pour préférer une mort déshono-
» rante à une mort illustre et généreuse, si
» je croyois en effet devoir redouter ces dé-
» sastres et cette famine que tu m'annonces.

» Ciel! éloigne de moi cette infamie.
» Mais un secret que ma politique cache
» aux autres, je vais le déposer dans le sein
» d'Argant. Soliman, qui brûle de venger
» l'affront qu'il reçut dans Nicée, a ramassé
» jusqu'au fond de la Lybie des hordes
» d'Arabes errans et vagabonds, il vient
» avec eux surprendre nos ennemis dans
» l'ombre de la nuit, et nous apporte des
» secours et des vivres.

» Bientôt il sera sous nos murs. Laissons,
» en attendant, les Chrétiens s'enivrer de
» leurs vaines conquêtes, et ne songeons
» qu'à conserver mon sceptre et le siége de
» mon Empire. Modère, de grâce, le feu
» de ton courage et ta trop bouillante au-
» dace; attends le moment marqué pour
» ta gloire et pour ma vengeance. »

Au nom de Soliman, son antique rival, le fier Circassien est enflammé de colère, et s'indigne qu'Aladin se promette tant de ses efforts: « Seigneur, lui dit-il, tu feras » à ton gré, ou la paix ou la guerre, je ne

» t'en parle plus ; temporise, attends Soliman, et flatte-toi que qui a perdu ses États, défendra les tiens.

» Qu'il vienne, cet Ange tutélaire, ce Libérateur des Croyans ? Pour moi, je crois me suffire à moi-même ; je ne veux de liberté que de ma main : pendant que tout languit ici dans le repos, permets que je descende dans la plaine ; puisque tu n'avoues point mon audace, j'irai en mon nom combattre les Chrétiens.

— » Tu devrois réserver pour un meilleur usage, ta valeur et ton épée : tu peux cependant, si tu le veux, aller défier quelque guerrier ennemi ». Argant, sans balancer : « Va, dit-il au héraut, va dans la plaine, et à la vue de tout le camp des Chrétiens, porte à leur Général mon défi.

» Dis-lui qu'un guerrier qui s'indigne de rester caché dans nos murailles, brûle de montrer ce que peut son courage ; qu'il est prêt à combattre dans cette plaine qui sépare la ville et le camp, et qu'il défie celui des Chrétiens qui compte le plus sur sa valeur.

» Qu'il ne se borne pas à un seul ennemi : qu'après le second et le troisième, le quatrième et le cinquième pourront encore

» se présenter : qu'illustre ou inconnu,
» tout Chrétien peut se mesurer avec lui :
» que le vaincu sera, suivant les loix de la
» guerre, l'esclave du vainqueur. » Il dit ;
soudain le héraut a revêtu sa cotte d'armes
où l'or se mêle avec la pourpre.

Il part, il arrive en présence de Godefroi, et des Guerriers qui l'environnent :
« Seigneur, dit-il, permets-tu à un héraut
» d'armes de remplir les ordres dont il est
» chargé ? — Je le permets ; parle sans
» crainte. — Tu verras, dit l'infidèle, si ma
» mission doit te plaire ou t'alarmer. »

Il continue, et d'un ton altier et imposant, il prononce le défi : tous les Chrétiens frémissent, tous font éclater leur indignation. « Le Guerrier qui t'envoie,
» lui répond Bouillon, tente une pénible
» entreprise ; bientôt il en sentira tout le
» poids, et il n'ira pas jusqu'au cinquième
» adversaire.

» Qu'il vienne ; le champ de bataille sera
» libre, il ne doit craindre aucun outrage :
» quelqu'un de mes guerriers combattra
» contre lui, et je te jure qu'il ne combattra
» qu'avec des armes égales. » Il dit ; le
héraut revole porter sa réponse au fier
Circassien.

« Arme-toi, Seigneur, lui dit-il, qui
» t'arrête? Les Chrétiens acceptent ton défi:
» les moins braves comme les plus intré-
» pides, brûlent de se mesurer avec toi. J'ai
» vu mille regards menaçans, j'ai vu mille
» bras armés: le Général donnera une sauve-
» garde au champ de bataille. » Aussitôt
Argant demande son armure.

Il la revêt avec impatience, et brûle de voler dans la plaine: « Il n'est pas juste, dit
» Aladin à Clorinde, qu'il parte seul et que
» vous restiez ici: prenez mille de nos guer-
» riers avec vous; suivez ses pas, et de loin,
» à la tête de votre troupe, veillez sur lui. »

Il se tait: Clorinde et ses soldats s'arment et sortent de la ville: Argant les précède; il est sur un coursier, couvert de son armure accoutumée: entre les murs et le camp s'étend un vaste terrein, dont la surface égale paroît faite exprès pour être le théâtre d'un combat.

C'est là que descend le farouche Argant; c'est là que seul il s'arrête à la vue de l'ennemi. Fier de son courage, de sa taille, de ses forces, son air respire l'orgueil et la menace. Tel Phlègre vit Encelade; ou tel parut le géant des Philistins dans le vallon témoin de sa défaite. La plupart des Chré-

tiens, qui ne connoissent point tout ce que peut son bras, le voient sans terreur.

Godefroi n'a point encore fixé son choix : mais tous les vœux, tous les regards se tournent sur Tancrède. Parmi tant de héros, un suffrage unanime le désigne comme le héros le plus intrépide. Bientôt on prononce son nom, et Bouillon semble applaudir.

Déjà tous cèdent à ce rival, et le vœu du Général n'est plus un secret. « Va, dit-» il à Tancrède, je te permets de combattre, » réprime la fureur de ce barbare. » Tancrède, orgueilleux de ce choix, fait éclater sa joie et son audace ; il demande son casque et son cheval, et suivi d'une troupe nombreuse, il sort des retranchemens.

Il n'est point encore sur le champ de bataille, où l'attend le Circassien : tout à coup s'offre à sa vue l'altière Clorinde : sa noble contenance fixe ses regards : son habillement efface la blancheur de la neige qui couronne le sommet des Alpes. Elle a ôté la visière de son casque, et placée sur une éminence, on la découvre toute entière.

Tancrède ne porte plus ses regards aux lieux où Argant lève au ciel son front me-

naçant : l'œil attaché sur la colline où est la guerrière, il laisse son coursier marcher d'un pas tardif et lent : bientôt immobile, il s'arrête et semble transformé en rocher ; il est tout de glace au-dehors, mais son cœur brûle, il n'a plus que des yeux, et paroît avoir oublié le combat.

Argant, qui voit que personne ne s'apprête à se mesurer avec lui : « Je suis venu, » s'écrie-t-il, chercher un ennemi : en est-il » un qui ose avancer et me combattre ? » Toujours interdit, étonné, Tancrède regarde Clorinde et n'entend rien. Othon alors pousse son cheval et le premier il s'élance dans l'arêne.

Othon avoit lui-même aspiré à l'honneur de combattre le Circassien ; mais il avoit cédé à Tancrède, et n'étoit sorti du camp que pour l'accompagner : cependant quand il voit le héros livré à d'autres objets ne plus songer au combat, jeune, impatient, audacieux, il saisit avidement l'occasion qui lui est offerte.

Plus rapide que le tigre ou le léopard dans les bois, il fond sur le Sarrasin qui l'attend la lance en arrêt. Tancrède enfin se réveille, et s'arrache aux pensées qui l'absorboient : C'est à moi de combattre, s'écrie-t-il, de-

meure.... mais déjà Othon ne l'entend plus.

Il s'arrête tout brûlant de colère et de dépit : la rage est dans son âme et la rougeur sur son front ; un autre combattre le premier ! c'est pour lui le dernier des opprobres. Cependant au milieu de la lice le jeune Guerrier frappe le casque du Sarrasin ; le Sarrasin de son fer traverse le bouclier d'Othon et perce sa cuirasse.

Le Chrétien chancelle et tombe : Argant plus fort, plus vigoureux, est à peine ébranlé : d'un ton superbe et dédaigneux, il fond sur son ennemi abattu : « Rends-toi, » lui dit-il, c'est assez pour ta gloire de » pouvoir dire que tu as combattu contre » moi.

— » Non, réplique Othon, un Chrétien » ne quitte pas sitôt ses armes et son audace : » un autre justifiera ma chute : moi je veux » ou me venger ou mourir. » Le visage en feu, la rage dans les yeux, Argant frémit et semble vomir la flamme. « Tu dédaignes » ma courtoisie, dit-il, éprouve ma va- » leur. »

Il dit : et oubliant les loix de l'honneur et de la chevalerie, il pousse son coursier sur le Chrétien. Othon s'écarte, se détourne et porte à son vainqueur un coup dans

le côté : il en retire son fer tout sanglant. Inutile blessure qui n'affoiblit point ses forces et enflamme encore sa colère et sa fureur.

Argant arrête son coursier, retourne sur ses pas, et plus rapide que l'éclair, il fond sur son ennemi : de ce terrible choc, Othon sent ses jambes tremblantes se dérober sous lui : pâle, foible, presque sans haleine, il tombe palpitant sur la terre.

Cruel dans sa colère, le Circassien pousse son cheval sur le corps du vaincu : « Que » tout orgueilleux, s'écrie-t-il, périsse » comme le téméraire que je foule aux » pieds » ! A cette vue, Tancrède indigné ne balance plus : il veut qu'un coup illustre couvre sa faute, et que sa valeur reprenne tout son éclat.

Il s'avance en criant : « Ame vile, qui » portes la bassesse jusque dans la victoire; » quel honneur attends-tu d'une si lâche » barbarie ? Il faut que tu aies été nourri » aux forfaits parmi les brigands de l'Arabie » ou quelque horde encore plus sauvage. » Fuis la lumière, monstre des forêts, cours » y cacher ta cruauté. »

Il se tait : l'Infidèle, impatient d'un affront, écume de rage et de fureur : il veut

répondre, mais un son confus sort de sa bouche, semblable au rugissement d'un lion irrité, ou tel que le bruit de la foudre lorsqu'elle déchire le sein de la nue et s'en échappe : ainsi les mots retentissent dans son sein enflammé et s'en arrachent avec violence.

Après que par des menaces ils ont tour à tour aigri leur colère et leur orgueil, tous deux avec une égale rapidité, ils s'éloignent pour prendre leur essor. O Muse! donne à ma voix plus de force et plus d'éclat; verse dans mon cœur la fureur qui les anime; que mes sons rendent toute l'horreur de ce combat, et que le bruit des armes retentisse dans mes vers.

Leurs lances sont en arrêt : ils se précipitent l'un sur l'autre; le lion qui s'élance, l'aigle qui fond sur sa proie, le trait qui fend les airs, sont moins rapides : rien n'égala jamais leur furie : leurs lances se brisent sur leurs casques : mille éclats, mille étincelles volent à la fois.

Le bruit seul du coup fait trembler la terre immobile; les montagnes en mugissent : mais ni le choc, ni le coup ne font plier le front des deux superbes rivaux. Leurs chevaux se heurtent, tombent, et

font pour se relever de lents et pénibles efforts : les Guerriers les abandonnent, prennent leurs épées et combattent à pied.

Chacun de la main suit la main de son ennemi, de ses regards cherche ses regards, mesure ses pas sur ses pas ; varie l'attaque et la défense ; trompe l'art par l'art, la feinte par la feinte, tourne, s'avance, recule, menace un côté, frappe l'autre, se découvre afin de forcer son adversaire à se découvrir à son tour.

Tancrède offre son flanc nu et désarmé ; Argant va le frapper et laisse lui-même son côté gauche sans défense : Tancrède d'un seul coup repousse son épée, le blesse, puis se retire, se remet sous les armes et s'en couvre tout entier.

Le Circassien voit couler son propre sang ; plein d'horreur et de trouble, transporté de douleur, il frémit, il soupire ; il élève et l'épée et la voix ; il veut frapper, et lui-même est frappé à l'endroit où finit l'épaule et commence le bras.

Tel dans les forêts qui couronnent le sommet des Alpes, l'ours blessé par des chasseurs, s'élance furieux au milieu des armes, affronte avec audace et les périls et la mort ; tel le Circassien percé d'une

double blessure, couvert d'une double honte, tout à la colère et à la vengeance, ne connoît plus le danger et oublie le soin de sa propre défense.

Il réunit toutes ses forces, et imprime à son épée un mouvement si impétueux que la terre en tremble et l'air en étincelle : Tancrède ne peut plus attaquer : il se défend, il respire à peine ; rien ne peut le garantir de l'impétuosité d'Argant ni de ses efforts.

Ramassé sous ses armes, il attend en vain que l'orage cesse : il recule; toujours, le fier Sarrasin le presse avec la même furie : enfin, lui-même forcé de s'abandonner à ses transports, il fond, il se précipite sur son ennemi.

La raison et l'adresse cèdent à la colère, la fureur entretient leurs forces et les redouble. Leurs bras ne portent pas un coup qui ne perce, qui ne déchire ; la terre est couverte des débris de leurs armes : leurs armes sont teintes de sang, et le sang coule avec la sueur ; leurs épées brillent comme l'éclair, éclatent comme le tonnerre et frappent comme la foudre.

L'un et l'autre peuple, interdit, incertain, contemple un spectacle si atroce et

si nouveau : partagé entre la crainte et l'espérance, il en attend la fin : leurs regards suivent les mouvemens des guerriers; parmi tant de spectateurs, on ne voit aucun geste, on n'entend aucun mot : tous restent muets, immobiles, et l'agitation n'est que dans leur cœur.

Déjà les deux combattans étoient épuisés, et tous deux, peut-être, alloient trouver en combattant encore une mort prématurée : mais la nuit étend ses voiles obscurs, et tous les objets se perdent dans ses ombres. Des deux côtés un héraut s'avance et vient séparer les Guerriers. Le Chrétien est Aridée ; l'Infidèle est Pindore, sage vieillard qui avoit porté le cartel d'Argant.

Tous deux, avec cette assurance que leur donnent l'usage antique et le droit des Nations, ils étendent leurs sceptres pacifiques. « O Guerriers, dit Pindore, vous avez ac-» quis une gloire égale, vous avez montré » une égale valeur; cessez le combat; res-» pectez les ombres et le repos qu'elles » amènent.

» Le soleil, en terminant son cours, doit » terminer vos travaux, et la nuit doit donner » la paix à toute la nature. Des cœurs géné-» reux dédaignent des exploits nocturnes,

» ensevelis dans les ténèbres et dans le si-
» lence. — Je voudrois, dit Argant, ne
» combattre qu'à la clarté des cieux, mais
» l'obscurité ne me fera point abandonner
» le champ de bataille, si mon ennemi ne
» jure qu'il y reviendra. »

« Et toi, dit Tancrède, jure que tu re-
» viendras toi-même, et que tu rameneras
» ton prisonnier; ce n'est qu'à cette condi-
» tion que je puis consentir à reculer la fin
» de notre querelle. » Tous deux ils jurent; et les hérauts, pour leur donner le temps de réparer leurs forces et de guérir leurs blessures, arrêtent que la sixième aurore les verra recommencer.

Ce terrible combat laisse au cœur des Chrétiens et des Sarrasins, une impression profonde et durable d'étonnement et d'horreur; on ne parle plus que de l'audace et de la valeur des deux Guerriers. On les compare, et le vulgaire partagé dans ses opinions, ne s'accorde point à donner la palme.

On attend en suspens que l'événement ait nommé le vainqueur, et décidé si la fureur l'emporte sur le courage, ou si l'audace cède à la bravoure. Mais personne ne prend au succès de ce combat un intérêt

plus tendre, personne n'en est plus occupé, plus agité que la belle Herminie, qui voit la moitié de sa vie soumise aux arrêts inconnus du destin.

Fille de Cassan qui régna sur Antioche, Herminie vit tomber son trône sous l'effort des Chrétiens, et fut elle-même le prix du vainqueur. Mais Tancrède, généreux et sensible, respecta ses malheurs, les plaignit, et au milieu des ruines de sa patrie, elle fut encore honorée comme une Reine.

Ce héros consola sa captive, la servit, lui rendit sa liberté, ses diamans et ses trésors : mais sa jeunesse, sa beauté, ses vertus, son courage enflammèrent le cœur de la Princesse, et l'enchaînèrent des liens les plus forts que jamais Amour eût formés. Libre, elle regretta ses fers, elle regretta un vainqueur adoré et une prison chérie ; mais l'honneur commande : elle obéit, et vient dans une terre amie chercher avec sa mère un odieux asile.

Elle vient à Solime ; elle y est accueillie par le tyran de la Palestine : bientôt couverte d'un lugubre voile, elle est réduite à pleurer sur le tombeau de sa mère : mais ni sa perte, ni son malheureux exil, ne peuvent arracher de son cœur le trait qui

l'a blessé, ni éteindre l'ardeur qui la consume.

Elle aime, l'infortunée! Elle brûle, mais loin de l'objet de sa tendresse, le feu caché dans son sein se nourrit plutôt de souvenirs que d'espérances : plus il est secret, plus il s'enflamme. Enfin, le siége de Solime amène Tancrède et réveille son espoir.

A l'aspect de tant de Nations si fières, si indomptées, tout est abattu, tout est consterné : Herminie seule éclaircit les ombres qui couvrent son front : d'un œil avide, curieux, elle parcourt l'armée Chrétienne : elle y cherche son amant : souvent elle l'y cherche en vain : quelquefois ses regards l'y rencontrent et elle se dit : Le voilà, c'est lui-même.

Dans le palais des Rois, près des remparts, s'élève une tour antique : du sommet on découvre le camp des Chrétiens ; on commande à la plaine et aux montagnes. Là, dès que le soleil donne sa lumière au monde, jusqu'au moment où la nuit répand son obscurité, Herminie assise contemple les Chrétiens, s'entretient de son amour et soupire.

C'est de là qu'elle a vu le combat : son cœur qui palpitoit sembloit lui dire : Voilà

l'objet de ta flamme, le voilà exposé à la mort. Ses regards inquiets suivoient tous les mouvemens ; à chaque coup que portoit Argant, elle sentoit dans son cœur le fer et la blessure.

Quand elle apprend la fin de cette journée, quand elle apprend que le combat doit recommencer, une crainte nouvelle vient glacer ses esprits : elle verse en secret des larmes ; des soupirs échappent de sa bouche ; pâle, défigurée, son visage est plein de douleur et d'épouvante.

D'horribles images la poursuivent et troublent ses pensées ; le sommeil plus cruel que la mort lui présente les songes les plus effrayans, les spectres les plus horribles. Elle croit voir son amant sanglant, déchiré ; elle croit l'entendre implorer son secours. Elle se réveille, trouve ses yeux humides et son sein baigné de ses larmes.

Ce n'est pas seulement la crainte d'un nouveau danger qui l'agite et l'alarme ; elle craint les blessures que le héros a reçues, et rien ne peut calmer son inquiétude : de trompeuses rumeurs retentissent autour d'elle, et redoublent ses peines : elle voit déjà Tancrède couché, languissant, et sa paupière prête à se fermer.

Sa mère lui apprit à connoître les vertus secrètes des plantes ; elle lui apprit, suivant l'usage de l'Orient, à tromper la douleur par des charmes, et à guérir les plaies les plus cruelles. Que ne peut-elle de sa propre main porter le remède dans les blessures du héros qu'elle adore !

Hélas ! elle voudroit guérir son amant, et c'est à l'ennemi de son amant qu'elle est forcée de donner ses soins ! Quelquefois elle est tentée de verser sur les plaies d'Argant des sucs mortels, de funestes poisons ; mais ses mains innocentes et pures se refusent au crime : elle désire au moins que les plantes, que les charmes, perdent leur force et leur vertu.

Elle ne craindroit point d'aller au milieu des Chrétiens : ses yeux sont depuis longtemps accoutumés à la vue des combats et du carnage. L'habitude des périls, les peines et les fatigues ont aguerri son âme : ce n'est plus une femme timide, qu'une ombre épouvante, qui frémit à l'idée du moindre danger.

L'amour sur-tout, l'amour étouffe la crainte dans son sein. Pour suivre le penchant qui l'entraîne, elle iroit, d'un pas tranquille, affronter dans les forêts de

l'Afrique les monstres et les poisons : mais si elle ne craint point pour ses jours, elle doit craindre pour sa gloire. L'Honneur, l'Amour, deux puissans rivaux, se disputent son cœur et le déchirent.

« Jeune Princesse, lui crie l'Honneur, » toi qui, jusqu'à ce jour, as vécu soumise » à mes loix, j'ai conservé ta vertu dans les » fers des ennemis, et libre aujourd'hui tu » voudrois perdre ce trésor qu'ont respecté » tes malheurs! Qui peut allumer dans ton » tendre cœur le feu qui l'embrase? Quelles » sont tes pensées? hélas! quel est ton » espoir?

» L'estime publique, ce tribut de gloire » qu'on paie à la sagesse et à la vertu, ne » sont donc rien à tes yeux? Amante noc-» turne, tu iras au milieu des ennemis cher-» cher le mépris et la honte? Ton superbe » vainqueur te dira : En perdant ton trône, » tu as perdu tes sentimens : tu es indigne de » moi : vil objet de ses rebuts et de ses dé-» dains, tu seras livrée aux outrages de » ses soldats. »

L'Amour, par de perfides conseils, la séduit et l'attire. « Un monstre ne t'a point » enfantée dans les forêts? Tu n'es point » née au sein des glaces et des rochers?

» Jeune et sensible, ce n'est pas à toi de » braver l'amour et ses feux. Pour fuir à » chaque instant l'objet qui t'a charmée, » pour rougir du nom d'amante, la nature » ne t'a pas fait un cœur de fer et de dia- » mant.

» Va, cours où t'entraînent tes désirs! » Tu crains un vainqueur cruel? Eh! ne » l'as-tu pas vu partager tes douleurs, ré- » pondre à tes plaintes, s'attendrir à tes » larmes? Lui cruel! ah, c'est à toi que ce » titre est dû, à toi qui balances encore à » sauver ton amant! Barbare! ingrate! le » généreux Tancrède languit, et tu n'es » occupée qu'à soulager son ennemi!

» Rends la vie au farouche Argant, afin » qu'il aille porter la mort dans le sein de » ton libérateur : voilà donc le tribut de ta » reconnoissance et le prix des services qu'il » t'a rendus! Tu peux encore prêter tes » mains à ce ministère impie, et l'horreur » de le remplir ne te donne pas des ailes » pour fuir de ces tristes lieux!

» Quel plaisir pour ton cœur sensible, » quel bonheur pour ton amour, si ta main » secourable à ton vainqueur, ranimoit le » flambeau de ses jours prêts à s'éteindre; » si rendu par toi à la vie, Tancrède te

» devoit le retour de sa beauté ! les roses
» de son teint renaîtroient pour toi, et en
» adorant ses charmes, tu adorerois ton
» ouvrage.

» Sa gloire deviendroit la tienne, tu par-
» tagerois ses exploits : heureuse dans ses
» chastes embrassemens, tu goûterois, avec
» lui, les plaisirs purs de l'hyménée : épouse
» honorée, tu fixerois tous les regards, tu
» brillerois au milieu des dames Latines,
» dans cette belle Italie, où règne la vraie
» valeur, où triomphe le vrai culte. »

Hélas ! abusée par ces illusions, l'insensée se forge la félicité suprême ; mais mille doutes enveloppent ses esprits d'un nuage épais : Comment sortira-t-elle de Solime ? Comment trompera-t-elle ces gardes qui veillent sans cesse autour du palais et des remparts ? Comment franchira-t-elle des portes que la crainte du danger tient toujours fermées ?

Herminie est auprès de Clorinde une compagne assidue : l'aurore la voit avec elle : le soleil à son déclin l'y voit encore : quand la nuit enveloppe l'univers de ses ombres, un même lit les reçoit souvent toutes deux. Tous ses secrets sont connus de Clorinde, tous, hors celui de son amour.

C'est le seul que lui cache Herminie. Si quelquefois son amitié surprend ses soupirs, elle feint une autre cause à sa douleur, et semble ne se plaindre que de ses infortunes. L'union qui les lie ne connoît ni les heures, ni les momens : toujours Clorinde est accessible pour elle; présente absente, jamais son asile ne lui est fermé.

Un jour que la Guerrière étoit sortie, Herminie entre dans son appartement; elle s'y arrête et roule dans sa pensée les moyens d'exécuter et de cacher sa fuite : pendant qu'incertaine, irrésolue, elle flotte entre mille desseins, elle voit l'armure de Clorinde, elle la voit et soupire.

« Trop heureuse Guerrière, se dit-elle, » ah ! que ne puis-je te ressembler ! Ce ne » sont point tes exploits, ce n'est point le » vain honneur de ta beauté que j'envie..... » Une longue robe n'enchaîne point ses » pas; une jalouse retraite ne captive point » sa valeur : elle revêt son armure, et si elle » veut sortir, elle part : ni la crainte, ni la » pudeur ne l'arrêtent.

» Ah ! pourquoi la Nature et le Ciel me » refusèrent-ils sa vigueur et son courage! » j'aurois pu, comme elle, échanger contre » une cuirasse, contre un casque, ce voile

» et ces vêtemens importuns. Les feux de » l'été, les glaces de l'hiver, les tempêtes, » les orages, rien ne pourroit m'arrêter : » seule ou accompagnée, j'irois dans la » plaine, à la clarté du jour, ou à la lueur » des étoiles.

» Impitoyable Argant, tu n'aurois pas été » le premier à combattre mon ennemi ! » J'aurois devancé tes pas : peut-être il » seroit aujourd'hui mon captif ; sous les » loix de son amante, il porteroit des fers » légers : sa chaîne adouciroit la mienne » et diminueroit le poids de mon escla- » vage.

» Ou bien sa main m'auroit percé, m'au- » roit déchiré le sein : du moins ce coup » auroit guéri la blessure de l'Amour ; mon » âme enfin connoîtroit la paix, et je repo- » serois au sein de la mort : peut-être mon » vainqueur eût donné quelques larmes à » mon trépas et un asile à ma cendre.

» Mais, hélas ! où s'égarent mes vœux ? » Je me perds dans des chimères et dans de » folles pensées. Ainsi donc tremblante, » éperdue, vil rebut de mon sexe, je de- » meurerois captive dans ces murs ! Non, » rassure-toi, mon cœur, et connois l'au- » dace ! Pourquoi du moins une fois ne

» prendrai-je pas les armes ? Pourquoi ces » bras tout foibles, tout débiles qu'ils sont, » ne pourroient-ils pas au moins un instant » en soutenir le poids ?

» Ils le pourront ; oui, l'Amour m'en » donnera la force ; l'Amour inspire le cou- » rage aux âmes les plus timides : dès qu'il » a senti ses feux, le cerf s'arme d'audace » et vole au combat, et moi ce n'est point au » combat que je veux aller ; je ne veux avec » ces armes produire qu'une courte illu- » sion : je veux être un moment Clorinde : » cachée sous sa ressemblance, je suis sûre » de sortir de ces lieux.

» Jamais les Gardes qui veillent aux » portes, n'oseront lui résister.... non.... Il » n'est point de plus heureux stratagême : » cette voie seule est ouverte à mes vœux. » Amour, qui m'inspires, favorise cet artifice » innocent ; Fortune, souris à mon entre- » prise ! Partons, Clorinde est encore au- » près du Roi : jamais instant ne sera plus » propice. »

Le dessein en est pris : en proie aux fureurs de l'amour, elle ne peut plus s'arrêter : elle saisit l'armure de Clorinde et l'emporte dans son appartement. Le hasard a écarté tous les témoins, et la nuit favorable

aux larcins et aux amans, couvre son vol de ses ombres.

Déjà le ciel plus obscur se couronnoit d'étoiles : l'impatiente Herminie appelle en secret son fidèle écuyer et la plus chérie de ses femmes : elle leur découvre une partie de ses projets, le projet de sa fuite, et donne à sa démarche une cause imaginaire.

Bientôt l'écuyer a tout disposé pour le départ : cependant la Princesse dépouille ses pompeux habits ; sans parure elle n'en est que plus belle : chaque ornement qu'elle ôte, découvre un trésor de plus : elle s'arme seule avec le secours de celle qui doit accompagner sa fuite.

Un dur acier presse l'ivoire de son col et sa blonde chevelure : sa tendre main saisit le bouclier et tremble sous cet énorme poids : bientôt elle est toute couverte de fer, et travaille à se donner l'air et le maintien guerrier : l'Amour qui la voit, sourit à sa métamorphose : tel jadis il sourit, quand Alcide travesti en femme manioit la quenouille et le fuseau.

Elle gémit, elle ploie sous le fardeau qui la blesse, et traîne avec peine ses pas lents et tardifs. Son corps se courbe et s'appuie sur sa fidèle compagne qui la précède; mais

l'amour et l'espérance soutiennent son courage, et rendent la vigueur à ses membres fatigués. Enfin, elles arrivent au lieu où les attend le fidèle écuyer, et montent sur les chevaux qu'il leur a préparés.

Tous trois travestis, ils marchent par les rues les plus secrètes et les plus détournées; mais ils ne peuvent échapper à tous les yeux; les armes étincellent dans les ombres et attirent les regards; cependant personne n'ose arrêter leurs pas; tout cède, tout s'éloigne à leur aspect. Cette armure connue, ce tigre redouté, impriment le respect et la crainte.

Quoique déjà moins inquiète, Herminie tremble encore d'être reconnue : elle est étonnée de son audace; elle arrive à la porte : le Garde à sa vue se trouble et s'abuse : Ouvre, lui dit-elle, je suis Clorinde; le Roi m'a donné ses ordres, je vais les exécuter.

Sa voix et l'armure de la Guerrière achèvent l'illusion : le Garde obéit; elle s'élance hors de la porte et sa suite avec elle : pour mieux assurer leur fuite, ils s'enfoncent dans le vallon et suivent ses obliques détours.

Parvenue enfin dans un lieu solitaire, à

l'abri des coteaux qui la cachent, la Princesse ralentit sa course ; les premiers dangers sont évanouis ; elle ne craint plus qu'on arrête ses pas ; mais de nouveaux périls viennent la troubler ; elle voit à son entrée dans le camp des obstacles que l'amour lui avoit dissimulés.

Cette armure, si ſavorable à ses premiers pas, lui sera funeste au milieu des ennemis ; elle ne voudroit pourtant se découvrir qu'aux yeux de son vainqueur. Inconnue à tout autre, elle voudroit percer jusqu'à lui sans exposer son honneur et sa gloire ; elle s'arrête et appelle son écuyer.

« Il faut, lui dit-elle, que tu me devances et que tu m'annonces ; sois prudent, sois discret : va dans le camp, » fais-toi conduire à la tente de Tancrède, » tu diras à ce Guerrier qu'une ſemme vient » lui rendre la vie, et que, pour prix de ce » service, elle lui demande la paix ; oui, » la paix, puisqu'Amour m'a déclaré la » guerre.

» Tu lui diras que, sûre de sa générosité, » elle se livre à sa foi, qu'elle ne craint de » sa part ni affronts, ni dédains. Tu ne lui » en diras pas davantage. S'il te presse, tu » lui diras que tu ne sais rien de plus. Va,

» cours et reviens promptement : moi cependant je t'attendrai dans ces lieux, où » rien ne me paroît à craindre. » Elle dit, et son fidèle écuyer vole avec la rapidité de l'oiseau qui fend les airs.

Il entre dans le camp, et s'y ménage un favorable accueil : on le conduit vers le héros qui, couché sous sa tente, le reçoit et l'écoute avec une joie mêlée d'une douce inquiétude. « Elle peut entrer, lui répond-il, je ne trahirai point le secret » qu'elle me demande. » L'écuyer part, et va reporter à la Princesse cette flatteuse réponse.

Déjà l'impatiente Herminie avoit compté ses pas : il entre dans le camp, disoit-elle........ il aborde Tancrède........ il revient........ mais il ne reparoît point encore !........ déjà elle accuse sa lenteur, elle s'afflige ; enfin, elle presse son coursier et monte sur une hauteur, d'où ses yeux commencent à découvrir les tentes des Chrétiens.

La nuit régnoit encore : aucun nuage n'obscurcissoit son front chargé d'étoiles ; la lune naissante répandoit ses douces clartés ; l'amoureuse beauté prend le Ciel à témoin de sa flamme ; le silence et les

champs sont les confidens muets de sa peine.

Elle porte ses regards sur les tentes des Chrétiens : « O camp des Latins, dit-elle, » objet cher à ma vue ! quel air on y res- » pire ! comme il ranime mes sens et les » rafraîchit ! Ah ! si jamais le Ciel donne » un asile à ma vie agitée, je ne le trou- » verai que dans cette enceinte : non, ce » n'est qu'au milieu des armes que m'attend » le repos.

» O camp des Chrétiens, reçois la triste » Herminie ! qu'elle obtienne, dans ton » sein, cette pitié qu'Amour lui promit ; » cette pitié que, jadis captive, elle trouva » dans l'âme de son généreux vainqueur. » Je ne redemande point mes États, je ne » redemande point le sceptre qui me fut » ravi : ô Chrétiens, je serai trop heu- » reuse, si je puis seulement servir sous » vos drapeaux ! »

Ainsi parloit Herminie : hélas ! elle ne prévoit pas les maux que lui apprête la fortune. Des rayons de lumière réfléchis sur ses armes, vont au loin frapper les regards, aux éclairs qui en jaillissent, à cette blancheur éclatante qui rayonne autour d'elle, à ce tigre d'argent qui vomit des flammes,

tout le monde diroit : C'est elle ; c'est Clorinde.

Non loin de là est une garde avancée ; à la tête sont deux frères, Alcandre et Polipherne ; ils sont chargés d'empêcher que des provisions n'entrent dans Solime : l'écuyer d'Herminie n'a trompé leur vigilance que par son éloignement et la rapidité de sa course.

Le jeune Polipherne, qui a vu expirer son père sous les coups de Clorinde, à cette armure blanche, à ce tigre odieux, croit reconnoître la Guerrière ; il irrite contre elle ses soldats ; lui-même transporté de fureur et de rage : Tu es morte, s'écrie-t-il, et il lui lance un javelot inutile.

Telle la biche altérée va chercher une onde pure et limpide qui distille d'un rocher, ou qui tombe à travers des gazons fleuris ; mais, si des chiens viennent la surprendre, au moment où elle croit se délasser à l'ombre, ou dans les eaux, soudain elle s'élance, et dans sa frayeur elle oublie et sa soif et sa lassitude.

Telle Herminie, toujours brûlée du feu qui la dévore, croyoit l'éteindre dans les chastes embrassemens de Tancrède ; elle croyoit y trouver le repos mais à l'aspect

de l'ennemi qui la menace, au bruit du fer qui siffle, elle oublie ses désirs et ses projets; et dans sa crainte elle presse les flancs de son coursier.

Elle fuit, l'infortunée Princesse : plus prompt que l'éclair, son coursier dévore la terre : sa compagne disparoît avec elle; Polipherne les poursuit; cependant l'écuyer revient et rapporte sa trop tardive réponse : il la cherche, il la suit dans sa fuite incertaine; la frayeur les égare et les disperse.

Alcandre aussi a vu la fausse Clorinde, mais plus sage que son frère et plus éloigné d'elle, il n'a point tenté de la suivre et s'est tenu dans son poste. Il envoie dire à Godefroi qu'il n'a vu conduire à Solime ni vivres, ni troupeaux, mais que devant son frère fuit Clorinde épouvantée.

Que sans doute une Guerrière si redoutable, si considérée, n'est sortie pendant la nuit que pour exécuter une importante entreprise : que c'est à Bouillon de juger et de commander, qu'il est prêt à obéir à ses ordres. Cette nouvelle se répand dans le camp, et bientôt elle retentit dans toutes les tentes.

Tancrède, déjà plein d'une idée qui flatte

son amour, ne doute plus de son bonheur. Ah! c'est elle-même, se dit-il, elle venoit adoucir mes peines; c'est pour moi qu'elle expose sa vie; il oublie tout, prend une partie de ses armes, monte à cheval, part en silence, et suit les indices qu'on lui donne et les traces qu'il croit voir.



CHANT VII.

CHANT SEPTIÈME.

CEPENDANT Herminie est emportée par son cheval dans l'épaisseur d'une antique forêt ; sans sentiment et presque sans vie, ses mains tremblantes laissent flotter ses guides : le coursier fuit et se précipite par mille sentiers, par mille détours ; enfin, les Chrétiens la perdent de vue, et leur poursuite est inutile.

Pleins de colère, la honte sur le front, épuisés de lassitude, ils reviennent à leur poste ; tels après une chasse longue et pénible, des chiens qui ont perdu, dans les bois, la trace de la bête qu'ils poursuivoient, reviennent haletans, l'œil morne et la tête baissée. Cependant la Princesse fuit toujours : craintive, éperdue, elle n'ose regarder en arrière si on la suit encore.

Elle fuit toute la nuit ; tout le jour elle erre sans conseil et sans guide : elle ne voit que ses larmes, elle n'entend que ses cris : enfin, au moment où le soleil dételle ses coursiers et se plonge dans l'Océan, elle arrive sur les bords du Jourdain, met pied à terre et se couche sur le sable.

Elle ne se repaît que de ses maux, elle n'a soif que de ses larmes; mais le sommeil, ce doux consolateur des humains, qui leur apporte le repos et l'oubli de leurs peines, vient assoupir ses sens et ses douleurs, et la couvre de ses ailes bienfaisantes. Cependant l'Amour, sous mille formes différentes, trouble encore la paix de son cœur.

Le gazouillement des oiseaux qui saluent l'aurore, le fleuve qui murmure, le zéphyr qui se joue avec les ondes et soupire à travers le feuillage, la réveillent aux premiers rayons du jour : elle ouvre des yeux languissans et promène ses regards sur les asiles solitaires des Bergers; elle croit entendre une voix qui la rappelle à la douleur et aux larmes.

Elle pleure : mais tout à coup ses gémissemens sont interrompus par des chants qui se mêlent aux accords des musettes champêtres; elle se lève, et se traîne à pas lents vers l'endroit d'où viennent ces sons : elle voit un vieillard assis à l'ombre et travaillant une corbeille d'osier : son troupeau paît auprès de lui, son oreille est attentive aux chants de trois jeunes Bergers qui l'entourent.

A la vue soudaine d'armes inconnues, ils

se troublent et s'effraient; mais Herminie les salue, les rassure, découvre ses beaux yeux et sa blonde chevelure. « Heureux » Bergers, leur dit-elle, continuez vos » jeux et vos ouvrages; ces armes ne sont » point destinées à troubler l'innocence de » vos travaux ni la douceur de vos chants.

» O vieillard! ajoute-t-elle, comment » au milieu du vaste incendie qui dévore » ces contrées, vivez-vous en paix dans » cet asile, sans craindre la guerre et ses » fureurs? » Il lui répond: « O mon fils! » ma famille et mes troupeaux ont jusqu'ici » été à l'abri des injures et des outrages, et » le bruit des combats n'a point encore » alarmé notre asile.

» Peut-être le Ciel propice veille sur » l'humble innocence et la protège; peut-» être que, semblable à la foudre qui épar-» gne les vallons et ne frappe que la cime » des montagnes, la fureur de ces étran-» gers n'écrase que la tête altière des Rois. » Notre pauvreté vile et méprisée ne tente » point l'avidité du soldat.

» Pauvreté vile et méprisée, et cepen-» dant si chère à mon cœur! je ne désire » ni les sceptres, ni les trésors; les soucis » de l'ambition ou de l'avarice n'habitent

» point dans mon âme : une onde pure me » désaltère, je ne crains point qu'une main » perfide y mêle des poisons : mes brebis, » mon jardin, fournissent à ma table fru- » gale des mets qui ne me coûtent que des » soins.

» Comme nos besoins, nos désirs sont » bornés ; mes enfans gardent mon trou- » peau, et je ne dois rien à des mains mer- » cenaires. Les chevreaux qui bondissent » dans la plaine, les poissons qui se jouent » dans les ondes, les oiseaux qui étalent » au soleil leur superbe plumage, voilà mes » spectacles et mes plaisirs.

» Il fut un temps où, séduit par les » illusions de la jeunesse, je connus d'au- » tres désirs ; je dédaignai la houlette des » Bergers, et je fuis loin des lieux qui m'a- » voient vu naître ; je vécus à Memphis ; » j'y fus admis dans le palais des Rois : » simple intendant des jardins, je vis, je » connus la Cour et ses injustices.

» Jouet long-temps d'une trompeuse es- » pérance, je souffris les rebuts et les dé- » goûts ; enfin, mes beaux jours s'écoulè- » rent, et avec eux mon espoir et mon am- » bition ; je pleurai les loisirs de cette vie » simple et paisible ; je soupirai après le

» repos que j'avois perdu ! Je dis enfin, » adieu grandeur ! adieu palais ! Et rendu » à nos bois, j'y retrouvai la paix et le » bonheur. »

Pendant qu'il parle, Herminie attentive, immobile, recueille un discours dont la douceur l'enchante ; la sagesse du vieillard pénètre son cœur et calme l'orage de ses sens. Enfin, après de longues réflexions, elle se détermine à s'arrêter dans cette solitude, au moins jusqu'à ce que la fortune favorise son retour.

« O mortel trop heureux d'avoir connu » la disgrâce, si le Ciel ne t'envie point la » douce destinée dont tu jouis, aie pitié » de mes malheurs ! Reçois-moi dans ce for- » tuné séjour ; je veux y vivre avec toi : peut- » être sous ces ombrages mon cœur se sou- » lagera du poids mortel qui l'accable ?

» Si, comme le stupide vulgaire, tu étois » avide de cet or, de ces pierreries qu'il » adore, j'en ai assez pour combler tes » désirs. » A ces mots, des larmes de douleur s'échappent de ses beaux yeux ; elle raconte une partie de ses infortunes, et le Berger attendri, mêle ses pleurs avec les siens.

Ensuite il la console et l'accueille avec la tendresse d'un père ; il la conduit sous

sa chaumière auprès d'une vieille épouse à qui le Ciel fit un cœur comme le sien; la fille des Rois revêt de rustiques habits; un voile grossier couvre ses cheveux; mais son regard, son maintien, tout dit qu'elle n'est point une habitante des bocages.

Ces vils habits n'éclipsent point son éclat, sa fierté, sa noblesse; la majesté brille encore sur son front, au milieu des plus humbles emplois : armée de la houlette, elle conduit les troupeaux et les ramène : sa main exprime le suc de leurs mamelles et presse le laitage.

Souvent, pendant que ses brebis couchées à l'ombre, évitent l'ardeur du soleil, elle grave des chiffres amoureux sur l'écorce des lauriers et des hêtres; elle y retrace l'histoire et les malheurs de sa flamme : en relisant les traits que sa main a formés, un torrent de larmes inonde ses joues.

Elle dit en pleurant : « Arbres confidens » de mes peines, conservez l'histoire de » mes douleurs! Si jamais un fidèle amant » vient reposer sous votre ombre, sa pitié » s'éveillera à la vue de mes tristes aven- » tures : il dira sans doute : Ah! l'Amour et » la Fortune payèrent trop mal tant de » constance et de fidélité!

» Peut-être si le Ciel daigne écouter les » prières des mortels, peut-être l'insensible, » un jour, viendra dans ces bois; il tour- » nera ses regards sur la tombe qui ren- » fermera ma froide et triste dépouille, et » il donnera enfin à mes malheurs quelques » soupirs et quelques larmes, hélas! trop » tardives.

» Du moins, si je vécus infortunée, quel- » que félicité suivra mon ombre : mes cen- » dres éteintes jouiront d'un bonheur que » je n'ai pu goûter. » Ainsi parloit cette amante égarée aux arbres insensibles et sourds. Deux ruisseaux de larmes couloient de ses beaux yeux. Cependant Tancrède, que le hasard conduit, va la chercher loin des lieux qui la cachent.

Les traces qu'il a suivies ont dirigé sa course dans la forêt; mais des ombres épaisses y répandent l'horreur et les ténèbres; il ne peut plus reconnoître ses traces; il s'abandonne à ses incertitudes; toujours son oreille attentive cherche à démêler, ou le bruit des armes ou le bruit des chevaux.

Si le vent murmure à travers les feuilles, si quelque oiseau, quelque bête sauvage agitent les rameaux, il croit entendre

son amante : il la cherche, et soupire après l'avoir cherchée en vain : il sort enfin de la forêt : un bruit sourd se fait entendre; la clarté de la lune le conduit par des routes inconnues, vers les lieux d'où ces sons semblent partir.

Il y arrive et voit du sein d'un rocher jaillir une onde claire et limpide, qui se précipite et roule, avec un doux murmure, sur un lit bordé de gazons : en proie à sa douleur, il s'arrête; il pousse des cris : l'écho seul répond à ses cris. Enfin l'aurore se lève, et ses rayons d'or et de pourpre embellisent la nature.

Le malheureux Tancrède gémit; il accuse le Ciel qui refuse à ses vœux le bonheur dont il s'étoit flatté. Il jure de venger sa maîtresse, si elle revient offensée. Mais, enfin, il se souvient qu'il touche au jour marqué pour son combat avec le Circassien : il veut retourner au camp, quoiqu'il ignore quelle route peut l'y ramener.

Il part : tandis qu'il erre par des sentiers douteux, tout à coup un bruit frappe ses oreilles et s'accroît à chaque instant. Enfin, du creux d'un vallon, il voit sortir un homme habillé en courrier; sa main agite une mobile baguette, un cor pend à son côté :

Quel chemin, lui dit Tancrède, conduit au camp des Chrétiens?

J'y vais, lui répond l'inconnu; les ordres de Boëmond me forcent à l'instant de m'y rendre. Tancrède, abusé par son langage, le croit un envoyé de son oncle; il le suit, ils arrivent sur les bords d'un lac où dorment des eaux paresseuses qui environnent un château; le soleil alloit se plonger dans l'Océan, et la nuit commençoit à déployer ses voiles.

Le courrier donne du cor; soudain une porte s'abaisse: Puisque tu es Chrétien, dit-il à Tancrède, tu pourras attendre en ces lieux le retour de l'aurore; il n'y a pas trois jours que le Comte de Cosense a conquis ce château sur les Infidèles. Le Guerrier contemple cette place que la nature et l'art ont rendue imprenable.

Il soupçonne quelque secrète embûche; mais, accoutumé à braver les dangers et la mort, il n'exprime point ses craintes, et son front toujours calme et serein ne trahit point ses inquiétudes. Partout où le guide le hasard ou son choix, il ne connoît de sauvegarde que sa valeur; cependant forcé de combattre contre Argant, il voudroit ne pas tenter une nouvelle entreprise.

Il s'arrête un moment sur le bord où le pont s'incline, et ne suit point le guide infidèle qui le presse et l'invite : cependant sur ce pont paroît un Guerrier tout armé : son maintien respire l'audace et la fierté ; un fer est dans sa main ; l'injure et la menace sont dans sa bouche.

« O toi que ton sort ou ton choix amène
» dans le séjour fatal d'Armide, tu songes en
» vain à m'échapper ! Dépouille tes armes,
» présente à ses fers tes mains captives,
» entre dans ces murs, et viens y subir son
» joug et ses loix : n'espère plus de revoir
» jamais le jour, si tu ne jures d'aller avec
» ses autres Guerriers défier tout ce qui
» porte le nom de Chrétien. »

A ces mots, Tancrède fixe sur lui ses regards : il le reconnoît, à ses armes, à son langage. C'est le gascon Raimbaud qui partit avec Armide, qui, pour elle abjurant son culte, est devenu le défenseur d'une croyance qu'il avoit promis de détruire.

Une sainte indignation éclate sur le front du pieux héros : « Vil apostat ! s'écrie-t-il,
» je suis ce Tancrède qui a ceint l'épée
» pour Jésus-Christ : j'ai toujours combattu
» sous ses drapeaux ; j'ai vaincu en son nom
» les mortels révoltés contre lui ; je les vain-

» crai encore. Ce bras, ministre du cour-
» roux céleste, fut choisi pour te punir
» et le venger. »

A ce nom glorieux l'impie se trouble : il pâlit; mais cachant encore sa frayeur : « Malheureux, lui dit-il, tu viens chercher » la mort! ici tu verras expirer ta force et » ton courage; si mon bras ne se dément » pas, aujourd'hui je trancherai ta tête al- » tière, et je l'enverrai sanglante au Géné- » ral des Chrétiens. »

Ainsi parle l'Infidèle : cependant la nuit avoit obscurci le ciel; mais tout à coup l'air est en feu, et le château est éclairé de mille flambeaux; Armide est assise dans la partie la plus élevée, et invisible, elle voit tout, elle entend tout.

Cependant le héros prépare pour le combat ses armes et son audace : à la vue de son ennemi qui s'avance à pied, lui-même abandonne son cheval épuisé de fatigue. Raimbaud est couvert de son bouclier; le casque en tête, l'épée à la main, il est prêt à frapper : le Prince court sur lui; sa voix est terrible, son regard est menaçant.

L'impie, caché sous ses armes, décrit de grands cercles, et cherche à tromper et

à blesser son ennemi. Tancrède fatigué, languissant, rappelle tout son courage, fond sur l'apostat, le pousse, le presse, et lui montre à la fois et l'éclair et la mort.

Toujours il dirige ses coups au siége de la vie, toujours ses coups partent avec la menace. L'agile Gascon fuit, revient et se dérobe avec légèreté au fer qui le poursuit; tantôt avec son bouclier, tantôt avec son épée, il cherche à tromper la fureur de son ennemi.

Mais il est moins prompt à se défendre que Tancrède à le frapper; déjà son bouclier est brisé; déjà son casque est percé et son armure ensanglantée : son fer n'a pu encore atteindre le héros; il éprouve la crainte et le remords; il est déchiré par l'amour, la honte et la vengeance.

Enfin dans son désespoir, il veut tenter les derniers efforts; il jette son bouclier, saisit des deux mains son épée encore altérée de sang, fond sur Tancrède, et lui décharge un coup furieux sur la cuisse gauche.

Il lui en porte un second sur le front : le crâne en retentit; le casque n'est point percé, mais le héros fléchit et chancelle : enflammé de colère, l'œil en feu, de ses

regards étincelans il dévore son ennemi.

Le perfide ne peut plus soutenir ce terrible aspect : il croit déjà sentir le fer qui frémit dans ses entrailles ; il recule, et le coup va frapper une colonne qui s'élève à l'extrémité du pont ; des étincelles volent en l'air, et le cœur de l'apostat est glacé d'épouvante.

Il fuit, Tancrède le poursuit ; déjà il l'atteint, et de ses pas presse ses pas ; mais tout à coup les flambeaux disparoissent ; les étoiles s'éteignent, un lugubre voile s'étend sur la nature, et le ciel désert n'a plus d'astres ni de clarté.

Au milieu de ces ombres et de cette nuit enchantée, le vainqueur ne suit plus, ne voit plus son ennemi, il avance au hasard des pas tremblans et mal assurés ; ils tombent sur le seuil d'une porte qui soudain roule et se referme sur lui : captif dans un noir cachot, les ténèbres et l'horreur l'environnent.

Tel battu par les flots d'une mer agitée, le poisson fuit dans les eaux tranquilles et dormantes du lac de Commachio ; mais cet asile devient sa prison, et une barrière impénétrable s'oppose à son retour.

En vain d'une main vigoureuse le héros

ébranle la porte, ses forces se consument en efforts inutiles; cependant une voix lui crie : « Prisonnier d'Armide, vainement » tu tentes d'échapper à ses fers.

» Ne crains point la mort : vivant au » fond de ce tombeau, tu y verras couler » une nuit éternelle. » Il ne répond point; il étouffe dans son cœur ses soupirs et ses peines ; mais en lui-même il accuse l'amour, le sort, son imprudence, et les artifices dont il est la victime; il se dit. « Perdre la vue de ce soleil qui éclaire la » nature, ce n'est qu'un léger malheur.

» Mais, hélas ! je te perds, ô soleil de » ma vie! je te perds, et peut-être jamais » tes rayons ne ranimeront mes déplorables » jours! » Le souvenir d'Argant vient encore redoubler ses ennuis : « Ah! malheu- » reux, dit-il, j'ai violé mon devoir et » mes sermens! O crime! ô honte éternelle! » j'ai mérité les mépris et les dédains d'un » Sarrasin. »

Ainsi, tour à tour, l'amour et l'honneur le rongent et le déchirent. Pendant qu'il se livre à sa douleur, l'audacieux Argant s'indigne de fouler encore la plume oiseuse. Son cœur, farouche ennemi de la paix, est altéré de sang et affamé de gloire.

Ses blessures saignent encore, mais déjà il appelle l'aurore qui doit ramener le jour du combat.

La nuit qui la précéda, le cruel à peine un moment ferma la paupière; le ciel est encore obscur, un foible rayon de lumière n'a point encore doré le sommet de la montagne; déjà il se lève : Apporte-moi mes armes, crie-t-il à son écuyer qui les tient toutes prêtes : ce ne sont point ses armes accoutumées; celles-ci sont un présent superbe d'Aladin.

Il les regarde à peine, et s'en revêt; leur énorme poids ne fatigue point ses épaules : à son côté pend son antique et formidable épée : telle, dans les airs enflammés, brille une comète dont l'horrible et sanglante chevelure détruit les États, amène les maladies, et par d'affreux présages va sous la pourpre épouvanter les Rois.

Tel paroît Argant sous ses armes étincelantes : ses yeux sinistres roulent ivres de sang et de colère : l'horreur de la mort respire dans tout son maintien; la mort tout entière respire sur son front; il n'est point d'âme, si ferme, si courageuse, que n'effraie un seul de ses regards : il tient dans sa main son épée nue; avec des cris menaçans,

il l'agite, il la secoue, et frappe les airs et les ombres.

« Bientôt, dit-il, le brigand Chrétien, » l'audacieux qui veut s'égaler à moi, tom- » bera sous mes coups, et tout sanglant, » il roulera dans la poussière; ses yeux ver- » ront mon bras en dépit de son Dieu, lui » arracher ses armes et ses dépouilles : sa » bouche mourante me conjurera de ne le » point faire servir de pâture aux chiens, » et je repousserai sa prière. »

Tel un taureau en proie aux fureurs d'un amour jaloux mugit horriblement, et par ses mugissemens réveille son courage et sa vengeance; il aiguise contre les troncs ses cornes menaçantes; il lutte contre les vents; ses pieds frappent la terre, et de loin il défie son rival à un combat sanglant et mortel.

Tel et plus furieux encore Argant appelle le Héraut, et d'une voix entrecoupée : « Va, dit-il, au camp des Chrétiens, an- » nonce au vengeur du Christ le combat » et la mort. » Lui-même il monte à cheval, précédé de son prisonnier, il sort de Solime, et d'un pas précipité il franchit les collines.

Cependant le cor résonne, et ses sons répandent au loin l'horreur et l'effroi : tel

le bruit du tonnerre retentit dans le cœur des mortels. Déjà les Princes Chrétiens sont rassemblés dans la tente du Général. Là le Héraut prononce le défi, nomme Tancrède et n'exclut personne.

Godefroi, plein de trouble et d'incertitude, promène autour de lui des regards lents et prolongés : ses yeux ni sa pensée ne rencontrent personne qui puisse fixer son choix; la fleur des Guerriers a disparu: on ignore le sort de Tancrède; Boëmond est éloigné; l'invincible héros qui a immolé le fier Norvégien, erre exilé loin du camp.

Les plus braves, les plus fameux Guerriers, victimes de la perfide Armide, ont suivi ses pas, et sont cachés dans le silence d'une profonde nuit; les autres, moins vigoureux et moins intrépides, se tiennent debout la langue glacée et la honte sur le front. La crainte fait taire l'honneur dans leur âme, et aucun n'ose briguer une gloire que tant de périls environnent.

A ce silence, à cet aspect, au signe trop certain de leur foiblesse, Godefroi s'enflamme d'un généreux courroux; soudain il se lève : « Ah! je serois trop indigne » de la vie, s'écrie-t-il, si je refusois de

» l'exposer aujourd'hui, si je souffrois que » l'Infidèle bravât impunément tous les » Chrétiens et insultât à leur honte!

» Assis et loin du danger, que tous nos » Guerriers soient les spectateurs oisifs de » mon combat : allons, donnez-moi mes » armes. » Soudain ses armes lui sont apportées; mais le sage Raymond, qui, dans un âge mûr, a une prudence plus mûre, et dont la vigueur encore ne cède point à celle des Guerriers qui sont présens, Raymond s'avance :

« Il ne sera pas dit, Seigneur, qu'en exposant ta tête, tu exposeras toute l'armée; » tu n'es point un soldat; tu es notre Général, et ta perte seroit la perte commune; » c'est sur toi que la foi s'appuie; c'est » sur toi que repose son saint empire : c'est » par toi que le joug des enfers doit être » brisé; le sceptre est dans tes mains pour » diriger notre courage, c'est à nous de » manier le fer et de montrer de l'audace.

» Moi-même, quoique courbé sous le » poids des ans, j'irai combattre le premier : que d'autres se dérobent aux dangers, moi je ne veux pas que la vieillesse me serve d'excuse : ah, que ne » suis-je encore à la fleur de mes ans! que

» n'ai-je et votre jeunesse et vos forces!
» ô vous que la crainte retient dans ces
» retranchemens, vous que la colère, la
» honte du moins, ne peuvent animer con-
» tre ce barbare qui vous provoque et vous
» outrage!

» Que ne suis-je encore tel que j'étois,
» quand aux yeux de toute l'Allemagne,
» à la Cour de Conrad, je perçai, j'im-
» molai le farouche Léopold! La chute de
» cet ennemi fut pour ma valeur un plus
» noble trophée, que si seul et sans armes,
» un de nos Guerriers mettoit en fuite une
» troupe nombreuse de ces vils Sarrasins.

» Ah! si j'avois encore les mêmes forces,
» si mon sang, comme alors, brûloit encore
» dans mes veines, j'aurois déjà terrassé
» l'orgueil de l'Infidèle! mais tout vieux,
» tout débile que je suis, mon cœur n'est
» point encore glacé et ne connoît point
» l'épouvante; je mourrai sur le champ de
» bataille; mais du moins le barbare ne
» triomphera point de sa victoire. Allons, je
» vais m'armer; ce jour sera le plus il-
» lustre de mes jours. »

Ainsi parla le généreux vieillard; son discours réveille dans tous les cœurs la valeur et l'audace: ces Guerriers, muets et

timides, deviennent tout à coup ardens, impétueux; tous acceptent le combat, tous briguent l'honneur d'être choisis. Baudouin le réclame: Roger, Guelfe, les deux Guy, Étienne et Garnier y prétendent.

Ce Pyrrus, dont l'heureuse adresse valut à Boëmond la conquête d'Antioche, Évrard l'Écossois, l'Irlandois Rodolphe, et Rosemond l'Anglois, brûlent d'obtenir la préférence: vous ne le désirez pas moins, Gildippe, Odoard, tendres amans, fidèles époux.

Mais, plus qu'eux tous, le généreux vieillard fait éclater son ardeur et son audace: déjà il est armé: son casque seul lui manque encore: « O vivante image de l'antique valeur, lui dit Godefroi, que nos » Guerriers s'instruisent à ton école et se » forment par ton exemple! C'est en toi » que brillent dans tout leur éclat, les talens, la discipline et la valeur.

» Ah! si j'avois dix jeunes Guerriers dont » la bravoure égalât la tienne, bientôt je » verrois tomber le trône de l'erreur! bientôt du couchant à l'aurore j'aurois arboré l'enseigne triomphante de la Croix. » Mais cède à ma prière, et réserve ta tête » pour de plus nobles soins. Souffre que

» le sort nomme le Guerrier qui doit com-» battre l'Infidèle ; ou plutôt ce sera Dieu » qui commande à la fortune et à la des-» tinée. »

Mais Raymond, toujours obstiné, veut que son nom soit écrit parmi les autres noms : Godefroi les reçoit dans son casque, les mêle et les secoue : le premier qui sort est celui du Comte de Toulouse.

A ce nom un cri de joie se fait entendre ; personne n'ose blâmer le sort qui l'a nommé. Le vieillard montre sur son front une vigueur nouvelle : la jeunesse en sa fleur renaît sur son visage. Tel le serpent, orgueilleux de l'or dont il brille, étale au soleil les richesses d'une peau nouvelle, et dresse dans les airs sa superbe tête. Bouillon sur-tout applaudit à ce choix, et annonce à Raymond l'honneur et la victoire.

Il détache son épée, et la présentant au vieillard : « Voilà, dit-il, le fer que » jadis le rebelle Saxon portoit dans les » combats ; je le lui arrachai, je lui ar-» rachai aussi sa coupable vie : toujours » ce fer m'a donné la victoire ; prends-le ; » puisse-t-il n'être pas moins heureux dans » tes mains ! »

Cependant l'audacieux Argant exhale son

impatience par des menaces et des cris. « O peuples indomptés! ô fameux Héros » de l'Europe, un homme seul vous défie! » Qu'il vienne ce fier Tancrède, s'il compte » tant sur sa valeur! Veut-il attendre dans » son lit, ces ombres qui ont déjà protégé » sa foiblesse?

» S'il n'ose paroître, qu'un autre vienne » à sa place? Cavaliers, fantassins, venez » tous ensemble, puisque dans une armée » si nombreuse, il n'est pas un Guerrier » qui ose se mesurer seul avec moi! Voilà » le tombeau où reposa le fils de Marie? » Que n'avancez-vous? que n'acquittez-» vous vos vœux? ce chemin y conduit. » A quelle plus noble entreprise réservez-» vous votre épée! »

Ainsi le barbare outrage les Chrétiens. Plus impatient qu'eux tous, Raymond s'enflamme à sa voix et ne peut souffrir ses affronts. Sa valeur devient farouche et s'allume du feu de la colère. Impétueux, il s'élance sur un coursier qui a la vîtesse de l'aigle dont il emprunta son nom.

Il naquit sur les bords du Tage : là quand le Printemps ramène l'amour et les zéphyrs, la cavale pleine d'une fureur nouvelle, la bouche béante, reçoit l'ha-

leine féconde des vents, conçoit et devient mère.

Sans doute Aquilin dut sa naissance à l'air le plus subtil et le plus léger : s'il court sur l'arène, s'il bondit, s'il caracole, il n'imprime point la trace de ses pas. Monté sur ce coursier, le vieillard s'avance, et lève au ciel ses regards.

« O Dieu, s'écrie-t-il, ô toi qui, dans » la vallée de Thérébinte, guidas, contre » l'impie Goliath, un bras sans expérience, » toi qui fis tomber ce fier destructeur d'Is- » raël sous la fronde d'un simple Berger, » renouvelle, ô mon Dieu ! cet exemple. » Abats l'infidèle sous mes coups ! que son » orgueil expire sous la main d'un foible » vieillard, comme celui du Philistin sous » celle d'un enfant ! »

Il dit, et sa prière s'élève vers les célestes demeures sur les ailes de l'Espérance : l'Éternel la reçoit, et dans sa milice immortelle, il choisit un Ange qui défendra Raymond, et l'arrachera vainqueur des mains de l'impie.

L'Ange qui fut commis pour veiller sur son berceau, et dont les soins dirigèrent son enfance dans le chemin pénible de la vie, sera encore chargé de ses destins :

appelé à ce noble emploi, il monte à l'arsenal, où reposent les armes de la céleste milice.

Là se conserve cette lance qui fit périr le serpent : là les traits de la foudre, et ces traits invisibles qui portent aux nations la peste et les horribles fléaux : là est suspendu ce trident redoutable, la terreur première des mortels, ce trident qui ébranle la terre jusque dans ses fondemens et renverse les cités.

Parmi ces armes, étincelle un bouclier du diamant le plus pur : vaste, immense, il couvriroit tous les pays qui séparent l'Atlas du Caucase : c'est ce bouclier qui défend les Princes justes et les Peuples vertueux : l'Ange le prend, et toujours invisible, il vole auprès de son cher Raymond.

Cependant les remparts sont couverts d'une foule d'avides spectateurs : le Tyran envoie Clorinde avec sa troupe se placer sur le penchant de la colline : de l'autre côté s'avancent des Chrétiens en ordre de bataille : au milieu le terrain libre offre aux combattans une vaste arène.

Argant regarde et ne voit point Tancrède : mais un Guerrier inconnu se présente à sa vue. « Grâces à ton destin, lui dit

» le Comte, celui que tu cherches est allé » dans d'autres lieux : mais ne triomphe » pas encore ; tu me vois prêt à te combat- » tre : je puis le remplacer ; je puis être le » troisième qui se mesure avec toi. »

Le superbe en sourit : « Que fait donc » Tancrède, lui dit-il ? quel objet l'ar- » rête ? Il bravoit le Ciel, et aujourd'hui » toute sa confiance est dans la fuite : qu'il » se cache au centre de la terre, dans l'a- » bîme des eaux, il n'est point d'asile qui » puisse le sauver de mes coups.— Tu mens, » répliqua Raymond, quand tu dis qu'un » héros tel que Tancrède fuit devant toi, » jamais ta valeur n'égala la sienne. »

Le Circassien frémit de colère : « Viens, » s'écrie-t-il, je t'accepte à sa place : bientôt » on verra comment tu soutiendras la folle » témérité de tes discours. » Tous deux s'a- vancent, et dirigent contre le casque, l'un de l'autre, leurs redoutables lances. Ray- mond atteint l'Infidèle, mais le coup qu'il lui porte ne peut l'ébranler.

Le fier Argant, pour la première fois, voit tromper ses efforts et frappe en vain : l'invisible bras détourne ses coups loin du pieux Guerrier qu'il défend. Le barbare mord ses lèvres de fureur, vomit des blas-

phèmes, brise sa lance, prend son épée et fond sur son ennemi.

Son coursier se précipite la tête baissée; Raymond se dérobe au choc, se jette sur la droite et frappe Argant au front. L'Égyptien revient; le Comte l'évite encore: cependant son casque est atteint, mais le casque, plus dur que le diamant, est toujours impénétrable.

Enfin, le cruel Circassien le serre et veut s'attacher à lui: Raymond qui craint de plier sous cet énorme fardeau, cède, puis revient à la charge, s'éloigne, se rapproche, et semble avoir des ailes: son coursier souple et docile, d'un pas toujours sûr, obéit à la main qui le guide.

Tel un Général qui assiége une tour environnée d'un marais, ou placée sur le sommet d'une montagne, tente tous les accès, emploie tous les stratagêmes: tel Raymond recule, avance, décrit mille cercles et mille détours. La cuirasse et le casque du Sarrasin résistent à ses efforts; il cherche des endroits plus foibles, et qui puissent livrer un passage à son épée.

Déjà l'armure d'Argant est percée de plusieurs coups; déjà elle est teinte de sang: la sienne est encore tout entière, et son cimier

n'est pas même entamé. En vain la rage du Sarrasin s'allume, en vain il frappe, son courroux se perd en efforts inutiles; mais toujours infatigable, il redouble et revient plus terrible.

Enfin, après mille coups, il en porte un qui va tomber à plomb sur le Comte : son coursier, tout agile qu'il est, ne pourroit le sauver du trépas; mais le bras invisible est toujours étendu sur lui, et les efforts du Sarrasin expirent sur le céleste bouclier.

L'épée se brise et vole en éclats : Argant qui les voit, en croit à peine ses yeux : interdit, il regarde sa main désarmée, et s'étonne de la résistance qu'il éprouve.

C'est sur le bouclier de Raymond qu'il croit avoir brisé son épée : Raymond le croit comme lui; il ignore toujours le secours que le Ciel lui prête : mais à la vue d'un ennemi sans armes, le Héros s'arrête, et dédaigne une lâche victoire et des dépouilles qu'il peut enlever sans péril.

Il alloit dire au Sarrasin : Prends une autre épée; mais tout à coup, il songe que dans sa main est l'honneur des Chrétiens, que sa honte fera la leur : il ne veut point une indigne victoire, mais il ne veut point

hasarder la gloire commune. Pendant qu'il balance, Argant lui lance la poignée de son épée.

Lui-même il pousse son coursier, et veut corps à corps lutter contre Raymond. Le Héros est atteint à la joue, mais sans se troubler, il se dérobe au bras vigoureux qui va le saisir, et blesse cette main qui, semblable à la serre du vautour, alloit s'attacher à sa proie.

Il va, revient, s'avance, se replie, et toujours porte au Sarrasin les plus terribles coups : il réunit contre lui toute sa force, toute son adresse, tout ce que peut le dépit et la colère. Le Ciel et la fortune secondent ses efforts.

Argant, couvert de son armure, soutenu par son propre poids, résiste immobile et toujours intrépide à ses attaques. Tel, au milieu d'une mer orageuse, sans gouvernail, sans voiles et sans mât, un vaisseau lutte contre les flots : ses flancs formés du chêne le plus dur, bravent encore la fureur de l'onde, et défendent les matelots du désespoir et de la mort.

Argant, tu périssois quand Belzébuth vint t'arracher au trépas. Au sein d'une nuée, Belzébuth compose un fantôme à figure

humaine ; il lui donne les traits et les armes de l'altière Clorinde ; il lui donne et sa voix et son geste et son port.

Le fantôme s'approche d'Oradin, qui excelle à lancer des flèches : « O fameux » Oradin, lui dit-il, ô toi dont la flèche » docile va frapper le but que lui marque » ton œil, quel malheur, si ce Héros, le » rempart de la Palestine, périssoit dans ce » combat; si son ennemi, chargé de ses dé- » pouilles, retournoit triomphant et tran- » quille dans son camp !

» Fais briller ton adresse ; abreuve tes » flèches dans le sang du brigand Français ; » cet exploit te comblera de gloire, et la » reconnoissance de ton maître t'assure un » prix égal à ton mérite. » Il dit, et séduit par ses promesses, Oradin prend dans son carquois une flèche meurtrière et bande son arc.

La corde frémit, le trait vole en sifflant dans les airs, perce la cuirasse de Raymond, et s'arrête à sa peau qu'il effleure. Le céleste Guerrier affoiblit le coup, et ne permit pas qu'il fît une blessure plus profonde.

Le Comte arrache la flèche ; il voit jaillir son sang : d'un ton menaçant et plein d'indignation, il reproche au Sarrasin la foi

violée. Godefroi, qui toujours a les yeux attachés sur Raymond, voit la perfidie, il croit que la blessure est mortelle : il soupire, et son cœur est glacé d'effroi.

De l'œil et de la voix il excite ses Guerriers à le venger. Soudain les visières s'abaissent, les lances sont en arrêt, et les coursiers se précipitent : en un instant, Chrétiens, Sarrasins, tout s'ébranle. La plaine disparoît sous le tourbillon de poussière qui la couvre, et s'élève jusqu'au ciel.

L'air retentit du bruit des casques, des boucliers qui se heurtent et des lances qui se brisent ; les chevaux, les cavaliers tombent renversés et confondus : tout est couvert de morts et de mourans ; on n'entend que des cris, des gémissemens, des soupirs ; le carnage s'échauffe : on se mêle, on se presse, on s'abat, on s'égorge.

Argant, dégagé de son ennemi, s'élance au milieu de la foule, arrache à un guerrier une massue de fer, rompt les Chrétiens, les renverse, les foule aux pieds, et s'ouvre un large chemin : il ne cherche que Raymond ; il tourne contre lui seul son fer, sa colère et sa fureur. Tel qu'un lion affamé, il semble vouloir le dévorer.

Mais une foule de Chrétiens l'environne,

et arrête ses pas et sa vengeance. Orman, Roger de Bernaville, les deux Guy, les Gérard, le serrent et l'attaquent. Rien ne ralentit ses coups; il devient plus furieux par la résistance qu'il éprouve : telle la flamme captive s'échappe de sa prison, et plus terrible, porte au loin la destruction et la ruine.

Orman expire; un des Guy est blessé: Roger tombe avec les morts, foible et languissant. Mais la foule se presse; un cercle épais et menaçant d'hommes et d'armes environne le Sarrasin : seul, il soutient tout l'effort des Chrétiens : seul, il balance la destinée.

Cependant Bouillon appelle son frère : « Marche, lui dit-il, avec ta troupe. Porte-» toi sur la gauche où le combat est plus fu-» rieux, et enveloppe l'ennemi. » Baudouin s'avance; le mol Asiatique ne peut soutenir le choc des Chrétiens; il cède, il plie; les rangs sont rompus, les chevaux, les cavaliers, les drapeaux, tout tombe, tout est renversé.

La droite est entraînée dans la déroute Argant seul résiste; pendant qu'à ses côtés tout fuit, tout se précipite, seul il s'arrête et montre aux Chrétiens un front mena-

çant. Tel et moins terrible encore seroit un géant, qui, avec cent mains et cent bras, frapperoit de cinquante épées et se couvriroit de cinquante boucliers.

Il soutient et le choc des chevaux et le choc des guerriers : seul il lutte contre toute une armée; ses armes sont brisées; son corps est déchiré; son sang coule avec sa sueur; il semble ne pas s'en apercevoir : mais les Infidèles l'environnent, le pressent et l'entraînent dans leur fuite.

Il cède au torrent; mais des regards et de la voix il défie encore l'ennemi : la terreur respire dans ses yeux; la menace est dans sa bouche; il cherche en vain à retenir cette troupe fugitive.

Son courage, ses efforts, ne peuvent ni l'arrêter, ni la rallier; leur crainte ne connoît plus le frein de la discipline; ils n'écoutent ni les prières, ni les ordres. Cependant Bouillon, qui voit la fortune propice à ses desseins, suit le cours de sa victoire, et envoie de nouveaux secours aux vainqueurs.

Si le Ciel n'en eût autrement décidé, ce jour alloit être pour les Chrétiens un jour de triomphe et le terme de leurs travaux : mais la troupe infernale, qui voit dans ce

combat chanceler son empire, rassemble tout à coup les nuages et déchaîne les tempêtes.

Un voile ténébreux dérobe aux yeux des mortels le soleil et sa clarté : le ciel s'allume d'un feu plus noir que les feux de l'enfer : la foudre gronde, la grêle tombe, ravage les prairies, inonde les plaines : les arbres sont brisés ; le fougueux ouragan ébranle les chênes, les rochers et les monts.

La pluie et le vent, la grêle et les éclairs, frappent tout-à-la-fois contre les Chrétiens. A cette tempête inattendue, une fatale terreur étonne leur audace : quelques-uns se rallient autour de leurs drapeaux ; mais Clorinde, qui voit leur désordre et leur trouble, saisit le moment favorable, et pousse son coursier.

« Amis, s'écrie-t-elle, le Ciel combat » pour nous ; il venge nos droits : sa colère » nous épargne et ne frappe que sur nos » ennemis. Déjà tremblans, déjà vaincus, » il leur enlève et le jour et leurs armes. » Allons, marchons où le destin nous con» duit. »

Ainsi elle anime ses Guerriers et se précipite sur les Chrétiens ; elle rit de leurs

efforts impuissans, les abat et les accable; Argant revient lui-même, et reporte à ses vainqueurs les alarmes et la mort. Ils abandonnent le champ de bataille, et tournent le dos à la tempête et à l'ennemi.

Fugitifs, poursuivis et par l'enfer et par les mortels, leur sang coule et se mêle avec les ruisseaux dont la plaine est inondée. Dans la foule obscure des morts et des mourans, Pyrrus et le brave Rodolphe tombent sans vie, l'un de la main de Clorinde, l'autre sous les coups d'Argant.

Ainsi fuyoient les Chrétiens : les Démons et les Infidèles ne cessent de les poursuivre; Godefroi seul oppose aux armes, à la foudre, à la tempête, un front intrépide; il gourmande ses chefs, et placé à l'entrée du camp, il y reçoit ses troupes éperdues.

Deux fois il pousse son coursier contre le cruel Argant et l'arrête deux fois : deux fois l'épée à la main il enfonce les bataillons ennemis les plus épais. Enfin, lui-même avec les siens, il se retire à l'abri des retranchemens et abandonne la victoire. Les Sarrasins regagnent la ville, et les Chrétiens, fatigués, abattus, se renferment dans leur camp.

Ils n'y trouvent pas encore un asile contre

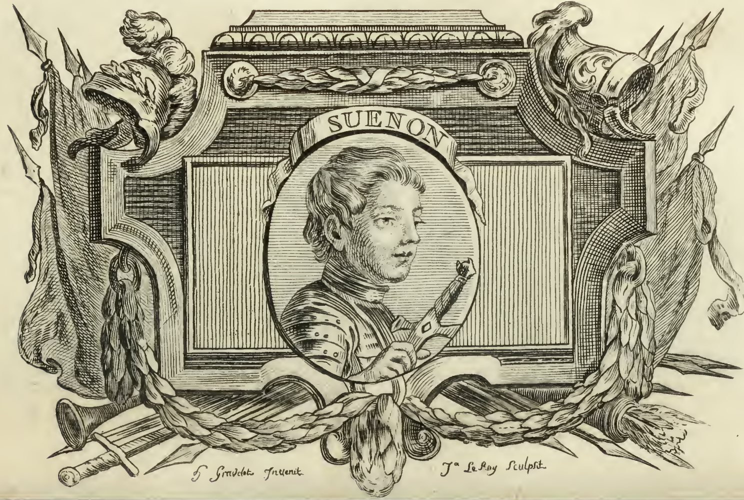
la tempête : toujours, et l'orage et les ténèbres les poursuivent. L'eau pénètre dans les tentes ; le vent les déchire, les arrache et les disperse. Les cris, les vents, le tonnerre et la pluie, par un horrible accord, épouvantent la nature.

CHANT HUITIÈME.

Le tonnerre ne grondoit plus, l'orage avoit cessé, et les vents retenoient leurs bruyantes haleines : l'aurore au front de roses, aux pieds d'or, sortoit de son céleste palais. Mais les cruels moteurs des tempêtes ne suspendoient point encore le cours de leurs noirs desseins. Astaroth, l'un d'eux, adresse ce discours à la Discorde sa sœur :

« Tu vois ce Guerrier échappé au bras » vengeur du Héros qui soutient notre Em- » pire : nous ne pouvons plus arrêter ses » pas ; il va raconter aux Latins la triste » destinée de son audacieux maître et de » ses compagnons ; il leur révélera des se- » crets importans, qui, peut-être, les force- » ront à rappeler le fils de Berthold.

» Tu sais combien ce retour nous seroit » funeste ; combien il nous importe de le » prévenir, ou par la force, ou par l'adresse. » Descends parmi les Chrétiens ; fais tour- » ner contre eux-mêmes tout ce que ce » Guerrier leur dira pour leur avantage : ré- » pands tes fureurs, verse tes poisons dans


SUENON
H. Gravelot Invenit
J.a Le Roy Sculpsit

» le cœur du Latin, de l'Helvétien, de » l'Anglais; excite le tumulte et la ven- » geance : porte dans tout le camp le désor- » dre et la confusion. Cet exploit est digne » de toi; tu l'as promis à notre Monarque. » Il dit, et le monstre aussitôt vole à cette sinistre entreprise. Cependant le Guerrier arrive au camp des Chrétiens : « De grâce, » leur dit-il, conduisez-moi à votre Gé- » néral. »

Une foule curieuse de l'entendre accompagne ses pas : il s'incline avec respect, et veut baiser cette main redoutée qui fait trembler l'Asie : « Héros invincible, dit-il, » dont la renommée ne connoît de bornes » que l'Océan et les étoiles, je voudrois t'ap » porter de plus heureuses nouvelles. » A ces mots il soupire, ensuite il ajoute :

« Suénon, le fils unique du Monarque » Danois, la gloire et l'appui de sa vieil- » lesse, brûloit de venir sous tes drapeaux, » s'associer aux Guerriers qui, par tes con- » seils, ceignirent l'épée pour venger Jé- » sus-Christ : la crainte des dangers, des » fatigues, la vue du trône qui lui étoit » destiné, sa tendresse pour un père accablé » d'années, rien ne put éteindre, dans ce » cœur généreux, le zèle qui l'enflammoit

» Il vouloit, sous un maître si renommé, » apprendre l'art dur et pénible de la » guerre ; son âme s'indignoit de son obs- » curité ; la gloire de Renaud, qui, tout » jeune encore, égaloit les plus fameux » Guerriers, le remplissoit de honte et d'é- » mulation. Mais plus que tout autre sen- » timent, le désir d'une gloire immortelle » et céleste embrasoit son courage.

» Impatient, il se met à la tête d'une » troupe d'audacieux Guerriers, prend le » chemin de la Thrace et marche vers By- » sance : là l'Empereur Grec l'accueille dans » son palais ; là il reçoit de ta part un cour- » rier qui lui raconte, et la prise d'An- » tioche et la honte de la Perse, qui toute » entière sembloit s'être armée pour la re- » prendre.

» Il lui parle de toi, de tes héros, il lui » parle de Renaud, lui dit, et la fuite gé- » néreuse de ce jeune Guerrier, et les ex- » ploits qui, parmi vous, ont signalé son » courage.

» Il ajoute enfin, que déjà vous êtes aux » portes de Solime, prêts à foudroyer ses » murailles : il l'invite à venir au moins par- » tager votre dernière victoire. Ce discours » embrase son jeune courage ; une heure

» lui paroît un siècle : il brûle de combattre » les Sarrasins et de tremper ses mains dans » leur sang.

» Il semble que votre valeur soit un re- » proche de sa lâcheté : dévoré par la honte, il » résiste aux conseils, il est sourd à la prière. » Le seul danger qu'il craigne, c'est de ne » pas partager tes dangers et ta gloire ; » il n'en connoît, il n'en conçoit point » d'autre.

» Lui-même il précipite son sort ; à peine, » dans l'ardeur qui le presse, il attend, pour » partir, les premiers rayons de l'aurore : » le chemin le plus court est celui qu'il » préfère. Il ne cherche à éviter, ni les pas- » sages difficiles, ni les contrées qu'habitent » nos cruels ennemis : nous suivons en aveu- » gles le chef qui nous guide.

» Ici la faim nous assiége ; plus loin la » nature nous oppose des barrières : par- » tout il faut combattre ; mais nous triom- » phons de tous les obstacles. Nous immo- » lons, nous dispersons nos ennemis. Ras- » surés par nos victoires, enorgueillis par » nos succès, nous touchions enfin aux fron- » tières de la Palestine.

» Là nos coureurs nous annoncent qu'ils » ont entendu le bruit des armes, qu'ils ont

» vu flotter des enseignes, que tout leur fait » craindre l'approche d'une formidable ar» mée. L'intrépide Suénon, toujours iné» branlable dans ses desseins, ne change » ni de couleur, ni de ton : d'un œil calme » et serein, il voit la pâleur sur le front de » ses Guerriers.

» Compagnons, s'écrie-t-il, ce jour nous » donnera, ou la palme de la victoire, ou » la palme du martyre. J'espère la première, » je ne désire pas moins la seconde qui, » avec plus de mérite, nous promet encore » plus de gloire. Un jour ce camp sera un » temple consacré à notre mémoire, et les » races futures y viendront révérer nos tom» beaux, ou contempler nos trophées.

» Il dit, et place des sentinelles, distri» bue les emplois et les travaux, et ordonne » que tous se couchent armés. Lui-même » ne quitte ni son casque, ni sa cuirasse, » Au milieu de la nuit, au moment où tout » repose dans le silence, tout à coup d'af» freux hurlemens troublent les airs et font » trembler la terre.

» On crie aux armes! Suénon le premier » vole à la tête du camp : l'audace étincelle » dans ses yeux, son visage est en feu. On » nous attaque ; un cordon épais nous serre

» et nous environne : une forêt de lances » et d'épées nous enveloppe ; une nuée de » flèches s'épanche sur nos têtes.

» Dans ce choc inégal, chacun de nous » a vingt ennemis à combattre : plusieurs » sont frappés, plusieurs expirent dans les » ténèbres par des coups inconnus. Mais le » nombre des morts, le nombre des blessés » est caché dans les ombres, et la nuit couvre » nos malheurs et nos exploits.

» Cependant Suénon se fait partout re- » connoître à la vigueur de son bras, à la pe- » santeur de ses coups : des ruisseaux de » sang coulent autour de lui ; des cada- » vres entassés lui font un rempart : de quel- » que côté qu'il tourne ses pas, il porte la » terreur dans ses yeux et la mort dans sa » main.

» Nous combattons jusqu'à ce que l'au- » rore vienne éclairer le ciel de ses premiers » rayons : en dissipant les horreurs de la » nuit, sa clarté nous révèle les horreurs de » la mort. Ce jour, si désiré, ne présente » à nos yeux qu'un spectacle de terreur et » de pitié. Tout notre camp est jonché de » cadavres et couvert de nos débris.

» Nous étions deux mille ; à peine nous » restons cent. A la vue de tant de sang re-

» pandu, de tant de morts entassés, je ne sais
» si le cœur du Héros se troubla, mais son
» front n'en fut point altéré. Compagnons,
» nous dit-il en élevant la voix, suivons
» ces généreux Guerriers, marchons comme
» eux au bonheur et à la gloire par la route
» que leur sang nous a tracée.

» Il dit, et souriant à la mort qui s'ap-
» proche, il oppose au torrent débordé sur
» lui une constance et un courage intrépide;
» il n'est point d'armure, fût-elle de l'acier,
» du diamant le plus impénétrable, qui
» puisse résister aux coups que frappe son
» bras. Bientôt tout son corps n'est plus
» qu'une plaie.

» Cadavre indompté, ce n'est plus la vie,
» c'est la valeur seule qui le soutient et l'a-
» nime encore. Sans se ralentir, il rend coup
» pour coup; plus il est blessé, plus il de-
» vient terrible. Enfin un Guerrier, à l'œil
» farouche, au maintien formidable, fond
» sur lui avec fureur; et secondé d'une foule
» des siens, après un combat long et opi-
» niâtre, il renverse le Héros.

» Il tombe ce Prince généreux, il tombe,
» et ne laisse après lui personne pour le
» venger. O sang noblement répandu, ô
» restes déplorables du meilleur des maîtres,

» vous m'êtes témoins que je ne fus point
» avare de ma vie ! Je bravai le fer, j'af-
» frontai tous les dangers, et si le Ciel eût
» marqué là le terme de mes jours, je mé-
» ritai d'obtenir le trépas.

» Au milieu de tous mes compagnons
» morts, seul, je tombai encore vivant, mais
» sans sentiment et sans connoissance : un
» noir bandeau s'épaissit sur mes yeux ; mes
» sens s'assoupirent : mes paupières se rou-
» vrirent enfin ; il me sembla qu'il étoit nuit ;
» à mes regards incertains s'offrit une lueur
» foible et tremblante.

» Je n'avois pas encore la force de distin-
» guer les objets : j'étois en cet état qui est
» entre la veille et le sommeil : mes yeux
» s'ouvroient et se fermoient tour à tour ;
» mes blessures qu'irritoient la fraîcheur de
» la nuit, et l'humidité de la terre sur la-
» quelle j'étois couché, m'avertissoient de
» mon existence, par le sentiment cruel
» de la douleur.

» Cependant cette clarté s'avance ; j'en-
» tends un foible murmure qui s'approche
» et s'arrête auprès de moi. Je soulève avec
» peine ma débile paupière : je vois deux
» hommes couverts d'une longue robe et un
» flambeau à la main. L'un d'eux me dit : O

» mon fils! espère en Dieu dont le bras sou-» tient la vertu, et dont la grâce prévient » nos prières.

» Il étend sa main pour me bénir, et d'un » air recueilli, prononce à demi-voix, des » mots que j'entendis peu, que je compris » encore moins. Lève-toi, ajouta-t-il; sou-» dain je me lève plein de force et d'allé-» gresse : je ne sens plus mes blessures : il » semble qu'une vigueur nouvelle circule » dans mes membres.

» Interdit, je les regarde : mon âme éton-» née ne peut en croire mes yeux : Homme » de peu de foi, me dit le vieillard, tu doutes » encore? où s'égarent tes pensées? Ce ne » sont point des fantômes que tu vois, nous » sommes des serviteurs de Jésus-Christ : » pour le suivre, nous avons fui un monde » séducteur et ses vains attraits : ici loin des » humains, nous vivons dans un désert sau-» vage.

» Ce Dieu qui règne sur l'Univers, et qui, » pour opérer les plus grands miracles, ne » dédaigne pas les plus vils instrumens, ce » Dieu m'a choisi pour sauver tes jours : il » ne veut point qu'on laisse privé des hon-» neurs suprêmes, ce corps où habita une » si belle âme, et qui doit, immortel et

» glorieux, se réunir un jour avec elle.

» Suénon aura un tombeau digne de sa » valeur : les races futures viendront y offrir » leurs hommages et leurs vœux. Lève les » yeux vers le Ciel ; regarde cette étoile qui » brille comme le soleil : ses rayons vont » te conduire au lieu où repose le corps de » ton maître.

» Soudain de cet astre lumineux, ou plu- » tôt de ce soleil descend un rayon, qui, » semblable à une ligne d'or, se prolonge » jusque sur le corps du Héros : l'éclat de » sa lumière couvre ses blessures. Dans ces » lambeaux, sanglans, défigurés, je recon- » nois mon maître.

» Il n'étoit point couché le visage contre » terre, mais tourné vers le Ciel, où avoient » aspiré tous ses désirs : sa main droite fer- » mée pressoit encore son épée, et sem- » bloit prête à frapper. La gauche posée sur » sa poitrine, paroissoit implorer la clé- » mence céleste.

» De mes larmes, j'arrose ses blessures » et j'épanche une douleur que rien ne peut » affoiblir. Le vieillard lui ouvre la main » droite et prend son épée : Ce fer, me dit- » il, qui aujourd'hui a versé tant de sang » et qui en est encore tout trempé, est,

» comme tu sais, un ouvrage achevé; il n'en » est point de plus parfait dans l'univers.

» Le Ciel ne veut pas qu'il reste inutile, » il faut que de la main d'un Héros il passe » dans une main aussi vaillante, mais plus » heureuse, qui le manie avec autant de » force et d'adresse, mais qui le conserve » plus long-temps, et qui le fasse servir à » venger son premier maître.

» Soliman a immolé Suénon; l'épée de » Suénon doit immoler Soliman. Prends-» la; va sous les murs de Jérusalem, dans » le camp des Chrétiens : ne crains point » que de nouveaux obstacles arrêtent tes » pas dans les pays que tu vas parcourir, » le bras qui te conduit, abaissera devant » toi les barrières qui pourroient fermer ton » passage.

» Le Ciel veut que cette voix qu'il t'a » conservée publie la piété, la valeur et » l'audace de ton généreux maître : il veut » que son exemple donne à la religion de » nouveaux vengeurs, et qu'après des siècles » écoulés, il enflamme encore les Héros » futurs.

» Je dois te faire connoître celui qui hé-» ritera de cette épée : c'est le jeune Re-» naud, ce guerrier à qui tout cède la palme

» de la valeur : tu la lui remettras, tu lui » diras que le Ciel et l'Univers n'attendent » que de lui seul la vengeance due à Sué- » non. Pendant que j'écoute en silence, un » nouveau miracle attire mes regards.

» Au lieu où repose le cadavre, je vois » tout à coup s'élever un superbe tom- » beau qui embrasse le corps du Héros et » se referme sur lui. Une main invisible y » trace son nom, ses exploits et ses ver- » tus : je contemple et le monument et l'ins- » cription : mes yeux ne peuvent s'en dé- » tacher.

» Dans ce tombeau, dit le vieillard, le » corps de ton maître reposera auprès de » ses fidèles amis, pendant qu'heureuses, » au sein de la Divinité, leurs âmes s'eni- » vreront d'un amour immortel. Tes pleurs » ont payé à leurs cendres le tribut qui leur » étoit dû ; il est temps que tu goûtes quel- » que repos. Ma retraite sera ton asile, jus- » qu'à ce que l'aurore vienne te réveiller » pour reprendre ton voyage.

» Il dit, et me conduit, tantôt par des » hauteurs, tantôt par des vallons : je me » traîne avec peine sur ses pas ; enfin, nous » arrivons à l'entrée d'une caverne creusée « dans un rocher sauvage: c'est là que, tran-

» quille avec son disciple, il vit au milieu » des monstres des forêts ; armé de sa seule » innocence, il n'a besoin ni de cuirasse, ni » de bouclier pour se défendre.

» Il m'offre un champêtre repas : un lit » dur reçoit mes membres fatigués et ré- » pare mes forces ; mais, dès que l'aurore » allume ses premiers feux, les deux soli- » taires se lèvent ; tous trois ensemble, nous » offrons à l'Éternel nos hommages et nos » prières. Le vieillard reçoit mes adieux, » et je marche où me guident ses conseils. »

Il se tait à ces mots : « Généreux Guer- » rier, lui répond Bouillon, tu nous ap- » portes une cruelle et douloureuse nou- » velle ; elle a droit de troubler nos cœurs » et demande nos larmes. Un moment nous » a donc enlevé tant d'intrépides héros et » de fidèles amis ! Un coin ignoré de la » terre possède leurs dépouilles ! et tel qu'un » éclair, ton Prince n'a brillé que pour » disparoître !

» Mais quoi ! leur mort fait leur bonheur. » Des trésors, des conquêtes, ne valent pas » une chute si belle : jamais l'antique Capi- » tole ne vit de si nobles lauriers. Assis au » haut de l'empyrée, dans le temple de la » gloire, une couronne immortelle est le

» prix de leurs travaux. Là, ils montrent
» leurs blessures et triomphent de leur dé-
» faite.

» Mais toi qui leur survis, toi qui, sur
» ce théâtre d'éternels combats, dois es-
» suyer encore les dangers et les fatigues,
» jouis de leur triomphe, éclaircis ce front
» chargé d'ennuis et de douleurs. Tu de-
» mandes le fils de Berthold; il erre loin
» de nous; je te conseille d'attendre que
» nous en ayons des nouvelles sûres, avant
» que de te résoudre à l'aller chercher. »

Ces discours réveillent, dans tous les cœurs, la tendresse pour Renaud. « Hélas, » se disoit-on, ce jeune héros erre au mi- » lieu des peuples infidèles ! » Il n'est personne qui ne raconte au Danois quelqu'une de ses grandes actions. On déploie, à ses yeux étonnés, le tissu merveilleux de sa vie.

Son souvenir avoit attendri tous les cœurs: tout à coup arrive une troupe de Guerriers que l'appât du butin a conduite dans la plaine, et qui ramène des troupeaux qu'ils ont enlevés à l'ennemi. Ils rapportent les signes trop sensibles d'un funeste malheur c'est l'armure de Renaud sanglante et déchirée. Aussitôt mille bruits différens, tous également incertains, circulent dans le

camp. Au nom de ce Guerrier, la foule éplorée, court, s'empresse, et demande à voir ses armes.

On les contemple, on reconnoît trop bien cette énorme cuirasse, ce casque étincelant, cet oiseau qui porte la foudre et dont les regards fixent le soleil : jadis on les voyoit toujours dans le chemin de l'honneur et de la gloire ; aujourd'hui, brisées, couvertes de sang, elles roulent dans la poussière, et ce spectacle fait naître dans tous les cœurs des sentimens de colère et de pitié.

Pendant qu'on murmure, pendant que chacun donne à la mort du héros une cause différente, Bouillon appelle Aliprand, le chef des Guerriers qui ont rapporté cette armure. Aliprand a la valeur d'un Chevalier, et la franchise d'un Soldat : « Dis-» moi où tu as pris ces armes : bonheur ou » malheur, ne me cache rien.

» A deux journées du camp, répond le » Guerrier, vers les confins de Gaza, est un » vallon détourné que des coteaux ceignent » de toutes parts ; du sommet de ces co-» teaux descend un ruisseau qui serpente » sur un lit bordé de gazons et ombragé par » des arbres : jamais poste ne fut plus favo-» rable pour une embuscade.

» Nous allions chercher les troupeaux » qui paissent en ces lieux ; tout à coup » nous apercevons sur l'herbe des traces » de sang, et non loin de là, sur le bord du » ruisseau, le cadavre d'un Guerrier. A la » vue de ces armes que nous reconnois- » sons, malgré le sang et la poussière dont » elles sont souillées, nous nous ébranlons » tous : je m'approche du corps : je veux » démêler les traits du visage, mais la tête » avoit été coupée.

» La main droite manquoit aussi : le tronc » étoit percé de plusieurs blessures reçues » par-derrière. Plus loin reposoit avec le » casque, l'aigle aux ailes blanches et » éployées. Pendant que mes yeux cher- » chent quelqu'un qui puisse nous donner » des lumières, un villageois se présente à » ma vue ; mais dès qu'il nous aperçoit, il » recule et s'enfuit.

» On le poursuit, on l'arrête, on l'in- » terroge : il répond que la veille il a vu » sortir de la forêt une troupe de Guerriers ; » qu'à leur aspect, il s'est caché ; que l'un » d'eux tenoit à la main une tête ensan- » glantée, que la chevelure étoit blonde, » et sembloit celle d'un adolescent.

» Que ce même Guerrier a enveloppé

» cette tête et l'a suspendue à la selle de son » cheval. Il ajoute qu'à l'habillement, il a » reconnu cette troupe pour être de notre » Nation. Je fais dépouiller le cadavre, je » l'arrose de mes larmes, j'ordonne qu'on » lui rende les honneurs suprêmes, et j'em- » porte l'armure avec moi.

» Mais si ce corps est en effet celui du » jeune héros, il mérite d'autres honneurs, » et un autre tombeau. » Après ce récit, Aliprand se retire. Godefroi, morne, pensif, soupire en secret; mais son cœur rejette toujours cette funeste idée : il veut, à des signes plus certains, reconnoître le cadavre et le coupable homicide.

Cependant la nuit se lève, et de ses ailes obscures enveloppe le ciel et sa vaste étendue : le sommeil, par ses douces illusions, vient calmer les esprits, et verser dans les cœurs l'oubli des soucis et des peines. Toi seul Argillan, percé des traits de la plus cruelle douleur, tu roules, dans ton sein agité, les pensées les plus funestes : ta paupière ne peut se fermer, et ton âme se refuse au repos.

Hardi dans ses discours, ardent, impétueux, Argillan naquit sur les rives du Tronto; au milieu des guerres civiles, il se

nourrit de haines et de vengeances : bientôt exilé de sa patrie, il inonda de sang les vallons et les collines, et désola les lieux qui l'avoient vu naître. Enfin, la Guerre sainte l'appela dans l'Asie, et des exploits plus heureux signalèrent sa valeur.

Enfin, au retour de l'aurore, ses yeux se fermèrent ; mais ce ne fut point le sommeil qui lui versa ses doux pavots : ce fut la Discorde qui l'enivra de ses poisons. Plongé dans un état de stupeur, plus affreux que la mort, des illusions vinrent troubler ses sens ; et même en dormant il ne goûta point de repos. La cruelle furie s'offrit à lui sous les images les plus effrayantes, et troubla ses esprits.

Elle prend enfin la forme d'un Guerrier dont la tête a été coupée et la main droite séparée du bras : la main gauche soutient la tête sanglante, pâle et livide. Le visage plein de la mort respire et parle en respirant : des paroles entrecoupées s'échappent avec le sang et les soupirs. « Fuis, Argillan...
» fuis des lieux souillés par le crime......
» fuis...... un camp funeste et un chef
» impie !

» O mes chers amis, qui vous défendra
» du cruel Godefroi, et de la perfidie dont

» j'ai été la victime? Le barbare, dévoré » par la haine et avide de forfaits, ne songe » qu'aux moyens de vous perdre après moi. » Cependant, si ta main aspire encore à la » gloire, si tu comptes sur ta valeur, ne » fuis pas : non. Que le sang du tyran soit » offert à ma cendre, et expie mon trépas.

» Mon ombre suivra tes pas, irritera ta » colère et te donnera le fer qui doit l'im- » moler : j'armerai ton cœur et ton bras. » Elle dit, et dans son sein elle verse une fureur nouvelle. Le sommeil l'abandonne : étonné, hors de lui-même, il roule des yeux gros de rage et de poison : il s'arme, et dans le transport qui l'agite, il rassemble les Italiens.

Il les rassemble dans le lieu même où sont suspendues les armes du généreux Renaud. Là sa bouche exhale en ces mots la fureur qui le dévore : « Ainsi donc » un peuple de barbares et de tyrans, » ennemi de la raison, infidèle à ses pro- » messes, qui ne peut se rassasier ni d'or, » ni de sang, appesantira sur nous un » sceptre de fer, et fera ployer nos têtes » sous le joug.

» Les affronts que nous avons soufferts, » les cruautés que depuis sept ans nous avons

» éprouvées sous ce dur empire, pourroient
» dans dix siècles encore allumer, au sein
» de Rome et de l'Italie, la colère et la ven-
» geance. Je ne vous parlerai point de la
» Cilicie domptée par les armes et par la
» valeur de Tancrède, usurpée depuis par
» les Français, et devenue dans leurs mains
» le prix de la perfidie.

» Je ne vous dirai point que quand les
» circonstances exigent de l'audace, de la
» bravoure, de la fermeté, c'est toujours
» quelqu'un de nous qui va le premier, à
» travers mille morts, porter le fer et la
» flamme; mais que quand au sein des loi-
» sirs et de la paix, il faut partager les pal-
» mes et le butin, on ne nous connoît plus,
» que les Français seuls s'approprient tout,
» la gloire, les conquêtes, les trésors et les
» triomphes.

» Il fut un temps peut-être où de pa-
» reilles injures pouvoient blesser nos cœurs
» et notre fierté; je n'en parle plus aujour-
» d'hui, un crime affreux, une horrible
» cruauté, ne permet plus de les regarder
» que comme de foibles offenses. Ils ont
» immolé Renaud; ils ont violé et les loix
» divines et les loix de la nature. Et le Ciel
» ne lance pas sa foudre, et la terre n'ou-

» vre pas ses abîmes pour les engloutir !

» Ils ont immolé Renaud, le bouclier, le » défenseur de notre culte ! et ce héros n'est » point encore vengé ! Il n'est pas vengé ! » Que dis-je ? ses restes sanglans et dé- » chirés sont encore étendus sur la pous- » sière et privés de sépulture ! Vous deman- » dez quel est le barbare qui a commis ce » forfait ? O mes amis ! qui pourroit le » méconnoître ? Eh ! qui de nous ignore » combien Godefroi et Baudouin sont ja- » loux de notre valeur....

» Mais pourquoi chercher des preuves ?... » J'en atteste le Ciel, ce Ciel qui m'entend » et qui punit le parjure ; ce matin, au mo- » ment où le soleil vient éclairer le monde, » j'ai vu l'ombre errante de l'infortuné Re- » naud : quel cruel, quel affreux spectacle ! » De combien de crimes ce premier crime » nous menace ! Oui je l'ai vu : ce n'étoit » point un songe ; il est encore présent à » mes yeux, je le retrouve partout.

» Que ferons-nous ? Faut-il qu'une main » encore toute dégouttante de ce sang in- » justement répandu, nous conduise et nous » guide ? Ou bien fuirons-nous, loin du » tyran, sur les bords que l'Euphrate ar- » rose ? Irons-nous y combattre un peuple

» efféminé qui, dans ses champs féconds, » voit fleurir tant de villes et de cités? Ces » villes, ces cités, seront à nous, et nous » n'en partagerons point la conquête avec » les Français.

» Partons, et s'il le faut, que ce sang il- » lustre et innocent demeure sans ven- » geance : mais pourtant si cette valeur, » qui languit froide et glacée, étoit aussi » ardente qu'elle devroit l'être, bientôt le » serpent odieux qui a dévoré la fleur et l'or- » nement de l'Italie, périroit sous nos coups, » et sa mort seroit l'exemple des tyrans.

» Je voudrois; oui, si vous aviez autant » d'audace que de force, je voudrois de » cette main enfoncer le supplice dans ce » cœur impie où habite la trahison. » Ainsi parla le fanatique Argillan : sa fureur entre dans toutes les âmes. Le forcené crie: *aux armes! aux armes!* Cette jeunesse guerrière répète après lui : *aux armes! aux armes!*

La Discorde, au milieu d'eux, fait étinceler le fer dont sa main est armée, et verse dans les cœurs ses feux et ses poisons : le dépit, la fureur, la coupable soif du sang s'allument et s'accroissent à chaque instant; la contagion s'étend, et du quartier

des Italiens, gagne et infecte celui des Helvétiens, et de là se communique aux tentes des Anglais.

Ce fatal événement, cette perte d'un héros chéri, ne sont plus les seuls alimens de la révolte : d'antiques ressentimens la fomentent encore et la nourrissent; les mécontentemens assoupis se réveillent : on appelle les Français des impies, des tyrans. La haine éclate en menaces et ne peut plus se contenir.

Ainsi sur un feu trop ardent, l'eau frémit, bouillonne, et s'élance enfin hors de l'airain qui la renferme. Le petit nombre de sages qu'éclaire la vérité, ne peut arrêter une foule aveugle et impétueuse. Tancrède, Camille, Guillaume, tous ceux qui avoient de l'autorité étoient loin du camp.

Tous ces peuples mêlés et confondus courent aux armes, l'air retentit de l'éclat séditieux de la trompette : cependant on court vers Bouillon, de toutes parts on lui crie de s'armer : Baudouin le premier se présente à lui et se range à son côté.

Le héros qui s'entend accuser tourne ses regards vers le Ciel, son asile et son appui : « O mon Dieu ! toi qui sais combien mes » mains eurent toujours horreur de verser

» le sang de mes frères, arrache, ô mon » Dieu! le bandeau qui leur couvre les » yeux! Arrête leur fureur; que ce monde » aveugle connoisse mon innocence, comme » toi-même tu la connois! »

Il dit, et il sent un feu nouveau qui circule dans ses veines : l'espérance est dans son cœur, l'audace est sur son front. Environné des siens, il s'avance vers ces Guerriers qui croyent venger Renaud ; il entend le bruit des armes : autour de lui frémissent le murmure et les menaces, mais rien ne peut ralentir ses pas.

Sa cuirasse est sur son dos ; il s'est revêtu de ses plus pompeux habits ; ses mains sont désarmées, son visage est découvert et brille d'une céleste majesté. Il agite son sceptre d'or, et ne veut point d'autre arme pour calmer ces mouvemens séditieux. Il se montre aux mutins ; il leur parle, et sa voix a plus de force et d'éclat que celle d'un mortel.

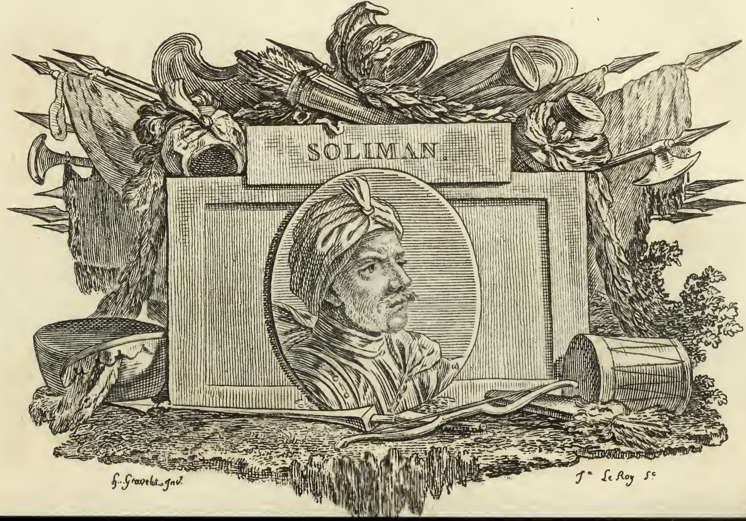
« Que veulent dire ces menaces insen- » sées, ce vain bruit que j'entends? Quelle » peut en être la cause? Est-ce ainsi qu'on » me respecte? Après tant d'épreuves, suis- » je encore méconnu? On soupçonne Gode- » froi, on l'accuse de perfidie, on applaudit » à son accusateur? Vous vous attendez

» peut-être à me voir m'humilier devant
» vous, plaider ma cause et m'abaisser jus-
» qu'à la prière ?

» Non : jamais l'Univers, qui est plein
» de mon nom, ne me reprochera une si
» honteuse foiblesse. Je ne veux de défen-
» seurs que ce sceptre, que le souvenir
» honorable de mes exploits et la vérité.
» La justice fait place à la clémence ; la
» peine ne frappera point sur tous les cou-
» pables : je vous fais grâce en faveur de
» Renaud.

» Qu'Argillan seul lave dans son sang
» le crime commun, Argillan l'auteur de
» tant de troubles, lui qui, sur les plus
» foibles soupçons, vous a entraînés dans
» son erreur. » Pendant qu'il parle, ses
regards pleins de terreur et de majesté brillent
comme des éclairs. Argillan, étonné,
subjugué, tremble à son aspect et est atterré
d'un coup d'œil.

Cette foule insolente, audacieuse, qui
frémissoit de courroux et de rage, dont les
mains s'armoient, avec tant de fureur, du
fer, des javelots, et des flammes que lui
fournissoit la vengeance, docile maintenant,
la tête baissée, la honte sur le front,
la crainte dans le cœur, écoute en silence


SOLIMAN.
H. Gravelot inv.
Jn. Le Roy Sc.

les discours impérieux du héros; elle souffre qu'Argillan, au milieu de ces armes qui l'environnent de toute part, soit saisi et enchaîné.

Tel un lion qui, fier et superbe, rugissoit en secouant son horrible crinière, dès qu'il voit la main qui dompta sa farouche jeunesse, ploie sous le poids de la chaîne sa tête altière, tremble sous la menace, et oublie sa force et son orgueil.

On dit que dans ce moment, un Guerrier ailé, dont l'aspect étoit menaçant et terrible, couvroit le pieux Bouillon d'un céleste bouclier; que dans ses mains étinceloit une épée encore dégouttante de sang. Sans doute c'étoit le sang de ces cités, de ces peuples, dont les crimes allumèrent enfin la tardive vengeance de l'Éternel.

Ainsi le tumulte s'apaise; on dépose les armes, et les haines s'éteignent. Godefroi retourne sous sa tente, tout plein du grand dessein qui l'occupe. Avant que le soleil ait, pour la troisième fois, éteint ses feux dans l'Océan, il veut donner l'assaut; il examine ces instrumens horribles et funestes qui doivent ébranler les remparts, et porter dans Solime la désolation et la mort.

CHANT NEUVIÈME.

A la vue de ce calme odieux, de ces rebelles soumis et désarmés, le monstre infernal, qui ne peut plus lutter contre les destins, ni changer l'ordre immuable des célestes décrets, s'envole furieux, et va verser ailleurs d'autres fléaux et d'autres poisons. Partout, à son aspect, le soleil pâlit, l'herbe languit, et meurt desséchée.

Il sait que la fatale adresse de ses compagnons a banni du camp des Chrétiens l'illustre fils de Berthold; que Tancrède, et les Guerriers les plus braves et les plus redoutés n'y sont plus. « Qu'attends-je encore, dit-il ? Appelons Soliman, qu'il » apporte le fer et la flamme : il vaincra, » sans peine, un camp surpris, affoibli et » divisé. »

Il dit, et vole vers ces hordes errantes dont Soliman est devenu le chef, Soliman, le plus terrible des mortels révoltés contre le Ciel, Soliman, que la fable eût compté parmi ces géans qu'enfanta la terre pour escalader l'Olympe; il régnoit sur les Turcs, et Nicée fut le siége de son empire.

Ses États voisins de la Grèce, s'étendoient des rives du Sangar jusqu'aux bords du Méandre, pays fortunés qu'habitèrent jadis les Mysiens, les Phrygiens, les Lydiens, et les peuples de Pont et de Bithynie; mais les efforts des Latins venoient de renverser son trône, et lui-même dans deux combats avoit vu expirer sa gloire.

En vain il avoit lutté contre la fortune; chassé de son empire, il fut enfin réduit à chercher un asile en Égypte: il y fut accueilli par un Roi généreux et magnanime, qui, résolu de s'opposer aux conquêtes des Chrétiens, s'applaudit de pouvoir associer à ses desseins un héros aussi intrépide.

Mais avant que de faire éclater ses projets, il voulut que Soliman, chargé de ses trésors, allât acheter le secours des Arabes: pendant que lui-même il rassemble les peuples de l'Asie et de l'Afrique, Soliman va trouver les Barbares, et sans peine, il entraîne sur ses pas des brigands avides et mercenaires.

A leur tête, il ravage la Palestine, et coupe aux Chrétiens la communication avec la mer: le cœur toujours plein de sa vengeance et du souvenir de sa chute, il

veut, par de plus grands coups, signaler sa fureur ; mais entre plusieurs partis, son esprit flotte irrésolu.

La Discorde se présente à sa vue ; elle a pris le masque d'un vieillard pâle et décharné ; son front est sillonné de rides ; sa lèvre supérieure est couverte d'une barbe épaisse ; son menton est rasé ; un turban se replie autour de sa tête ; une longue robe lui descend jusqu'aux pieds ; un cimeterre pend à son côté ; l'arc est dans ses mains, et le carquois résonne sur ses épaules.

« Nous errons, lui dit-elle, dans des » plaines arides, sur des sables stériles et » déserts, où nous ne trouvons ni butin à » faire, ni lauriers à cueillir : cependant » Godefroi ébranle les murs de Solime ; » déjà ses remparts et ses tours s'ouvrent » et chancellent ; bientôt, si nous tardons » encore, nous verrons les flammes dé» vorer ses débris.

» Des chaumières embrasées, des bœufs, » des troupeaux enlevés, voilà donc les » nobles trophées de Soliman ; c'est donc » ainsi que tu reconquiers tes États, que » tu venges tes injures et tes pertes ? Re» prends ton courage et ton audace ;

» allons, à l'ombre de la nuit, accabler dans » ses retranchemens le tyran qui nous op- » prime : crois-en ton vieil Araspe dont » tu as éprouvé la fidélité sur le trône, et » dans ton exil.

» L'ennemi ne nous attend, ni ne nous » redoute; il méprise de lâches Arabes qui » ne savent ni s'armer, ni combattre. Il » ne croira jamais que des Barbares, ac- » coutumés à piller et à fuir, osent tenter » un si grand coup; mais ces Barbares, » animés par ton courage, marcheront sans » crainte contre un camp sans défense et » enseveli dans le sommeil. » Elle dit, et verse dans son sein ses flammes et ses fu- reurs, et s'évanouit dans les airs.

Le Sultan lève ses mains au ciel et s'écrie: « O toi qui allumes dans mon âme tant de » colère et de rage, Divinité qui, pour moi, » as emprunté une figure humaine, je te » suis, je vole où tu m'appelles! j'y vole : » oui, j'entasserai dans la plaine des mon- » tagnes de cadavres; je ferai couler des » fleuves de sang : combats avec moi, et, » invisible au sein des airs, dirige mon bras » et mon épée. »

Il se tait, et soudain il rassemble ses bar- bares soldats; il réchauffe leur lenteur du

feu qui le dévore ; il embrase tout son camp qui déjà brûle de le suivre. La Discorde elle-même embouche la trompette et donne le signal : elle-même de sa main déploie le funeste étendard. Plus rapides que la renommée, ces hordes barbares volent et se précipitent.

Le monstre les accompagne, mais bientôt il les laisse, et va prendre l'air et l'équipage d'un courrier. Au moment où la nuit lutte avec le jour, et semble, avec lui, partager le monde, il entre dans Solime, passe au milieu d'une foule éplorée, annonce au Monarque la marche de Soliman, et lui dit ses projets, l'heure et le signal de l'attaque.

Mais déjà les ombres plus épaisses étendent sur la nature un voile lugubre chargé de funestes vapeurs. Au lieu des frimas de la nuit, une rosée tiède et sanglante humecte la terre : des monstres, des fantômes paroissent dans les airs ; on entend frémir des larves et des spectres errans, le noir abîme vomit tous ses habitans et verse sur la terre toutes les ténèbres du Tartare.

Au milieu de cette profonde horreur, le fier Sultan s'avance vers les tentes des

Chrétiens ; mais au moment où la nuit a parcouru la moitié de sa carrière, il s'arrête non loin du quartier où le Français goûte un tranquille repos. Là, il ordonne à ses soldats de réparer leurs forces, et bientôt, par ce discours audacieux, il les anime et les encourage.

« Vous voyez, leur dit-il, un camp » enrichi par mille brigandages, et bien » plus fameux que redoutable : tel qu'une » mer avide, il a dévoré tous les trésors » de l'Asie ; le Ciel le livre à vos coups » et l'y livre sans péril : ces armes, ces » chevaux couverts d'or et de pourpre » vont être votre proie plutôt que leur dé- » fense.

» Ce n'est plus cette armée qui vainquit » la Perse, qui subjugua Nicée ; une guerre » si longue, si féconde en événemens, en a » moissonné la plus grande partie : et fût- » elle encore tout ce qu'elle étoit autrefois, » que peut-elle en ce moment, sans armes » et plongée dans le sommeil ? Un instant » la fera passer des bras du sommeil dans » les bras de la mort.

» Allons ! marchons, Guerriers ! Je veux » moi-même le premier, sur leurs corps » expirans, vous frayer un chemin dans

» leur camp. Que chaque épée apprenne de » la mienne à frapper; que tous apprennent de moi à exercer la rage et la vengeance. Aujourd'hui tombera le trône du » Christ; aujourd'hui l'Asie sera libre et » votre gloire immortelle. » Ainsi le Barbare les enflamme, et lui-même, en silence, il s'avance à leur tête.

Cependant à une lueur incertaine qui commence à éclairer les ombres, il voit les sentinelles qui trompent son attente et défendent le sage Bouillon contre ses surprises : à la vue de Soliman et des troupes qui le suivent, elles se replient, et par leurs cris éveillent une garde avancée, qui s'arme et s'apprête au combat

Les Barbares, sûrs d'être aperçus, font résonner leurs trompettes guerrières : d'horribles hurlemens frappent les airs : le bruit des armes se mêle au hennissement des chevaux, les collines et les vallons mugissent; les abîmes répondent à leurs mugissemens. La Discorde allume son infernal flambeau et donne le signal aux habitans de Solime.

Le Sultan se précipite et tombe sur les Chrétiens encore en désordre; les tempêtes s'élancent moins rapides du sein des prisons qui les renferment; un torrent qui entraîne,

et les arbres et les cabanes, la foudre qui abat et consume les cités, le volcan qui remplit le monde d'horreur et d'épouvante sont de foibles images de sa fureur.

Il ne frappe pas un coup qui ne porte, qui ne blesse, qui ne tue; cent bras sont levés sur lui, cent épées l'atteignent à la fois; son casque gémit, des étincelles en jaillissent, il ne sent rien, ou maître de la douleur, il méprise et brave toutes les blessures.

Seul il a mis cette première troupe en déroute; des flots d'Arabes se précipitent sur ses pas; les Chrétiens fuient, les vainqueurs, les vaincus, se mêlent, se confondent, et entrent ensemble dans les retranchemens : tout le camp est rempli de deuil, de ruines et d'horreur.

Sur le casque du Sultan s'allonge et se dresse un serpent horrible; sa queue se recourbe en replis tortueux : trois dards s'élancent de sa gueule parmi des flots d'une livide écume; on croit entendre ses sifflemens : et dans le feu du combat, il semble qu'il s'allume et vomit la flamme et la fumée.

C'est dans ce formidable appareil que se montre Soliman plus formidable encore. Tel dans la nuit des tempêtes, le navigateur

voit l'Océan à la lueur des éclairs. A son aspect, les uns fuient, tremblans, éperdus; les autres, d'une main intrépide, saisissent leurs armes : la nuit à chaque instant augmente le trouble et multiplie les dangers en les cachant.

Latinus, un Italien, né sur les bords du Tibre, s'avance des premiers et signale son audace : les fatigues n'ont point épuisé ses forces, ni l'âge dompté son courage. Cinq fils à peine sortis de l'enfance combattent toujours à ses côtés : une pesante armure charge leurs membres encore tendres et délicats.

Animés par l'exemple paternel, ils excitent au combat leur fer et leur colère : « Allons, leur dit-il, marchons contre un » impie qui s'enorgueillit de la fuite de » nos Guerriers. Que le spectacle sanglant » des malheureux qu'il égorge, n'arrête » point votre audace : Souvenez-vous, mes » fils, que des lauriers cueillis sans péril, » ne méritent que du mépris. »

Telle une lionne farouche instruit ses lionceaux au carnage : leur crinière ne flotte point encore sur leur cou, l'âge n'a point encore développé leurs forces, ni formé ces armes meurtrières que leur donna

la nature : déjà elle leur apprend à chercher leur proie à travers les dangers, et à déchirer le chasseur qui vient troubler leur asile et poursuivre des animaux plus timides.

Le vieillard suit sa troupe téméraire ; ils environnent, ils attaquent le Sultan : au même moment, une même impulsion dirige leurs six lances. Bientôt l'aîné, plus audacieux, abandonne la sienne, s'attache à Soliman, et de son épée, tente de tuer son coursier.

Mais toujours immobile, l'Infidèle brave et leur fer et leurs efforts ; telle, au rivage des mers, une montagne battue par la tempête, se soutient par son propre poids, et défie le ciel et les flots conjurés : d'un coup, le Sultan fend la tête à celui qui veut percer son cheval.

Le sensible Aramant tend la main à son frère expirant : inutile et fatale tendresse qui hâte sa perte à lui-même ! l'ennemi frappe cette main, et les renverse l'un sur l'autre. Ils tombent tous deux, et confondent leur sang et leurs derniers soupirs.

Sabin, de loin, présente sa lance ; Soliman la brise, fond sur le jeune Guerrier, l'abat et le foule sous les pieds de son cheval. Son âme rompt avec effort les doux

liens qui la retiennent, et abandonne à regret la lumière des cieux et une vie qui lui promettoit des jours longs et fortunés.

Pic et Laurent vivoient encore : tous deux avoient en même temps respiré le jour, tous deux avoient même air et mêmes traits, et leur ressemblance étoit souvent pour leurs parens, la source d'une douce erreur : mais Soliman met entre eux une cruelle différence ; à l'un il tranche la tête, il perce le sein à l'autre.

Le père, ah ! plutôt le malheureux qui ne l'est plus, voit dans la mort de ses cinq fils, sa propre mort et celle d'une postérité qui flattoit sa vieillesse : en proie à la douleur qui le déchire, comment peut-il respirer ! comment peut-il combattre encore ! Peut-être il n'a pas vu les visages de ses fils couverts des ombres du trépas : peut-être il ne les a pas vus lui tendre les bras, et lui adresser leurs derniers regards.

La nuit, sous un voile favorable, lui cache du moins une partie de ses malheurs : mais la victoire n'est plus rien pour lui s'il ne périt lui-même. Prodigue de son sang, avide de celui de Soliman, on ne sait s'il désire plus, ou de donner la mort, ou de la recevoir.

Il crie à son ennemi : « Barbare, tu » dédaignes donc mon âge et ma foiblesse ? » Tous mes efforts ne pourront donc attirer » sur moi ton courroux ? » A ces mots, il porte au Sultan un coup terrible qui perce son armure, et lui fait dans le flanc une plaie large et profonde : son sang coule à gros bouillons.

A ces cris, à ce coup, le cruel tourne contre lui sa fureur et son épée, perce sa cuirasse et lui plonge son fer dans les entrailles : le malheureux Latinus sanglotte, expire, et son sang s'écoule alternativement par sa bouche et par sa blessure.

Tel sur l'Apennin un chêne sourcilleux qui brava long-temps les vents et les orages, déraciné tout à coup par la tempête, entraîne dans sa chute les arbres voisins ; tel l'infortuné Guerrier s'attache en tombant aux ennemis qui l'environnent et les renverse avec lui : un Héros si terrible ne devoit périr qu'entouré d'une foule de victimes.

Pendant que le Sultan nourrit de carnage sa haine affamée, les Arabes, animés par son exemple, poussent et immolent les Chrétiens : l'Anglais Henri, Holopherne le Bavarois, périssent sous tes coups, ô redoutable Dragut ! Ariadin perce et Gil-

bert et Philippe, qui naquirent sur les bords du Rhin.

D'un coup de massue, Albazar assomme Ernest; Enguerrand tombe sous les efforts d'Algazel : mais qui pourroit compter la foule inconnue qui périt dans la mêlée? Cependant Godefroi, réveillé par les premiers cris, s'est élancé de son lit : déjà il est armé, déjà il a rassemblé un gros de Guerriers, déjà il s'avance à leur tête.

Au tumulte qui devient à chaque instant plus affreux, il a compris que les Arabes ont attaqué son camp : il savoit qu'ils ravageoient la plaine, mais il n'auroit jamais cru que de lâches brigands osassent l'attaquer.

Pendant qu'il marche, il entend crier de l'autre côté, aux armes! aux armes! D'affreux hurlemens retentissent dans les airs : c'est Clorinde qui guide les assiégés à une nouvelle attaque; Argant marche avec elle : Godefroi s'adresse à Guelfe qui commande après lui.

« Tu entends ces cris funestes qui viennent du côté de la ville; il faut que ta » valeur et ton habileté arrêtent ce premier » choc des ennemis : va, pars, défends nos » retranchemens; emmène avec toi une

» partie de ces guerriers : moi je vais re-
» pousser les Barbares qui nous attaquent. »

Il dit, et tous deux, par des chemins opposés, s'avancent secondés d'une égale fortune. Guelfe court aux assiégés et Bouillon aux Arabes, qui, maîtres du champ de bataille, triomphent sans résistance, dans sa marche, ses forces s'accroissent, enfin, puissant et formidable, il arrive aux lieux que Soliman remplit de sang et de carnage.

Tel l'Éridan, humble en sa naissance, descend des montagnes qui cachent sa source, et mouille à peine un lit étroit et resserré; mais plus il s'éloigne, plus son orgueil s'accroît et ses eaux grossissent : enfin, il lève un front altier, franchit ses digues, répand dans la plaine ses flots victorieux, et luttant contre la mer Adriatique, il semble lui porter plutôt la guerre que le tribut de ses ondes.

Godefroi, à la vue des Chrétiens fugitifs, éperdus, accourt et les menace : « Quelle
» frayeur vous emporte ? où fuyez-vous ?
» Du moins regardez qui vous poursuit ;
» vous tremblez devant une troupe de vils
» barbares, qui ne savent ni donner, ni
» recevoir une blessure en face. Retournez

» sur vos pas ; un seul de vos regards les » glacera d'effroi. »

A ces mots, il presse les flancs de son coursier, et se jette au milieu de l'incendie allumé par Soliman ; il vole à travers le sang et la poussière ; il brave les armes, les périls et la mort : son épée, ses efforts, lui ouvrent les plus fortes barrières et rompent les rangs les plus serrés. A droite, à gauche, il renverse les armes, les guerriers, les cavaliers et les chevaux.

Il s'élance sur des tas confus de morts et de mourans : l'intrépide Sultan ne fuit point le combat qui s'apprête : lui-même il fond sur le pieux Bouillon, et lève le fer pour le frapper. Quels Guerriers, quels Héros, le sort a réunis des extrémités du monde pour combattre et se mesurer ensemble !

Le courage va lutter avec la fureur, et dans un cercle étroit se décidera le destin de toute l'Asie : quel œil pourroit suivre les mouvemens de leurs épées ? Quelle langue pourroit exprimer leurs efforts ? Quel affreux combat ! Je passe sous silence mille exploits que la nuit couvrit de ses ombres, et qui eussent mérité d'avoir le Soleil et l'Univers pour témoins.

Sous leur chef, les Chrétiens reprennent leur audace et s'avancent : le Sultan lui-même est environné d'une foule des siens qui se pressent autour de lui : Latins, Infidèles, tous arrosent la terre de leur sang ; les vainqueurs, les vaincus, donnent et reçoivent la mort.

Tels les vents du nord et du midi, l'un à l'autre opposés, avec des forces égales, se disputent l'empire de l'air et de l'Océan, les nues choquent les nues, les flots sont repoussés par les flots. Ainsi dans cet affreux combat, aucun parti ne cède, aucun ne plie : boucliers contre boucliers, épées contre épées, casques contre casques, ils se pressent, ils se heurtent, ils s'égorgent.

Du côté de la ville on ne combat pas avec moins de fureur et de rage : des nuages d'esprits infernaux remplissent les campagnes de l'air, et soutiennent les Infidèles : il n'en est aucun qui songe à reculer, et les feux de l'enfer embrasent encore Argant tout brûlant de ses propres feux.

Il a mis en fuite la garde avancée : d'un saut il a franchi les retranchemens, rempli les fossés de cadavres, et ouvert un sanglant et large chemin. Sa troupe le suit et porte le carnage dans les premières tentes

Clorinde dédaigne le second rang et marche son égale.

Déjà les Chrétiens ſuyoient, quand Guelſe accourt avec ses Guerriers; il les rappelle, il les rallie, et soutient la fureur des Infidèles. Partout on combat, partout coulent des ruisseaux de sang. Cependant, du haut de l'empyrée, l'Être suprême abaisse ses regards sur ce théâtre d'horreur.

Il étoit assis dans le sanctuaire impénétrable, d'où toujours juste, mais toujours bon, il donne des loix à l'univers, l'orne, l'embellit, et en dirige les aveugles mouvemens : sur un trône auguste, éternel, une seule lumière brille d'une triple clarté.

A ses pieds sont les humbles ministres de ses volontés : le Destin, la Nature, le Mouvement, le Temps, l'Espace, et cette Fortune, qui, sourde à nos vœux, dissipe, comme la poussière ou comme la fumée, notre vaine gloire, nos trésors et nos couronnes.

Les yeux les plus purs sont éblouis de la splendeur qui l'environne; autour de son trône sont d'innombrables Esprits, dans un bonheur égal, tous inégalement heu-

reux; le céleste séjour retentit de leurs concerts.

Dieu appelle Michel, qui brille couvert d'une armure de diamant : « Tu vois, lui » dit-il, comment cette troupe impie s'arme » contre mon peuple ; comment des abîmes » de la mort elle vient porter le trouble » dans l'univers ?

» Va, dis-lui qu'elle laisse les combats » aux Guerriers, qu'elle ne verse plus sa » rage et ses poisons dans le séjour des vi» vans ; qu'elle rentre dans la nuit obscure » où ses crimes l'ont condamnée, qu'elle y » exerce, sur elle-même et sur les com» pagnons de son supplice, sa fureur et » mes vengeances ; je le veux, je l'or» donne. »

Il dit, le céleste Guerrier s'incline avec respect, et soudain il déploie ses ailes dorées : plus rapide que la pensée, il franchit la sphère de feu et ces globes lumineux, séjour immuable de la gloire et de la félicité. Bientôt il a traversé les cieux de cristal et ce cercle d'étoiles qu'emporte un mouvement contraire.

Il voit rouler à gauche Saturne et Jupiter, et ces astres dont une main invisible dirige les mouvemens inégaux : de ces plai-

nes fortunées qu'embellit un jour éternel, il descend dans les régions où grondent les tonnerres et les orages, où le monde, livré à de continuels combats, meurt sans cesse, et sans cesse renaît de ses propres ruines.

Le mouvement de ses ailes dissipe les ténèbres épaisses et les sombres horreurs; la nuit se dore de la lumière que réfléchit son visage. Tel le soleil, après l'orage, peint les nues des plus belles couleurs : telle on voit une étoile, du haut du firmament, tomber dans le sein de la terre.

Il arrive enfin aux lieux d'où la troupe infernale excite la fureur des Infidèles : il suspend son vol au milieu des airs, et agitant sa redoutable lance : « Malheureux, » leur dit-il, qui, jusqu'au sein du mépris, » des supplices et de la misère la plus affreuse, conservez encore votre orgueil, » vous devriez connoître les foudres que » lance un Dieu vengeur !

» Il est écrit dans le Ciel que les murs de » Sion s'abaisseront devant le signe redouté, et qu'elle ouvrira ses portes aux » Chrétiens. Pourquoi lutter encore contre » les destinées ? Pourquoi irriter encore le » céleste courroux ? Race maudite, rentrez » dans vos cachots, dans le séjour des sup-

» plices et de la mort; au sein de vos noires » prisons, faites vos guerres et célébrez vos » triomphes!

» Exercez là vos fureurs; là, épuisez votre » rage sur les coupables; que leurs cris, » que leurs gémissemens, que le bruit de » leurs fers et de leurs chaînes, soient vos » amusemens et vos concerts. » Il dit, et de sa fatale lance il presse et frappe les plus paresseux. Ils abandonnent, en gémissant, le séjour de la lumière et la vue des étoiles.

Ils précipitent leur vol vers les enfers, et vont, sur leurs victimes, assouvir leur dépit et leur rage. Tels et moins nombreux encore, on voit, aux approches des frimas, des essaims d'oiseaux franchir les mers, et chercher des climats plus tempérés. Moins de feuilles tombent et couvrent la terre, quand l'automne et ses premiers froids ont tari dans ses canaux la sève qui les nourrit. Le Ciel, qu'avoit attristé leur aspect, redevient tout à coup plus pur et plus serein.

Argant n'est plus embrasé des feux de la Discorde; il n'est plus agité de ses serpens: mais ni la fureur, ni l'audace, ne s'éteignent dans son cœur: il pousse son fer

sanglant dans les rangs les plus serrés; il moissonne les Guerriers les plus obscurs et les plus fameux; il abat les têtes les plus viles et les plus altières.

Non loin de là, Clorinde fait un égal carnage; elle plonge son épée dans le sein de Berenger et lui perce le cœur; la pointe ressort sanglante entre les deux épaules. Elle atteint Albin au gosier et Gallus au visage.

Elle coupe la main droite à Garnier qui l'a blessée elle-même; cette main s'agite sur la poussière, et cherche en vain le bras dont elle a été séparée. Tel un serpent que le fer a divisé, fait, pour se réunir, d'inutiles efforts. La Guerrière revient sur Achille et lui tranche la tête.

Elle roule sanglante sur la poussière, pendant que le corps, objet de terreur et de pitié, reste encore attaché au coursier qui le porte. L'animal libre du frein qui captivoit son ardeur, bondit, caracole, et se débarrasse enfin de son triste fardeau.

Tandis que l'infatigable Clorinde enfonce et renverse les Chrétiens, une autre Guerrière porte parmi les Sarrasins le carnage et l'effroi: c'est Gildippe: toutes deux dans le même sexe, montrent la même va-

leur et la même audace ; mais il ne leur est pas donné de se mesurer ensemble, et le sort les réserve à des ennemis plus redoutables.

Elles s'élancent et se précipitent l'une contre l'autre ; mais leurs efforts ne peuvent rompre la foule épaisse qui les sépare. Enfin le généreux Guelfe fond sur Clorinde, et d'un coup d'épée lui effleure le côté. Elle l'attaque à son tour et l'atteint entre les côtes.

Guelfe redouble ; mais Osmide le Palestin se jette, par hasard, entre lui et l'amazone, reçoit un coup qui ne lui étoit pas destiné, et expire de sa blessure. Cependant autour du héros les Chrétiens se rassemblent et se pressent : Clorinde elle-même est entourée des siens. On se confond, et le combat devient encore plus sanglant.

Déjà l'aurore vermeille mêle l'or de ses rayons à l'azur des cieux. Le farouche Argillan a brisé sa chaîne ; il saisit, sans choix, les armes que lui offre le hasard, et vient par de nouveaux exploits expier son erreur.

Tel un coursier, nourri pour les combats, rompt les liens qui l'attachent et va se mêler avec les troupeaux, ou se baigner dans les ondes, ou bondir dans les prairies ;

ses crins flottent sur son cou; sa tête altière et superbe se balance sur ses épaules; son pied frappe la terre, le feu sort de ses naseaux brûlans, et ses hennissemens font retentir les airs.

Tel s'élance Argillan, le regard enflammé, l'air intrépide. Dans ses bonds vigoureux, il imprime à peine sur le sable la trace de ses pas; enfin, il tombe au milieu des ennemis, et d'un ton altier, méprisant: « Vil rebut des humains, s'écrie-t-il, stu» pides Arabes, d'où vous vient aujourd'hui » tant d'audace?

» Inhabiles à ceindre une cuirasse, à » manier un bouclier, vous ne savez ni vous » armer, ni vous défendre: timides bri» gands, vos coups s'égarent dans les airs, » et vous ne cherchez votre salut que dans » la fuite! Vos obscures prouesses ne sont » connues que de la nuit, dont les om» bres secondent votre lâcheté: mais elle » fuit, quel sera votre asile? Le jour » veut des armes, de l'audace et de la » valeur. »

Il parle encore, et déjà il a frappé Algazel au gosier: des mots inarticulés expirent sur ses lèvres; une soudaine horreur ferme sa paupière: la glace de la mort pénètre dans ses veines: il tombe, et plein de

rage, mord cette odieuse poussière qui va recevoir son dernier soupir.

Argillan immole Saladin, Agricalte, Muléassem; d'un seul coup, il coupe Aldiazil en deux; il plonge son fer dans le sein d'Ariadin, le renverse et l'insulte encore. L'Infidèle lève ses yeux appesantis, et d'une voix mourante, il répond à ses outrages :

« Qui que tu sois, ô cruel vainqueur, tu » ne triompheras pas long-temps de ma » mort! Un même destin t'attend, et bien- » tôt un bras plus redoutable t'étendra toi- » même sur cette poussière. — Le Ciel déci- » dera de mon sort, réplique Argillan avec » un sourire amer : toi, meurs, et sers de » pâture aux chiens et aux vautours. » A ces mots, il le foule aux pieds, et en arrachant son fer, lui arrache la vie.

Dans la foule des Guerriers est un Page du Sultan : les roses de l'enfance brillent encore sur son teint; la sueur qui mouille son visage a l'éclat des perles et de la rosée : la poussière couvre ses cheveux flottans et les embellit; la fierté dont il arme son front, lui donne des grâces nouvelles.

La neige qui vient de tomber sur l'Apennin n'est pas plus blanche que son coursier; dans ses sauts, dans ses bonds, il est

plus rapide que l'éclair, plus léger que la flamme : le jeune Guerrier est armé d'une zagaie; un sabre recourbé pend à son côté; le fourreau qui le couvre est tissu d'or et de pourpre; ouvrage superbe où brille tout le luxe et tout l'art de l'Asie.

Avide d'une gloire dont les premières douceurs flattent son jeune courage, il est partout, il porte partout le désordre et le trouble. Argillan qui l'observe, perce son coursier d'un coup imprévu, et le saisit lui-même au moment où il se relève.

En vain l'infortuné Lesbin implore sa pitié; d'une main inexorable, le cruel dirige le fer à son visage : le fer semble devenir sensible, et plus humain que son maître, s'égare et se détourne; le barbare redouble, et la pointe trop fidèle à sa rage déchire ses traits, l'orgueil de la nature.

A l'aspect du danger qui menaçoit son favori, Soliman a pressé les flancs de son coursier : il a immolé, renversé, tout ce qui s'opposoit à son passage : il arrive trop tard pour le secourir, il arrive pour le venger : il voit, hélas! il voit son cher Lesbin étendu sur la poussière, tel qu'un lis que le fer a moissonné.

Il voit ses yeux languissans prêts à se fermer, sa tête penchée sur son cou, et la

pâleur de la mort qui rend encore sa beauté plus touchante. Son cœur, tout marbre qu'il est, s'amollit à cette vue, et malgré son courroux, des larmes coulent de ses yeux. Tu pleures, Soliman, tu pleures, toi qui, d'un œil sec, as vu tomber ton trône et périr ton empire!

Mais le fer de l'ennemi fume encore d'un sang qui lui fut si cher; à cet aspect, la sensibilité fuit, la colère se rallume et s'enflamme; il fond sur Argillan, et du même coup il fend son bouclier, son casque et sa tête.

Furieux encore, il se précipite sur ce cadavre sanglant, le perce et le déchire. Tel un chien dans sa rage mord la pierre qui l'a frappé. Vain remède à sa douleur! Argillan n'est plus qu'une terre insensible. Cependant Bouillon ne se consume point en d'inutiles efforts.

Mille Turcs combattent ensemble couverts de cuirasses, de casques et de boucliers, une audace indomptée anime leurs corps infatigables; nourris dans les dangers, ils furent les appuis du trône de Soliman: toujours fidèles, ils l'ont suivi dans ses revers et dans son exil.

Leurs rangs serrés soutiennent tous les efforts et toute la valeur des Chrétiens:

Godefroi fond sur eux, atteint le fier Corcut au visage et Rostin au flanc, tranche la tête à Selim, et coupe à Rossen l'un et l'autre bras. Une foule d'autres victimes tombent sous ses coups expirans ou blessés.

Il frappe, il se défend tour à tour : la fortune balance encore l'espoir et la crainte des Infidèles. Mais tout à coup s'avance un nuage de poussière qui porte dans ses flancs les foudres de la guerre : tout à coup des éclairs inattendus s'échappent de son sein et vont étonner les Sarrasins.

Cinquante Guerriers paroissent, et une Croix triomphante brille dans leurs drapeaux. Non, quand j'aurois cent bouches, cent langues, une poitrine de fer, une voix infatigable, jamais je ne pourrois compter tous ceux qui tombèrent sous les coups de ce redoutable escadron. Le lâche Arabe périt sans se défendre : le Turc indompté résiste et expire en combattant.

Partout règne l'horreur, la cruauté, le deuil et l'épouvante : partout la mort triomphe et s'offre sous mille formes diverses : le sang ruisselle et la plaine en est inondée. Cependant Aladin s'étoit placé sur une hauteur pour jouir du succès dont il avoit flatté ses vœux. Il contemploit le champ de bataille et cette scène de carnage.

Mais dès qu'il voit plier les Arabes, aussitôt il fait sonner la retraite. Il presse, il supplie Argant et Clorinde de rentrer dans Solime : le couple intrépide, ivre de sang, aveuglé par la rage, se refuse à ses ordres. Ils cèdent enfin et tentent au moins de rallier leurs troupes éperdues, et de ralentir leur fuite.

Mais plus puissantes qu'eux sur de vils soldats, la frayeur et la lâcheté les entraînent et les précipitent : l'un jette son bouclier, l'autre son épée ; le fer n'est plus pour eux qu'un fardeau et non une défense. Entre la ville et le camp se prolonge un vallon, qui s'élève à l'occident et s'abaisse au midi : ils y courent ; un tourbillon de poussière les couvre et roule vers les remparts.

Pendant qu'ils descendent, les Chrétiens les poursuivent, les renversent et les accablent ; mais bientôt ils montent sous les regards de leur Souverain prêt à les soutenir. Alors Guelfe s'arrête et craint d'exposer ses Guerriers à une perte inévitable. Aladin lui-même fait rentrer les siens dans Solime, confus et plein des plus sinistres pressentimens.

Cependant le Sultan a fait tout ce que peut le bras d'un mortel. Ses forces sont

épuisées; le sang, la sueur, coulent de tous côtés; ses flancs palpitent, son haleine s'échappe avec effort de ses poumons pressés; son bras plie sous le poids de son bouclier : sa main affoiblie n'imprime plus à son épée que des mouvemens lents et tardifs : l'épée ne coupe plus et le tranchant s'arrête émoussé.

Dans la langueur qui l'accable, ce héros hésite et balance incertain : Doit-il mourir? Doit-il de sa propre main ôter à l'ennemi la gloire de trancher sa destinée? Doit-il survivre à la perte des siens et sauver ses tristes jours? « Enfin, le destin l'emporte, » dit-il, et ma fuite sera le trophée de sa » victoire.

» Que les regards de l'ennemi voient fuir » Soliman, qu'il insulte encore à ma nou- » velle disgrâce, à mon nouvel exil, pourvu » qu'une seconde fois mes armes reviennent » troubler sa paix et ébranler son trône mal » assuré! Je ne cède point; non, ma haine » sera immortelle comme le souvenir des » affronts qu'il m'a faits; et du sein même » du tombeau, je renaîtrai plus terrible » pour le punir et me venger. »

FIN DU TOME PREMIER.

